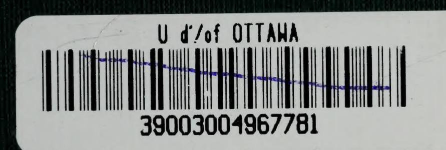


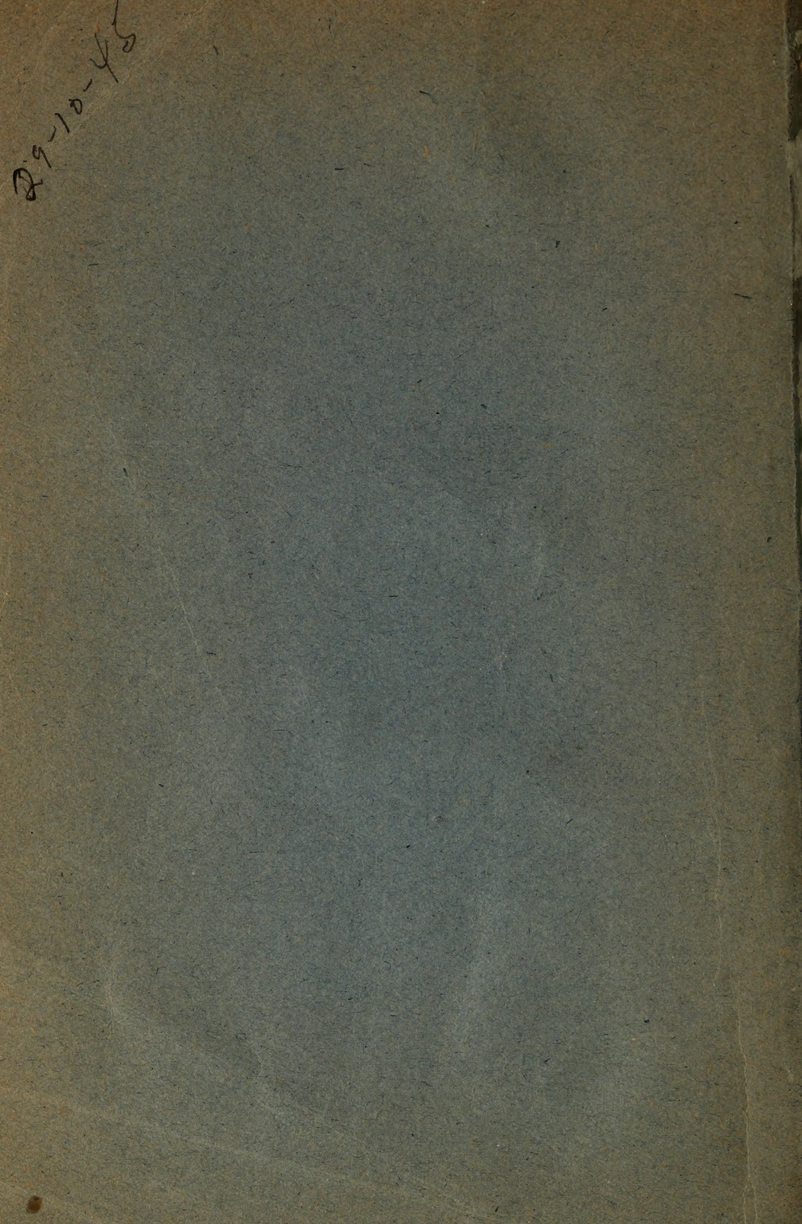
30/1/46

MARIE-ROSE TURCOT

L'HOMME DU JOUR



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79
1920


29-10-48

Emile Carr[illegible]

7 1/2 Scott,

Quebec

Laval

.85

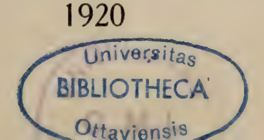
L'HOMME DU JOUR

MARIE-ROSE TURCOT

L'HOMME DU JOUR



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79
1920



SOMMAIRE

L'HOMME DU JOUR

Pieusement dédié à la mémoire
de mon Père.

M.-R. T.



I

"Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas."
(B. PASCAL, Pensées XXIV, 5).

C'était un matin de novembre, sans soleil, presque lugubre: un de ces jours sombres où tout est morne et figé, et où l'on sent l'incapacité absolue de tenter un effort, un élan généreux.

Le jeune couple Duprévert achevait sans entrain son déjeuner. La glace biseautée, qui ornait le buffet, en face d'eux, mimait la petite scène, comme en une onde transparente. La salle à manger, aux murs bleu paon, accueillait la lumière tamisée d'une fenêtre ornée de damas et de dentelle.

Dans ce cadre élégant, deux amants semblaient s'épier comme si quelque chose de mystérieux se fût tramé entre eux. Ils n'osaient rien approfondir et leur mutisme obstiné tournait à la contrainte:—malaise de deux âmes qui s'aiment sans se pouvoir rejoindre.

Le silence s'appesantissait péniblement en se prolongeant. Lucien le vint rompre enfin, affectant un ton plaisant:—" J'oubliais, fit-il, de te remettre les deux billets de faveur que m'a adressés Fernand Guibert pour son concert de ce soir. Je suis très occupé ces jours-ci. J'attends aujourd'hui un client de la campagne, avec qui il faut dénouer une affaire embrouillée. Je serai probablement retenu en ville à midi, et puis, je dois partir à 4 heures pour Saint-Eustache, où il s'agit d'organiser des comités et d'opérer la révision des listes électorales."

— " Tu es donc décidé à poser ta candidature ? " demande Gilberte, dont les grands yeux révèlent la surprise et le désappointement.

— " Oui, ma chérie, j'ai été supplié par une délégation d'électeurs et je ne crois pas rencontrer d'opposition à la Convention comme candidat libéral. D'ailleurs, la lutte ne m'effraie nullement. Je connais si bien le comté des Deux-Montagnes; j'y suis né et je l'ai déjà parcouru en tous sens avec Mazuret, l'ex-député. J'ai des agents très habiles et j'y compte de nombreux amis. Ce sera une belle campagne, et Télesphore Briant n'est pas un rival à redouter; mais, pourquoi ces grands yeux navrés, ma petite Gil Blonde? Je croyais

que tu serais fière de moi et de ma décision ?"

— "Je suis fière de toi, Lucien, mon ami, mais ce que tu me racontes là est du grec pour moi, et tu me laisses toujours toute seule."

— "Quelles idées noires trottent dans ta petite cervelle, ma mie! Mais non, tu es folle. Ne suis-je pas toujours près de toi, quand je suis libre?"

— "Ah! non, vraiment, mon cher. Je les compte dernièrement, tes loisirs. Qu'est-ce que je deviens moi, entre ton club, les assemblées politiques, les soirs où tu t'enfermes au bureau à préparer tes plaidoyers, et que sais-je encore? Et puis, après tout, Lucien, la politique, qu'est-ce, sinon des fusées d'éloquence sur des *hustings*, de vains mots, des rivalités personnelles mises au jour. Si tu te livres au public, les journaux adversaires diront du mal de toi, l'on va te rapetisser, te prêter de viles intentions. Pourquoi t'étudier à convaincre cette foule qui délire toujours quand on brigue son suffrage? La douceur de notre vie à deux ne suffit donc plus à ton ambition, à ton cœur?"

Dans ces derniers mots vibrait toute son amère émotion. La détente de ses nerfs livrait au jour son âme meurtrie. Lucien avait observé qu'en ces derniers

temps, le visage de Gilberte s'était assombri, lui voilant ses pensées; mais ses occupations, qui l'absorbaient de plus en plus, l'empêchaient de suivre les péripéties du drame qui se jouait dans le cœur de sa femme. Après quelques mois de mariage, la vie l'avait entraîné dans le tourbillon des affaires publiques, et cette soudaine diversion avait amené pour Gilberte une décevante surprise. Chaque jour semblait lui ravir davantage son mari et elle s'offensait d'être si facilement délaissée pour la poursuite d'un idéal politique, où elle ne percevait que des raisons d'ambition.

Elle s'alarmait devant leur bonheur menacé. La candidature de Lucien la hantait comme une hallucination. Elle appréhendait la politique, ce fantôme au rire mauvais qui promet au vainqueur la gloire et au vaincu la ruine. Lucien entrait dans l'arène. La foule hurlante s'attacherait à ses pas. Cette masse formidable et changeante ne donnerait le dernier mot qu'au suprême instant. Advienne un incident fâcheux, un trait lancé au hasard qui blesse son orgueil, et le monstre se retournerait d'un bond contre celui qui se flattait de l'avoir apprivoisé. Et c'est le fantôme que Gilberte craint pour Lucien, parce qu'elle sent bien qu'il ne saura résister aux appas de cette sirène mensongère.

Ses caprices de jeune épousée ne s'accommodent plus de l'existence enfiévrée de son mari, et elle combat d'instinct tout ce qui lui enlève la présence aimée. Cette nouvelle décision qu'elle avait redoutée devient pour son cœur une révélation terrible. Elle compte déjà toutes ses absences et l'emploi de son temps qui ne lui appartiendra plus. C'est la fin de son indépendance à lui et de leur félicité à tous deux.

Tout décontenancé devant l'explosion de ce grand chagrin dont il ne se croyait pas responsable, Lucien eut peur. Il enveloppa de tendresse cette enfant qui pleurait. Il lui murmura de douces choses, prit entre ses mains sa petite tête révoltée et y mit un long baiser qui ne sembla pas l'atteindre. Il reconnut alors que le mal était plus profond qu'il ne l'avait d'abord soupçonné; mais un homme en pleine ivresse de conquête, dans l'expectative d'un séduisant avenir, comprend mal qu'on lui demande le sacrifice de ses projets pour des sentimentalités — c'est ainsi qu'il l'entendait. Il s'appartenait à lui-même avant tout, et Gilberte était une enfant gâtée. Elle n'avait pas le droit d'essayer d'entraver sa carrière politique. D'ailleurs, les femmes sont ainsi: — elles ne mesurent la vie et les choses qu'en vertu de leur sensibilité. Et puis, pensait-il,

plus tard, elle ne me blâmera pas d'avoir voulu devenir un personnage. — Ce dernier argument servait de rempart à toutes ses aspirations et démarches.

— " Il ne faut pas te désoler ainsi, mignonne, reprit-il doucement. Je ne serai absent qu'un jour ou deux au plus. Je penserai à toi, tu le sais. Sois raisonnable et gentille, veux-tu? C'est ce temps gris qui te bouleverse ainsi. Tu iras au concert avec Camélia. Pourquoi ne pas aller passer la journée chez elle, elle serait heureuse de te voir et cela te distrairait. Allons, chérie, dis-moi que tu ne m'en veux pas et que tu ne t'ennuieras plus!"

Tout en parlant, Lucien avait endossé son paletot à col de loutre et allumé une cigarette. Il décrocha sa canne, son chapeau et prit sa serviette de maroquin qui contenait ses documents et ses dossiers.

— " Au revoir, Gil, sois bien sage, dit-il en partant. Je t'ai fait du chagrin bien malgré moi."

Il la pressa dans ses bras et la quitta désenchantée.

Il l'aimait bien pourtant cette Gilberte aux caprices d'amoureuse, mais savait-il la comprendre? Jamais il ne l'initiait à sa vie, et " une absence de lui-même persistait même lorsqu'il était avec elle ". Quand le soir les réunissait, il admirait ses em-

plettes. Il l'écoutait babiller, lui raconter les potins du jour glanés entre deux tasses de thé; mais elle le sentait muré en lui-même; il la gênait un peu avec sa supériorité imposante. Elle n'osait jamais énoncer devant lui une opinion sérieuse qui l'eût étonné. De son côté, Lucien ne la traitait jamais comme une grande personne qui a le droit de donner son avis. Il venait de le lui prouver en endormant seul sa peine, comme on calme un enfant qui ne se raisonne pas. Elle en ressentait du dépit, une secrète rancune, et, tandis qu'il était là debout, à l'angle de la rue, attendant son tramway, elle avait la sensation qu'il s'éloignait d'elle et que son bonheur venait de lui échapper.

— "Les hommes sont égoistes et ne savent pas aimer, conclut-elle amèrement!" Le premier sursaut du cœur chez une femme se traduit toujours ainsi.

Gilberte accompagna sa belle-sœur, Madame Boissy, au concert.

Camélia Boissy était l'aînée de Lucien. Gilberte était, sans s'en douter, un peu jalouse de l'intimité absolue qui existait entre Lucien et sa sœur. Elle savait que Camélia jouait encore auprès de son mari le

rôle maternel de confidente, et elle l'enviait d'avoir su pénétrer dans ce cœur fermé plus avant qu'elle-même ne l'avait fait.

A la nouvelle que son frère se donnait à la politique, Camélia applaudit bruyamment. Elle était sûre d'avance de la victoire. Son élection jetterait un grand crédit sur son nom et sur sa carrière de débutant au barreau. D'ailleurs, elle n'était nullement surprise, — c'était le rêve de Lucien en faisant son droit.

Gilberte fut froissée de cet enthousiasme.

Une fois de plus, elle se dit qu'elle était incomprise, et prétexta l'entraînement de la musique pour se renfermer dans un silence absolu.

De retour chez elle, après le concert, elle espérait trouver dans le sommeil le calme qu'elle avait en vain cherché tout le jour; mais le sommeil ne vint pas. Elle essaya d'oublier les agitations de la journée, le tumulte de son cœur en désarroi; mais elle compta de longues heures ponctuées par le tictac léger de la pendule. Ses yeux se fermaient à peine que le soleil, filtrant à travers les persiennes, l'avertit qu'il était jour, — et la solitude emplissait son âme, et la maison était vide.

II

Le mariage de Lucien Duprévert, un jeune avocat qui promettait de se faire un nom dans le Barreau, avec Gilberte Cimon, la fille du riche importateur de nouveautés européennes, avait eu un grand retentissement dans les cercles mondains.

Gilberte Cimon était une blonde charmante et pleine de contrastes.

Elle avait des allures de riche héritière, avec des moues d'enfant gâtée. Ses grands yeux bleus pleins de douceur au repos,brillaient de malice quand elle était en verve; son sourire soulignait l'expression du regard voilé ou ardent, ce qui donnait à sa figure quelque chose d'ambigu et en faisait une énigme délicieuse. C'était une brave petite femme qui cachait des trésors de tendresse sous une exubérante gaieté. C'était aussi une âme inquiète qui interroge tout, une conscience délicate qui revient souvent sur elle-même, une enthousiaste qui voulait avoir l'air pratique tout en ne vivant toujours que dans son cœur.

Son père n'avait qu'elle au monde depuis la mort de sa femme survenue huit

ans auparavant, et il l'avait gâtée avec la faiblesse d'un homme désemparé qui rejette sur un seul être toute sa raison de vivre. Elle l'avait accompagné quelquefois dans ses traversées et l'esprit ouvert de la jeune fille avait puisé dans ces voyages des connaissances artistiques qui la rendaient intéressante et lui donnaient un charme capiteux et essentiellement féminin.

Lucien, par contre, était un type peu causeur, qui attirait l'attention, et n'était dupe de personne. Il avait une figure ouverte, avec des yeux noirs qui vous traversent en un éclair, le sourire magnifique d'un homme qui attend beaucoup de la vie, les cheveux en brosse, le teint clair, et la tête légèrement rejetée en arrière.

Cette union semblait des mieux assorties.

Que s'était-il donc passé entre ces deux âmes si bien faites pour s'entendre? Une tempête venait de se déchainer. Gilberte l'avait sourdement allumée et maintenant, elle avait honte d'elle-même.

Pendant des jours et des jours, elle avait couvé cette vague inquiétude que la présence de son mari ne parvenait pas à atténuer. Elle avait cherché à se persuader qu'elle déraisonnait; elle attendait avec anxiété les retours de Lucien, comptant sur un mot, une explication vraie, qui eût

opéré le miracle; mais il ne voyait rien et restait le même, toujours bon, mais impénétrable, la tête remplie de mille préoccupations, le regard lointain et parfois illuminé. Quelque chose d'inachevé dans sa conversation et d'impatient dans son attitude, une certaine nervosité fébrile faisaient sentir qu'il n'avait pas le temps de badiner ni de causer plus longuement.

Elle comptait donc bien peu dans sa vie! Lucien ne semblait pas s'apercevoir qu'en la murant ainsi en elle-même, la pauvre enfant y perdrait la raison. Elle n'avait pu lui cacher davantage ses griefs, et elle avait maintenant la certitude de s'être couverte de ridicule à ses yeux.

Sa petite scène de la veille avait dû lui paraître bien enfantine, puisqu'il ne s'était pas même arrêté à discuter avec elle. Pourquoi ne lui parlait-il jamais de rien? Il ne s'ouvrait à elle que lorsque dans sa sagesse, il avait décrété ce qui devait arriver. Cette façon de l'oublier en tout ce qui le concernait, la blessait profondément. Elle ne pouvait déchiffrer cette nature concentrée qu'elle ne parvenait pas à apprivoiser.

Encore hier, cette décision qui l'avait toute saisie il avait dû la mûrir longtemps sans lui en parler. La croyait-il donc in-

capable de s'intéresser à ses travaux, de comprendre ses idées ? Elle n'était donc pour lui qu'un être de luxe, une idole, plutôt qu'une compagne?

En face de cet isolement qui l'étreignait, de ce vide qui se creusait entre eux, elle se sentait impuissante. L'éclat de ses reproches à Lucien, loin d'avoir calmé son cœur, résonnait à ses oreilles comme des paroles malheureuses sur lesquelles on ne revient pas. En formulant ses griefs, elle avait cru qu'ils se seraient dissipés comme les impressions d'un cauchemar au réveil; mais cette hantise la poursuivait et ne faisait qu'exaspérer ses regrets. Puisque Lucien ne l'avait pas comprise, puisqu'il n'avait pas su deviner dans la crise qu'elle traversait, le dénouement d'un travail intime envenimé par la solitude, oh! comme elle aurait mieux fait de se calfeutrer en elle-même, plutôt que de se plaindre d'un égoïsme inconscient, dont elle seule pouvait souffrir.

Lucien était un homme d'action, et son éducation avait été celle d'un travailleur. Il était bien étranger à ces subtilités d'une âme féminine ardente et jeune. La femme était pour lui tout un problême, et sa vision claire des choses en politique et en affaires professionnelles ne lui servait de

rien dans le domaine sentimental où il était resté gauche et un peu enfant.

De là était venue leur mésentente.

Il était à peu près onze heures, et Gilberte, toute menue dans son négligé de crêpe rose, errait partout comme une âme en peine.

Enfin, pour tromper la longueur de la matinée, elle vint s'installer sur un tabouret dans son boudoir, et entreprit l'inventaire d'un coffret de cuivre qui contenait pêle-mêle ses souvenirs de jeune fille: — c'étaient des fleurs fanées qui avaient leur histoire, des " Tallys " marqués de dates et de notes historiques s'y rattachant ; quelques carnets de bal; un éventail qui avait abrité bien des propros galants; des programmes de théâtre, etc. Il y avait aussi des petits billets échangés dans un manchon... (quelle imprudence!) Une liasse de lettres signées " Guy " lui rappelèrent cet ami d'enfance qui avait toujours gardé pour elle une affection particulière. Ils avaient correspondu fidèlement jusqu'à la nouvelle officielle de ses fiançailles avec Lucien. Leur amitié avait eu la douceur et le cachet de ces choses anciennes que de vieilles habitudes ont consacrées, et dont on croit ne pouvoir se passer. A

son retour du collège, Guy accourait chez Gilberte. Ils n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre, et elle avait conservé un souvenir ému de ce grand garçon enthousiaste, avec son sourire jovial, ses yeux gris pleins de piquant, ses espiègleries d'écolier, ses taquineries sans trève. Ces feuillets étaient remplis de choses drôles, pittoresques et amusantes, et il avait sa manière à lui de les raconter·

— " Pauvre Guy ", pensa-t-elle, " comme nous avons ri ensemble ! "

Tout près, liées par un nœud de ruban, étaient les lettres que Lucien lui avait adressées au cours de sa villégiature dans les montagnes avec son père.

En les relisant, Gilberte revoyait tout le décor qui avait enchanté son séjour et pour ainsi dire, immortalisé les choses tendres qu'il lui écrivait : — ces lointains fermés comme des grilles de monastères, les pins solennels escaladant les Laurentides dans les brumes du soir.

Puis vinrent leurs fiançailles. Comme elle se rappelait bien tous les détails !

C'était en octobre. La santé délabrée de son père les avait forcés de prolonger leur séjour à Sainte-Agathe-des-Monts. Ce jour-là, la lumière se posait partout comme une caresse. Tout était calme, ils sentaient un apaisement à marcher l'un

près de l'autre. Après avoir pris au " kodak " quelques instantanés, ils s'assirent le long du chemin ombré. A leurs pieds, le lac gardait encore les rougeurs qu'y avait mises le soleil dans son baiser d'adieu. Les arbres dépouillés versaient des clartés. Des amas de feuilles sèches se soulevaient hésitantes, comme en un regain de vie. Les heureux se promenaient en autos et en coupés. La terre pâlissait sous le jet des lumières crues. A la tombée du jour, ils revinrent un peu rêveurs. Quelque chose de frileux les rapprocha l'un de l'autre. Ils étaient à l'unisson et dans le mystère du crépuscule, ce rapprochement de leurs deux âmes fut d'une douceur infinie. Prenant la main de Gilberte, Lucien demanda tout bas à la jeune fille d'être à lui, et les feuilles sèches se sauvèrent discrètement à leur approche, pour ne pas troubler le roucoulement de ces deux amoureux.

. . . .

Gilberte, revenue à elle-même, ferma les yeux pour mieux revivre ces moments délicieux. Un serrement de cœur la ramena à la détresse de l'heure présente. Non! il n'était pas possible que Lucien fût devenu si vite oublieux et qu'elle seule se souvînt de leur ivresse. C'était incon-

cevable! et pourtant, elle n'entrevoyait plus qu'un raccommodement possible: — c'était de se renfermer en elle-même ou plutôt de chercher dans sa vie mondaine beaucoup de distractions et de n'attendre autre chose de Lucien, que de rares causeries sans expansion et des tendresses routinières qui ont la banalité des mensonges officiels.

Le téléphone la tira de sa rêverie.

C'était Suzanne Chevray, sa petite amie, qui lui demandait de l'accompagner le soir à une Tombola.

Gilberte accepta de grand cœur. Suzanne était bien la compagne dont elle avait besoin ce jour-là. Toujours rieuse, l'âme pleine de chansons, elle avait cette gaieté contagieuse dont on recherche le voisinage aux jours moroses. Et puis, il fallait bien en prendre son parti, et être raisonnable.—C'est ce que lui avait dit Lucien en la quittant. — Ah! comme elle avait hâte de le revoir, de ressaisir ce mari fuyant, dominé tout entier par le rêve ambitieux de se créer une personnalité dans l'avenir!

III

Il était près de neuf heures quand Madame Duprévert et Suzanne Chevray entrèrent dans la salle Windsor, où une Tombola avait été organisée pour l'Aide à la France.

Un babil léger courait partout, semblable au gazouillement d'une volée d'oiseaux venant de se poser à terre.

Une foule élégante s'y pressait, tournant comme dans un carrousel pour revoir à chaque tour les mêmes figures, échanger des sourires en passant, épier la mine des visiteurs attaqués sans pitié, à l'aventure.

Les nouveaux venus se laissaient entraîner par ce quelque chose de subtil qui flottait dans l'atmosphère, et par la fascination qui se dégageait de la féerie des costumes et des décors.

Suzanne réservait à son amie la surprise d'une adorable bouquetière au corselet de velours, jupe à panier et chapeau Wat-

teau à longues attaches. Ses petits yeux noirs fouillaient toutes les directions pour y surprendre au passage le murmure flatteur qui suit une jolie débutante. A la fraîcheur de ses dix-huit ans, elle ajoutait un débordement de jeunesse et d'enthousiasme qui répandait partout autour d'elle la joie de vivre.

Le Grand Pavillon aux armes et couleurs de France attirait beaucoup d'arrivants. C'était " L'Hôtellerie d'Alsace " et des Alsaciennes allaient et venaient allègrement entre les petites tables, au son d'un orchestre brillant.

On servait aussi le thé dans un petit pavillon japonais et deux mignonnes *Geishas* disaient la bonne aventure au fond des tasses de porcelaine.

Suzanne s'installa. Elle grignota un petit gâteau, puis elle vida jusqu'au fond sa tasse afin d'entendre l'oracle qu'on lui débita pour trente sous.

Elle voulut ensuite aller voir la cartomancienne, Madame Sibylle qui, à quelques pas de là attendait les chercheurs d'avenir, à l'ombre de lourdes portières orientales.

Suzanne, toute au sérieux de la situation, pénétra avec son amie dans la mystérieuse alcôve.

Madame Sibylle mêla gravement les cartes, puis elle échafauda sous l'œil de la jeune fille tout un futur merveilleux: — " Elle est aimée d'un châtain, elle devra même prendre une décision à son sujet."

Les petits yeux de Suzon pétillèrent. Elle pensa à Jules Despathie qui lui faisait assidûment la cour depuis une quinzaine.

La clairvoyante ajouta sentencieusement:

— " Quelqu'un de vos proches sera blessé à la guerre!"

Le cœur de la petite bouquetière se serra. — Guy voulait s'enrôler. Mais elle se rassura, se disant qu'il ne faut pas s'arrêter à tout ce que disent les cartomanciennes, surtout dans un Bazar. Elle oublia vite cette sombre prédiction, et en somme, elle se retira contente.

Vint alors le tour de Gilberte.

La petite Madame Duprévert paraissait singulièrement jeune dans son manteau de phoque garni de chinchilla et son grand chapeau de velours noir qui accusait davantage la finesse de ses traits.

Les cartes semblaient d'abord fort embrouillées. Madame Sibylle fut lente à parler, comme quelqu'un qui arpente le terrain avant d'en prendre possession.

— " Vous êtes désappointée en amour, Mademoiselle, fit-elle en toisant du coin de l'œil son interlocutrice."

Gilberte rougit légèrement et n'osa relever le compromis :—on la prenait pour une jeune fille !

— " Vous pensez à un brun qui est loin de vous. Il y a eu du malentendu avant son départ." Et l'Egyptienne continua négligemment :

— " Ce blond qui vous suit, vous le reverrez bientôt. Il a de la peine pour vous. C'est un chagrin déjà vieux, mais il vous aime toujours."

Un regard à la dérobée la convainquit qu'elle disait des choses impressionnantes. Elle ajouta :

— " Le brun est chanceux, le succès s'attache à ses pas. Il est en train de devenir célèbre. Le blond ne fera quand même que passer dans votre vie. L'autre y restera. Je vois un changement complet dans vos habitudes, beaucoup de succès mondains, etc.

Gilberte en avait assez. Elle se sentait mal à l'aise. Elle n'aimait pas cette intrusion d'une étrangère dans ses affaires intimes et son sans-façon inquisiteur la révoltait.

Elle se déclara ravie, comme c'est l'usage quand on va consulter ces sortes d'ora-

cles, et fut rejoindre la petite marchande de fleurs.

Gilberte allait atteindre sa petite amie, quand elle entendit derrière elle une voix qui la fit se retourner, et elle aperçut un grand militaire à moustache blonde qui n'était autre que Guy Chevray.

— " Vous ici, Guy ? " fit-elle en lui tendant la main. " Suzanne ne m'avait rien dit de votre retour."

— " Je voulais te causer une surprise, ma chère, reprit malicieusement Suzon."

— "A quoi devons-nous la bonne aubaine de vous rencontrer ce soir, mon brave? "

— " A l'Aide à la France, ma belle Dame. A propos, vous a-t-on prédit beaucoup de bonheur chez l'Egyptienne?"

Gilberte se rappela le grand blond qui l'aimait toujours. Elle répondit d'une voix mal assurée:

— " Le destin n'a plus de secrets pour moi. Elle est certainement étonnante, Madame Sibylle, vous devriez la consulter, Guy."

— "Oh! moi, mon sort est déjà fixé:— " J'ai été pesé et trouvé trop léger!" Et puis, continua-t-il ironiquement, je n'aime pas ces sortes d'explorations aventureuses. Depuis longtemps je descends rare-

ment en moi-même. J'y vais toujours à tâtons, il n'y fait jamais bien clair."

— "Il te faudrait une lanterne pour ces sortes de fouilles ", déclara l'impitoyable Suzon; " autrement, tu risquerais de te rompre le cou! "

Gilberte connaissait assez l'humeur gouailleuse de Guy pour saisir le sens de cette boutade. Elle feignit n'avoir rien entendu, prétexta un peu de fatigue, et proposa de rentrer.

Une neige ouatée tombait à plein ciel. Au coin des rues, on eût dit des papillons blancs qui tourbillonnaient autour des reverbères. Le firmament gris semblait éclairé de lueurs étranges.

Guy héla un cocher endormi à son poste et couvert de neige, et tous trois montèrent en voiture, causant et riant comme au bon vieux temps.

Gilberte rentra chez elle toute moite, ivre de bruit et de féerie.

Une lumière attira son attention. L'avait-elle oubliée en partant? Elle s'y dirigea et ne fut pas peu surprise de trouver Lucien dans son cabinet de travail, fumant une cigarette en lisant son journal.

— " Je ne savais pas que tu revenais ce soir ", dit-elle s'excusant de son absence.

— " Je ne le savais pas moi-même ", reprit-il ennuyé. " Qui donc causait avec toi ? "

— " Suzanne Chevray et son frère."

— " Guy Chevray? Que fait-il à Montréal? "

La voix de Lucien avait pris une intonation dure qu'elle ne lui connaissait pas.

— " Il est revenu du collège militaire avec le grade de lieutenant, et il est ici pour le recrutement du deuxième contingent canadien. As-tu fait un bon voyage? "

— " Oui, mais je suis brisé."

— " Quand es-tu arrivé? "

— " Vers huit heures. Tu venais probablement de partir."

Il était maussade. Elle aussi se sentait l'humeur belliqueuse, et tous deux s'enlizaient dans une voie qui rendait l'entente de plus en plus difficile. Elle aurait voulu lui parler de ses démarches politiques, mais les paroles qu'elle avait prononcées la veille lui fermaient la bouche. Lui, de son côté, s'obstinait à n'en rien dire. L'effarement de sa femme avait refroidi son enthousiasme, et il n'osait revenir sur un terrain aussi brûlant.

Gilberte cherchait un mot qui les eût rapprochés l'un de l'autre, mais ce mot ne venait pas. Lucien portait au front le pli

des mauvais jours. Il ne s'était même pas informé où elle avait passé la soirée. Il ne savait qu'une chose—elle était revenue avec Guy Chevray qu'il n'aimait pas. Il en voulait à Guy à cause de sa vieille amitié pour Gilberte, à cause de ces camaraderies que des années d'intimité avaient pu autoriser, mais il sentait vaguement que Gilberte se laissait prendre à la turbulence de ce grand garçon, qu'elle était toujours en gaieté quand ils se rencontraient. Il n'avait jamais fait qu'effleurer cette âme délicate et son amour viril d'homme absorbé lui mettait sur les yeux un bandeau qui l'empêchait d'en découvrir les sentiers et d'en atteindre les profondeurs. Il se rendait le témoignage d'être bon mari. Ne lui donnait-il pas toutes ses fantaisies? Il ne se doutait pas, en se dérobant ainsi, que ce qu'il prenait pour un caprice minait leur bonheur. Gilberte toujours seule s'ennuyait. Elle s'en était plainte et il n'avait pas compris.

Debout dans l'encadrement de la porte, elle restait là comme une apparition lumineuse, hésitant à faire un pas vers Lucien qui ne disait rien, retenue par cette fierté féminine qui complique si souvent de semblables rencontres.

Lucien, de son côté, se torturait de réflexions amères. Les yeux fixés sur une

page de son journal, il s'obstinait à en parcourir distraitement les colonnes.

De guerre lasse, Gilberte glissa doucement, et se retira mécontente et découragée.

Quand le bruit de ses pas se fut éloigné, Lucien releva la tête un peu égaré, comme un homme qui n'a pas su quelle attitude prendre. Il souffrait de ne pouvoir rien démêler. Il était jaloux, malheureux, désespéré, vaincu.

C'était leur première querelle, et il pressentait qu'elle allait être le prélude de tout un conflit.

IV

La nuit venait, une nuit de décembre lugubre et froide.

A cette heure, où la vie de la métropole afflue au cœur de la ville, où chacun se précipite comme s'il était poursuivi ; à cette heure où, sur les grandes artères les lumières aveuglantes palpitent aux yeux des passants, Lucien Duprévert promenait sa désolation le long des rues désertes, qui convenaient mieux à sa détresse.

Il était sombre et nerveux. Il revenait de chez lui, où il n'avait vu personne. Edith, la bonne, lui avait dit que Madame prenait le thé chez une amie, et ne rentrerait qu'après le théâtre. Rien d'étonnant, puisqu'il n'avait pas annoncé son retour ; et pourtant, il avait ressenti une peine aiguë, un affreux serrement de cœur de trouver la maison vide après une absence de huit jours, et il se rendait chez sa sœur Camélia pour oublier un peu sa déception.

La campagne électorale battait son plein.

La Convention avait eu lieu à Sainte-Scholastique, et depuis deux semaines, les bateleurs politiques étaient à l'œuvre, exécutant à qui mieux mieux leurs tours de passe-passe parlementaire sur tous les "hustings" du comté.

La nomination était fixée au lendemain, et la votation suivrait dans huit jours.

Lucien Duprévert venait de se révéler à lui-même. Cette force qui dormait en lui à l'état latent, il en découvrait le magnétisme irrésistible. Il en avait pris conscience devant les bravos de la foule acclamant en lui l'homme du jour et le marquant d'avance du signe des Élus.

Il avait donc réussi à apprivoiser cette masse en délire, et le fantôme qui avait effrayé Gilberte, chevauchait avec lui, l'entraînait à la victoire.

Son ambition allait se réaliser. Mais que lui importait, maintenant ! puisque Gilberte n'avait pris aucun intérêt à la lutte, et qu'entre eux, la distance se faisait de plus en plus grande. Et il n'était plus là près d'elle pour recueillir les dernières miettes de son bonheur et se les disputer jusqu'au bout.

Les rares visites qu'il avait faites chez lui, depuis le commencement de la campagne, lui avaient laissé l'impression d'être devenu presqu'un étranger. Leur vie n'a-

vait plus le même cachet d'intimité. Il existait entre eux une certaine gêne qui pesait sur leurs tête-à-tête et les rendait extrêmement pénibles. Lucien sentait qu'il n'était plus accueilli avec l'élan d'autrefois. Gilberte paraissait s'être désintéressée de ce qui lui tenait tant au cœur. Elle gardait sur ce point un silence absolu. Il refoulait en lui-même ses ardeurs et ses enthousiasmes, et il en souffrait avec toute l'intensité d'un homme désemparé qui revient fatigué, épuisé de la lutte, affamé de tendresse et de réconfort.

Il marchait encore dans la rue tranquille, tout absorbé dans ses pensées, quand le son d'un piano voisin parvint jusqu'à lui, et le tira de ses réflexions.

— Il arrivait chez sa sœur.

Lucien s'arrêta sur le seuil pour ne pas interrompre la musique, et écouta attentivement.

C'était " l'Impromptu - Elégie " de Schubert qu'exécutait Camélia : — d'abord, un chant soutenu, un long récit de choses tristes entrecoupé de sanglots ; puis une lueur d'amour illuminant soudain le thème musical, quelques sursauts encore... et le chant devient lointain, s'apaise et meurt dans un long soupir.

Pensait-elle à lui en jouant cette pièce

où l'on sent l'empreinte d'une âme désenchantée ?

Lucien, en entrant, se sentit grisé par un parfum léger de fleurs s'exhalant dans l'ombre. A la lueur du foyer, les flammes allongées dessinaient au plafond une danse fantastique de géants effarouchés.

Sur un sofa, près de sa mère, le petit Gilles dormait, souriant aux anges.

La demi-obscurité cachait à Camélia l'accablement de son frère. Elle s'informa longuement de sa campagne politique et des incidents qui égaient toujours ces sortes de luttes.

Sa voix aux sonorités profondes, lui arrivait comme une caresse. Il aimait cette sœur qu'il avait toujours connue si douce et si raisonnable.

Il songeait au temps où, lorsqu'il était petit, il allait faire ses devoirs près d'elle, tandis qu'elle s'exerçait au piano. Sur le guéridon massif, près d'un globe de verre renfermant une harpe de cire, il barbouillait ses cahiers à la lumière de la lampe suspendue. Il entendait encore le cliquetis perpétuel de l'abat-jour à frange de cristal qui le distrayait de ses calculs de fractions. Le grand piano carré, qui se ressentait des variations de la température, n'avait pas les touches assez douces pour faire oublier à Camélia l'effort de monter

et de descendre des gammes. Le salon, qui se trouvait dans la partie la moins fréquentée de la maison, leur inspirait à tous deux des peurs incroyables, avec ses cadres de famille au regard fixe et au sourire douloureux, son grand canapé de crin noir, qui amassait de l'ombre dans un coin, et tout près, dans le corridor, une vaste garde-robe rappelait celle où Barbe-Bleue accrochait les cadavres de ses femmes... puis, ces chambres fermées qu'on n'ouvrait que pour les rares étrangers. Madame Duprévert, la deuxième de ce nom, n'était pas d'humeur hospitalière. On n'y voyait pas souvent de visiteurs. Le vieux notaire en voulant donner une mère à ses enfants, avait empoisonné sa vieillesse par cette seconde union.

Depuis, Camélia s'était mariée à André Boissy, qui, comme ingénieur forestier, était absent les deux-tiers de l'année; mais cette femme forte trouvait encore moyen d'embellir sa vie en se dévouant à l'éducation de son petit Gilles et puis, disait-elle, les retours d'André semblent meilleurs après une longue absence.

La mélancolie de Lucien n'échappa pas longtemps à l'œil exercé de sa sœur.

— "Tu as l'air malheureux, mon petit frère," lui dit-elle affectueusement. "Pourtant, je ne comprends pas qu'un homme

comme toi, à qui tout sourit, qui a pour lui des succès grisants, et des perspectives si brillantes, avec une femme qui te chérit..."

— " Si j'en étais sûr, soupira Lucien. Ah! si tu savais, Camélia, comme j'ai du chagrin! "

— " Toi? du chagrin? explique - toi. Que s'est-il passé? "

— " Depuis quelque temps, il y a du mystère entre Gilberte et moi. Lorsque je lui ai annoncé ma candidature, elle s'est révoltée et m'a reproché de vouloir m'éloigner d'elle. J'ai pris la chose comme un caprice; mais depuis, j'ai réfléchi et j'ai vu que j'avais tort de ne lui avoir jamais rien confié de mes projets et de mes ambitions. Je n'ai pas su manier cette enfant. Je n'ai pas su l'aimer. J'étais toujours distrait, toujours affairé lorsque nous nous retrouvions ensemble. Je l'aimais bien, mais je renfermais tout au-dedans de moi-même. Elle s'est sentie rebutée par mon apparente froideur. Je n'ai pas osé m'expliquer. J'aurais dû revenir sur le sujet, le commenter avec elle, lui dire que je pensais à elle en me donnant à la politique, que je voulais qu'elle fût fière de moi. Je n'ai pas su comprendre que je me faisais trop sérieux, trop lointain; que son exubérante jeunesse demandait de la gaîté et de l'affection, et que

son intelligence éveillée se serait intéressée à ma carrière et même à mes idées politiques. Je la croyais purement une enfant gâtée. Oh! ma petite Gil Blonde! et maintenant, maintenant, j'ai peur qu'un autre ait entrepris d'en faire la conquête!"

— "Lucien! que dis-tu là?"

— "Je dis, ma chère Camélia, que je suis jaloux de Guy Chevray, jaloux à en perdre la raison."

— "Tu déraisonnes certainement, mon cher enfant. Guy Chevray est un ami d'enfance, presqu'un frère pour Gilberte. Je suis assurée qu'elle n'a jamais ressenti pour lui autre chose qu'une vieille amitié toute fraternelle."

— "Toujours est-il que Suzanne sort presque tous les après-midis avec ma femme, et je soupçonne Guy de les escorter souvent."

— "Tu es fou, de t'arrêter à ces sottises, mon vieux Lucien. Gilberte a trop d'admiration pour toi, pour se laisser captiver par un muguet de la trempe de Guy Chevray."

— "Les femmes aiment toujours mieux un galant qu'un homme sérieux!"

— "Tu dis des choses amères, mon ami. Crois-moi, sois toujours bon pour Gilberte, feins de ne rien soupçonner, et tu la ramèneras à toi, s'il y a lieu; mais je suis sûre

que tu as tort. Une femme comme la tienne n'est pas de celles qui trompent leur mari."

— "C'est ma faute aussi, Camélia. Gil avait le droit d'attendre davantage de moi. Je l'ai désertée si souvent pour courir à mes occupations; et je croyais si bien faire en cela mon devoir, que je m'en excusais à peine auprès d'elle. Je n'ai pas su la garder pour moi. Ah! si tu savais comme je suis malheureux!"

— "Lucien! sois brave, je t'en prie. Ton cas n'est pas encore désespéré. L'as-tu revue depuis ton retour?"

— "Non. Elle était allée prendre le thé quelque part pour ne rentrer qu'après le théâtre. Mon désappointement de ne pas la retrouver chez moi a été tel, que j'en aurais pleuré. Toute la semaine, j'avais songé au bonheur de la revoir. Depuis que je la sens m'échapper, vois-tu, je l'aime d'un amour passionné. C'est ma pensée de tous les instants. J'avais tant de choses à lui dire, et elle était sortie. Alors, j'ai pris le parti de venir te voir."

— "Et tu as bien fait. Franchement, Lucien, je suis toute bouleversée de tes révélations. Je voudrais pouvoir te consoler et te prouver que tes jugements sont mal fondés. Gilberte est un si bon petit cœur. En tous cas, il vaut mieux garder

le bénéfice du doute. L'avenir se chargera de t'éclairer. Pour ma part, entends-tu ? je n'en crois rien."

Lucien avait l'air d'un homme qui veut paraître brave et qui vit de frayeurs. Il avait la mine de quelqu'un aux aguets qui cherche à se rassurer sur les moindres indices menaçants.

— " Tu m'as fait du bien, Camélia," fit-il en se levant. " Je voudrais que tu eusses raison. C'est vrai, je suis fou de douter ainsi de Gilberte. C'est peut-être honteux de l'effleurer de mes soupçons jaloux. Je suis pressé de la revoir et pourtant... je redoute de la trouver comme les dernières fois moins ouverte et moins tendre. Comme je voudrais pouvoir dissiper ce nuage entre nous ! "

— " Ce n'est probablement qu'une méprise," conclut Camélia, " et vous en souffrez tous les deux. Tu mérites tant d'être heureux, mon cher Lucien. Allons, bon courage! Ce malentendu ne peut durer."

Lucien prit congé de sa sœur, le cœur moins lourd. Il en avait allégé le poids en confiant sa peine.

Et sur le sofa, le petit Gilles, souriant aux anges, dormait toujours.

V

Après s'être assurée que tout était bien rangé, après avoir disposé une gerbe de roses dans un vase au long col, et jeté un coup d'œil satisfait sur sa toilette, Gilberte Duprévert vint se blottir sur une causeuse en attendant l'arrivée des visites.

Son mardi coïncidait avec le jour fixé pour la votation, et bientôt, le salon s'emplit d'une société bruyante, curieuse et élégante. Un froufrou soyeux, des rires perlés, des yeux étincelants papillonnaient dans l'atmosphère attiédie.

C'était Madame Saint-Onge, une grande dame aux cheveux blancs qui s'entretenait avec Madame Rollin du résultat de la Tombola pour l'Aide à la France ; Claire Perreyve, une originale à la mode, causait de son mariage prochain avec le docteur Soubise attaché à la clinique de l'Hôtel-Dieu. Plus loin, Raymonde Cadillac, la femme du grand financier, parlait de la réception des Choiseul et des invitations

lancées par Lady Lorient pour un bal de charité le 31 décembre.

Tout près, dans un cercle de jeunes filles, on faisait le relevé de la liste des connaissances parmi les militaires qui s'apprêtaient à partir pour la mêlée.

Madame Courcières entrait justement, et convaincue de sa mission, elle prophétisait la victoire de Lucien d'après les rumeurs rapportées du Club de la Réforme par son mari, un lutteur du parti. Camélia Boissy semblait très sensible aux éloges qui saluaient le nom de son frère, tandis que Gilberte, toute à son rôle de maîtresse de maison, se dépensait pour ses visiteuses, allant de l'une à l'autre, et s'informant des menus détails qui intéressaient chacune.

Peu à peu, leur devoir d'amitié rempli, et leur curiosité satisfaite, ces élégantes prirent congé par petits groupes. Suzanne partit la dernière, escortée de quelques débutantes avides comme elle de tourbillon et de mondanités.

Gilberte, restée seule, fit la revue de son après-midi. Bien que tout se fût passé à son gré, elle ne parvenait pas à dissiper un certain malaise, l'obsession d'une arrière-pensée qui revenait sans cesse comme un remords.

L'air étrange de Camélia Boissy l'avait frappée. Elle avait l'intuition que sa belle-sœur soupçonnait leur mésentente. Son regard tendre et inquiet, son sourire inachevé l'avaient troublée. Puisque Camélia se doutait de quelque chose, il fallait donc que le désarroi de leur vie fût devenu sensible à ses yeux.

Gilberte essaya vainement de rassembler ses pensées éparpillées. Ses nerfs surexcités dansaient la farandole dans son cerveau en feu. Une sorte de fièvre la gagnait dans l'attente du résultat de cette fameuse journée.

Son œil distrait errait autour du salon, se posant partout sans rien voir. Le long des murs, dans leurs cadres dorés, quelques pastels, des peintures sombres reçurent tour à tour l'effleurement de son regard absent. Ses grands yeux bleus divaguèrent encore sur l'étagère japonaise couverte de chinoiseries, de potiches, de statuettes; puis, finalement, ils échouèrent au centre du tapis, sur un médaillon énorme, auquel le reflet des lustres donnait l'éclat du rubis.

Un léger coup de cloche interrompit sa méditation.

— C'était Guy Chevray, qui venait chercher sa petite sœur.

Madame Duprévert le salua gracieusement.

— " C'est gentil à vous d'être venu, Guy; je vous retiens pour prendre une tasse de thé avec moi."

Et sans attendre de réponse, Gilberte se dirigea vers la petite table à thé où s'étalaient de fines porcelaines.

Dans cette attitude légèrement penchée, la lumière qui l'enveloppait, nimbait son profil délicat et faisait ressortir l'ambre de sa toilette au corsage de chiffon havane.

Guy ne parlait pas — Dans une contemplation muette, il venait de revoir sa petite Fée Caprice d'autrefois.

Sous cet auréolement miraculeux, elle évoquait toute une vision de jeunesse ensoleillée.

C'était sa jeunesse à lui qui revenait soudain avec des bouffées de réminiscences.

Gilberte avait toujours été pour Guy l'idéal, l'être suprême. Pour la moindre de ses fantaisies, il eût volé aux extrémités du monde. Lorsque, dans son enfance, il rêvait d'extravagantes prouesses, c'était pour voir briller les yeux bleus de Fée Caprice; lorsqu'à l'été, il construisait de petits bastions sur le sable de la grève, il

rêvait plus tard d'en emporter d'assaut pour mériter l'orgueil de sa Dame.

Il avait dû pourtant s'habituer à se voir souvent délaissé pour la dernière poupée, et même pour Jeskino, le minet gris; mais il supportait en silence les dédains de l'inconstante fillette, ne demandant en retour de son dévouement que la douceur de sa présence.

Durant ses années de collège, il lui avait voué, dans le secret de son cœur, une fidélité inviolable. L'âme de ses vacances, c'était Gilberte, ses rêves de bonheur portaient son nom, sa vie tout entière était à elle.

Gilberte avait cruellement abusé de cette fraternelle amitié, dont elle ne soupçonnait pas les profondeurs.

La nouvelle de ses fiançailles était venue comme un coup de foudre, le frapper en plein cœur.

Jamais, jusqu'alors, il n'avait encore senti ce qu'elle était devenue pour lui. — C'était sa jeunesse qui finissait. C'était sa vie qui se brisait. C'était sa petite Fée Caprice qui descendait de son piédestal, et avec elle toutes les illusions candides et les joies d'autrefois! Le jour où il avait lu dans le carnet mondain d'un journal le compte-rendu du mariage Cimon-Duprévert, Guy avait pleuré comme un enfant.

Il lui semblait qu'il ne s'en consolerait jamais. Et de tout ce désespoir, Gilberte n'avait rien su, et ne saurait probablement jamais rien!

. . . .

Il versa un peu de crème dans son thé, prit sans entrain un macaron, et à l'amie d'enfance qui lui demandait où volait sa pensée, il répondit en badinant:

— " Vers vous, Fée Caprice; vous êtes en beauté, ce soir, vous en doutiez-vous?"

— " Un peu, reprit coquettement la jolie femme." Puis, elle souligna comme en rêvant: — "Fée Caprice, ce temps est loin, Guy."

— " Oui, ce temps est loin. J'étais heureux alors, heureux d'une félicité sans nom. Je me demandais souvent si quelque grand malheur me guettait sur la route, tant je me sentais parfois submergé par ce flot montant d'ivresse. Le grand malheur est venu. Il a ravagé mon âme et en a balayé jusqu'à la dernière espérance. Il n'a laissé de moi qu'une épave, un homme désorbité, poursuivi par une chimère lancinante : — l'irréparable, ce qu'aurait pu être ma vie. Je ne me serais jamais plaint, Gilberte; vous n'auriez jamais deviné combien je vous ai aimée, si celui qui m'a volé mon bonheur, avait su vous rendre heureuse."

Gilberte avait pâli affreusement.

—"Taisez-vous, Guy, fit-elle d'une voix précipitée. Vous n'avez pas le droit de me dire ces choses. J'ai fait mon choix librement."

— " Je le sais, reprit Guy avec amertume. J'ai été sacrifié de propos délibéré, de gaieté de cœur."

— " Comment aurais-je pu me douter que vous songiez à moi autrement qu'à une amie d'enfance, à une sœur ? "

— " Lucien Duprévert m'a devancé, et voilà tout. Il avait pour lui les perspectives d'un brillant avenir, et sur ce point au moins, vous n'avez pas été déçue."

Gilberte l'écoutait toute saisie. Jamais l'idée qu'elle aurait pu choisir entre Guy et Lucien ne lui était venue aussi clairement. Était-il possible que la destinée leur eût joué à tous deux un si vilain tour ? Elle se sentait envahie d'une immense pitié pour celui qui venait de lui déclarer son amour. La solitude de ces derniers temps lui avait appris combien différente elle était de son mari. Leurs deux natures aux antipodes ne se rejoindraient peut-être jamais.

Ses pensées s'entrechoquaient dans sa pauvre tête meurtrie. Elle y cherchait en vain la solution de ce dilemne poignant. Elle se ressaisit pourtant, elle essaya d'ê-

tre brave, de lutter jusqu'au bout, et de dissuader Guy Chevray de la folie d'une passion qui venait trop tard.

— " Ecoutez-moi bien, mon ami," lui dit-elle. " Ce qui est fait, est fait. Je ne me doutais nullement que... que vous m'aimiez... et j'en ai du chagrin, beaucoup de chagrin. Ah! pourquoi avez-vous parlé, Guy? J'avais tant besoin d'avoir confiance en vous?

— " Parce que je suis malheureux, que, dans un moment de souffrance, j'ai crié ma peine, auriez-vous moins confiance en moi? Iriez-vous me priver de vous revoir, de vous entendre ? Dites, Gilberte, vous n'aurez pas cette cruauté?"

Et de sa voix chaude, comme un souffle de tendresse, il suppliait; — " L'heure présente tient encore du songe envolé, Gil, pourquoi en rompre le charme ? "

La jeune femme se sentait fléchir. Une grande faiblesse l'amollissait. Allait-elle céder à ces appels de prières, à la griserie qui lui montait à la tête?

Sa conscience réclama en faveur de Lucien — Lucien si digne et si droit. Allait-elle le tromper au moment où il comptait le plus sur elle pour l'avancement de sa carrière politique? Allait-elle profaner à jamais pour elle et pour lui, le sens de ce mot sacré—le foyer—? Comment aurait-

elle alors le courage de soutenir son regard si honnête et si franc? Ne valait-il pas mieux tout souffrir en son âme, plutôt que d'accepter cette déchéance morale, que d'ouvrir son cœur à un amour condamnable, dont elle rougirait devant son mari, devant Camélia, devant ses amies, devant tout le monde et devant Dieu?

Ce double que chacun porte en soi, et qui constitue le meilleur de nous-mêmes, remonte à la surface à l'heure des grandes crises. L'éveil de l'âme est terrible pour un pauvre cœur affolé. Une pensée d'en-haut la traversa en cette minute d'angoisse, et Guy Chevray, qui suivait anxieusement sur la figure de Gilberte les agitations de ce duel entre Lucien Duprévert et lui, s'avoua vaincu, lorsque d'une voix qui ne voulait pas trembler, la jeune femme lui dit:—

—" Guy, si vous êtes un homme, comme je le voudrais, au nom de notre amitié, n'insistez pas. N'allons pas plus loin. D'ailleurs, mon ami, quoi que vous disiez, vous êtes au seuil de la vie, et la vie est une grande recommenceuse. L'oubli, qui s'attache à effacer tous nos souvenirs, emportera dans le tourbillon nos deux existences alimentées de rêves différents. Oubliez-moi, Guy! Je serais trop malheureuse si je savais que vous souffrez à cause de moi!"

Il comprit que toute insistance serait inutile. Il craignit d'avoir blessé celle qu'il adorait. Il baisa avec respect la main qu'elle lui tendit et le désespoir dans l'âme, il s'en fut sans rien dire

Longtemps, dans le clair-obscur de la nuit tombante, Gilberte le regarda s'éloigner. Sur la neige éclatante de lune, sa silhouette le suivait sombre et allongée. Il avait disparu et elle était encore là, comme paralysée, la tête dans sa main, derrière les stores de soie de la baie vitrée.

Elle venait de discerner tout le prix de cet hommage discret, de cet amour silencieux, qu'elle avait ignoré jusqu'ici. Une grande douceur inonda son âme à cette pensée. Elle regretta d'avoir été si sévère pour lui. Elle se prit à désirer qu'il eût oublié quelque chose, pour trouver prétexte à revenir sur ses pas. Elle aurait voulu le rappeler, et, peut-être entendre encore ses aveux brûlants. Pourquoi avait-il parlé ? Elle avait tant besoin de son amitié. Leur camaraderie, si ouverte et si douce, était devenue peu à peu nécessaire à sa vie. Pourquoi, aussi, avoir encouragé ses assiduités ? Elle y trouvait un charme troublant. Il savait la faire vibrer, et elle ne pressentait pas l'aveu qui venait. Elle s'ennuyait et s'é-

tait laissée follement aller à des coquetteries qu'elle croyait inoffensives.

Elle entendait encore l'écho de sa voix triste :

— " Parce que je suis malheureux, et que, dans un moment de souffrance, j'ai crié ma peine."

— " Malheureux à cause de moi ! gémit-elle ! En suis-je plus heureuse moi-même ? O mon Dieu ! est-il possible que nous nous soyons ainsi trompés ! "

Guy lui avait dit :

— " Je ne me serais jamais plaint, si celui qui m'a volé mon bonheur avait su faire le vôtre."

Comment avait-il pu deviner ses ennuis ? — Guy Chevray était certainement le dernier à qui elle eût voulu laisser voir sa lassitude, son isolement. Camélia aussi avait tout pénétré, et pourtant, comme elle avait tâché de s'étourdir, d'être joyeuse toujours.

Revenant à elle-même, Gilberte songea :

— " Que fait donc Lucien, qu'il ne revient pas ? "

Sur la console de la cheminée, la pendule au balancier de cuivre indiquait neuf heures moins un quart. Elle remarqua :

— " Le train du Nord entre en gare vers huit heures, et il n'est pas encore ici ! "

Elle pria Edith de mettre une nouvelle bûche dans le foyer et à bout de fatigue et d'émotions, elle se réfugia dans un fauteuil qui l'enlaça de ses grands bras.

— Que pouvait bien signifier ce retard? Pourquoi n'avoir pas téléphoné au moins? Le résultat de la journée devait être connu de tout le monde à cette heure, et elle seule n'en savait rien.

Vers dix heures et demie, le timbre de la porte sonna bruyamment.

— " Peut-être est-ce Lucien qui vient," se dit Gilberte en allant ouvrir.

C'était un petit commissionnaire.

— " Probablement un mot qui m'apporte des nouvelles," pensa la jeune femme.

Elle signa machinalement le petit régistre qu'on lui tendit, déchira l'enveloppe et lut:

" Je ne puis fermer les yeux sans vous
" avoir demandé pardon. De grâce! ne
" me méprisez pas. Je donnerais tout au
" monde pour racheter à vos pieds ce mo-
" ment d'oubli. Je me suis brisé une fois
" de plus à l'irréparable. Oubliez que je
" suis malheureux et que je vous aime.
" Demain, je donne ma signature et j'of-
" fre mon bras à la défense de l'Empire,
" pour suivre le second contingent le 21 de
" ce mois.

" Je veux que vous gardiez de moi un
" fier souvenir.

" Adieu

Guy ".

Elle avait dû s'arrêter à plusieurs reprises avant de se rendre au bout. Les lignes oscillaient devant ses yeux brouillés. Les caractères devenaient illisibles. Elle pleura sur celui qui allait partir. Elle admira sa grandeur d'âme. Quelque chose en elle se brisait. Un ressort intérieur venait de se rompre — C'étaient ses souvenirs d'enfance qui tintaient comme un glas funèbre. Guy irait se battre. S'il allait ne pas revenir! Tant d'homms jeunes comme lui étaient tombés sur les champs de bataille, là-bas. Au fond, n'était-elle pas la cause de son départ? Le sort de Guy était un peu entre ses mains. Comment échapper à cette responsabilité écrasante? Ne pouvait-elle rien pour le retenir? Demain, il serait enrôlé, ce serait trop tard. Si elle le rappelait, si elle essayait de l'empêcher, de le ramener à la raison... Leurs relations pourraient bien se limiter à une simple amitié, comme auparavant, tout en se voyant moins fréquemment. Mais elle réfléchit: — " Le rappeler serait un aveu ! " — Elle entrevoyait d'avance des rencontres prémé-

ditées par lui. En acceptant cet entre-deux compromettant, sa vie devenait anormale et fausse. Sa conscience délicate d'honnête femme se révolterait, le regard franc de Lucien la poursuivrait partout et toujours comme un reproche de tous les instants... Elle sentait qu'elle ne le pourrait pas, et pourtant, pourquoi Lucien n'était-il pas là pour la protéger contre elle-même? A peine avait-il donné signe de vie depuis une semaine; seulement une carte, style télégraphique, avec ces quelques mots :—

" Tout va bien. Je compte sur la vic-" toire. J'ai hâte de te revoir."

Tout à coup, avec une étrange précision, elle se rappela son air anxieux au moment du départ, son adieu plus tendre que d'habitude, et le lendemain, cet envoi de fleurs qui l'avait émue. Dans sa détresse, elle venait d'en appeler à lui, comme à un être fort qui pouvait la protéger. Malgré son ressentiment, elle ne pouvait se défendre pour Lucien d'une admiration sincère. Il prenait déjà dans son esprit les allures d'un grand homme. Elle avait toujours eu en lui une confiance illimitée. Sa claire vision des choses la rassurait comme par enchantement. Elle s'était habituée à recourir à lui dans ses moindres embarras. Il savait mettre dans la plus

légère prévenance quelque chose de viril et de discret qui lui gagnait le cœur.

Elle se prit d'inquiétude pour son retard prolongé. Sans songer à analyser ce revirement subit, elle sentit qu'elle aurait voulu recommencer avec lui leur intimité des premiers temps, lorsqu'il n'avait d'autre ambition que leur amour.

A mesure que ses nerfs tombaient, Gilberte retrouvait en songeant à Lucien, la quiétude d'un amour solide, sur lequel elle avait basé sa vie entière, et en ce moment, il lui sembla qu'ils étaient sur le point de tout recommencer.

Elle se mit à suivre les ondulations de la flamme qui venait lécher les parois de la cheminée. La chaleur qui s'en émanait l'engourdit peu à peu, et le sommeil vint lui bander les yeux.

....

Il était deux heures du matin, lorsque Lucien Duprévert rentra chez lui.

Comme il n'entendait rien, que le crépitement léger de la buche dans l'âtre, il étouffa le bruit de ses pas, et gagna le salon à la lueur du feu mourant.

Dans une pose d'abandon, Gilberte dormait encore, moulée dans sa robe aux teintes d'or rembruni. A ses pieds, près de la grille, un chiffon de papier attira son attention.

Il se pencha pour le ramasser et, éclairé par la flamme vacillante, il lut à son tour :-

" Je ne puis fermer les yeux sans vous " avoir demandé pardon,". . . . .

Il resta un moment sans bouger. Une émotion terrible le bouleversa. Une jalousie furieuse s'empara de lui. Il aurait voulu tuer ce Guy Chevray qu'il avait toujours redouté. Il imagina la scène qui avait dû se passer entre Guy et sa femme. L'idée qu'un autre avait osé aimer cette enfant, son bien, le fit souffrir intensément. Puis, se calmant peu à peu, il se dit que, puisque Guy faisait des excuses, Gilberte avait dû l'éconduire. Il en ressentit pour elle un débordement de tendresse et de gratitude. Comme il l'avait mal jugée, sa petite Gil Blonde ! Comme il s'était torturé à penser d'elle des choses affreuses !

L'enveloppant de son amour, il effleura de ses lèvres brûlantes la petite main qui reposait sur le bras du fauteuil.

Gilberte tressaillit, et ouvrant des yeux apeurés, elle aperçut Lucien agenouillé près d'elle, qui chiffonnait fièvreusement entre ses doigts le papier blanc, le billet de Guy Chevray.

Leurs regards se croisèrent, ils se traversèrent mutuellement et, dans la partie intime de leur être, ils se rencontrèrent

dans un aveu muet qu'un bruit de parole eût profané.

Puis, Lucien raconta, parlant très vite:

— " Quinze cent quarante voix de majorité, ma chérie. C'est une belle victoire au-delà même de toutes mes espérances. J'aurais voulu t'appeler plus tôt pour te le communiquer, mais je n'ai pu m'esquiver un instant. Les amis m'ont rencontré à la gare. Ils se sont emparés de moi, et m'ont entrainé bon gré mal gré, au Ritz Carlton, où j'ai été " banqueté ". Enfin, me voici, mon amour. C'est mon plus beau triomphe de te revoir."

Et il ajouta un peu nerveux:

— " Nous ne nous sommes pas compris, Gil. J'en ai bien souffert, si tu savais. J'étais si affreusement jaloux de Guy Chevray. Tu verras, chère petite, comme je saurai bien t'aimer ! "

Et emprisonnant dans ses mains la jolie tête blonde, Lucien y mit un long baiser comme gage de leur réconciliation.

LES IMPRESSIONS D'UN HOMME DANS UNE CARAFE

(Conte fantasque.



Il y avait une fois, il y a bien longtemps, un homme qui savait tout faire, et qui s'appelait Scipion Fatout.

Scipion était un misanthrope doublé d'un bon mécanicien. Pauvre comme Job, il habitait le grenier d'un chétif magasinet et n'avait pour éclairer sa vie que l'amitié de Lise, la petite maîtresse d'école, sa voisine.

Ses quelques inventions n'avaient jamais alourdi son gousset, ni amélioré son sort; mais le pauvre hère s'aimait avec délire et seul, préoccupé, haletant, il rêvait de faire un jour l'étonnement du monde.

Il avait contracté dans sa jeunesse la passion de l'éloquence, alors qu'il était messager au Parlement, sous sir John Macdonald, un grand homme dont l'histoire fait mention.

Les poutres de sa mansarde étaient tapissées de découpures de journaux, de croquis de la " Presse " (une feuille du temps) immobilisant les gestes superbes des grands orateurs d'alors; et le matin, tout en ajustant son faux-col, et son nœud de

cravate, il s'étudiait à haranguer la foule sur l'invention de son nouveau paratonnerre.

Cet original avait des allures de Marseillaise, des yeux aux reflets roux, et un nez aquilin, souligné d'une moustache brune pointue. Il était tumultueux, comme ces meneurs d'hommes habitués à marcher au son des tambours. Les cheveux à la Chapleau, l'air invincible d'un dompteur de lions, il était d'une verve intarissable, toujours convaincu de sa supériorité sur le reste de ses semblables.

Comme il avait la langue bien pendue, il jouissait d'une grande faveur dans les comités électoraux. Souvent, après avoir offert une couple de libations à Bacchus, il lui arrivait d'être pris de rigolomanie, et il devenait alors très divertissant.

Un jour, Scipion, qui avait passé la soirée avec quelques copains, revenait du comité sanglé dans son unique redingote, titubant et voguant au large, au gré de l'obscurité, quand, par mégarde, au tournant du chemin, il alla s'engouffrer dans la boue d'un fossé.

C'était en novembre, la nuit était noire; une gelée blanche recouvrait la campagne, et notre héros, engourdi par le froid et l'ivresse dormit lourdement jusqu'au jour.

Un habitant matinal qui passait, apercevant cette masse humaine affalée près de la clôture, s'avisa de jouer au Bon Samaritain.

Il chargea Scipion sur ses épaules, le flanqua sur le siège de sa voiture et le descendit au magasin de Gaspard Chevrolet, qui monta l'oracle au grenier, et le jeta machinalement sur son grabat.

L'infortuné Fatout était si malade qu'il croyait sa dernière heure venue. Il passait par des alternatives de fièvre et de frisson. Sa tête, sa pauvre tête se fendait, comme si une légion de lutins lui eussent scié le crâne en deux. Il poussait des gémissements plaintifs qui n'avaient l'air d'attendrir personne. Gaspard l'avait abandonné à son sort. Ces sortes de migraines n'ont jamais su exciter la sympathie des gens.

Scipion allait donc mourir là seul, sans secours, sans sacrements. Déjà Satan s'apprêtait à venir réclamer son âme pour la précipiter en enfer. Le malheureux se débattait, il luttait contre un grand diable qui l'hypnotisait sur son oreiller avec des gestes frénétiques, au point qu'il ne pouvait même plus bouger pour faire le signe de la croix.

Allait-il donc trépasser sans qu'on daignât se soucier de lui?

En effet, le lendemain, quand Gaspard Chevrolet monta au grenier s'enquérir de l'état de Scipion, il le trouva couché en travers de son lit, froid comme un marbre, dans sa vieille redingote souillée de boue, les cheveux en désordre, et les yeux à demi fermés.

Gaspard risqua une oreille sur la poitrine de son ami; mais il ne perçut pas un seul battement de cœur.

— Scipion avait cessé de vivre!

Gaspard fut pris de peur. Son premier mouvement fut de fuir, épouvanté. Scipion gisait là, glacé. Mort en pareil état et sans sacrements, il ne pouvait recevoir la sépulture en terre sainte. Que faire de son corps?

Soudain, une idée lumineuse traversa la cervelle de Gaspard, comme une flèche.

Se souvenant que Fatout avait, de son vivant, manifesté le désir d'être passé au four crématoire après sa mort, Gaspard se dit qu'à la nuit venue, il ensevelirait son ami, et partirait pour Montréal où il exécuterait les desseins ténébreux du défunt.

Le soir, à la brunante, et dans un grand mystère, Gaspard Chevrolet s'en fut chez le ferblantier croque-mort, et en revint avec une grande boîte de bois destinée à recevoir les restes mortels de Scipion Fatout. Puis, vers les neuf heures, il prit

le train de nuit pour la métropole, emportant avec lui les dépouilles du trépassé.

Gaspard, à son arrivée en ville, vers deux heures du matin, ne tarda pas à se rendre compte du ridicule de son expédition.

A la gare Bonaventure, il héla un cocher et lui demanda de le mener avec le cercueil, au Four Crématoire.

A ce nom de Four Crématoire, et à pareille heure, le cocher, tout gaillard qu'il était, refusa. Gaspard s'adressa à deux autres sans plus de succès. Enfin, un troisième, après l'avoir dévisagé d'un œil suspect, consentit à le mener avec le cercueil pour un prix fabuleux et sur un vulgaire camion.

On s'engagea dans des rues désertes. De temps en temps, un coup de fouet cinglait l'air glacé du matin. Le vieux cheval dressait l'oreille et trottait péniblement.

A l'entrée d'une rue transversale, le camion vint en collision avec une *ambulance* qui transportait un malade à l'hôpital. Le choc fut raide. Le conducteur de l'ambulance échangea avec le cocher des mots violents, et une bagarre allait infailliblement s'ensuivre, si un agent de police ne fût intervenu à point.

Pendant ce temps, Gaspard, juché sur le siège du camion, n'osait bouger. Il au-

rait souhaité volontiers être muré lui aussi entre les quatres planches d'une bière.

L'équipage reprit sa marche, toujours en route vers le Four Crématoire. La métropole était encore endormie. La lueur blafarde des reverbères rendait plus saisissantes les péripéties de cette excursion lugubre.

Soudain, on vit s'agiter au loin une masse d'ouvriers qui travaillaient de nuit à une construction. L'un deux balança une petite oriflamme rouge, les autres s'écartèrent avec précaution, et... une détonation se fit entendre. C'était une explosion de dynamite sur un terrain que l'on minait.

Avant que le cocher pût contrôler sa misérable bête, elle fut prise d'épouvante, allant de droite à gauche, tournant les ruelles avec une vitesse terrifiante, si bien que le cercueil, ainsi ballotté, fut projeté dans la rue.

Aidé cette fois encore d'un agent de police et de Gaspard, le cocher réussit à arrêter son cheval; puis il fallut retourner en arrière, chercher le mort et le charger de nouveau sur le camion.

Il était près de quatre heures, quand Gaspard Chevrolet arriva à destination avec le corps de son ami.

Il dut subir l'interrogatoire d'usage pour constater l'identité du mort:—

— Nom du défunt?

— Scipion Fatout.

— Sa profession?

— Cabaleur et mécanicien.

— Son âge?

— Douteux, s'est maintenu entre 30 et 40 depuis nombre d'années.

— Cause de sa mort?

— Incertaine... Indigestion.

Puis, Gaspard apposa sa signature en tremblant.

On procéda ensuite à la cérémonie funèbre.

Deux énormes païens préposés à la besogne, descendirent le cercueil dans le four immense, et après quelques instants, le tout se réduisit à un petit monceau de cendres.

Gaspard avait sur lui une carafe destinée à recevoir les cendres de Scipion le mécanicien; et après avoir payé les honoraires requis pour la crémation, il sortit affolé, rapportant avec lui la carafe fatidique.

Scipion, réduit en cendres ne connut aucun repos.

Son âme inquiète fut tourmentée par ce mal sombre qui s'appelle la Jalousie.

Emprisonné dans une carafe de verre,

il découvrit bientôt que Gaspard, sans respect pour ses cendres, profitait effrontément des visites de Lise au magasin pour lui faire la cour.

Bondissant d'indignation dans sa carafe, le trépassé exécutait alors une farandole de possédé. Plus d'une fois, la chose se renouvela à la grande terreur de Gaspard et de Lise, qui fuyait stupéfiée.

Enfin, un jour que Gaspard échangeait de doux propos avec la petite maîtresse d'école, Scipion agita si bien ses cendres que le bouchon de cristal de la carafe sauta, et vint frapper le crâne dévasté de l'intrigant.

Exaspéré, Chevrolet empoigna la carafe, et la lança dans la tortue (sorte de poêle de chauffage dont on se servait en ce temps-là).

Quelle ne fut pas leur surprise à tous deux quand, au-dessus de la flamme, ils virent se profiler la silhouette de Scipion si claire et si nette, que le chien se mit à japper et à hurler... la porte du grenier s'ouvrit... et...

Scipion Fatout s'éveilla.

....

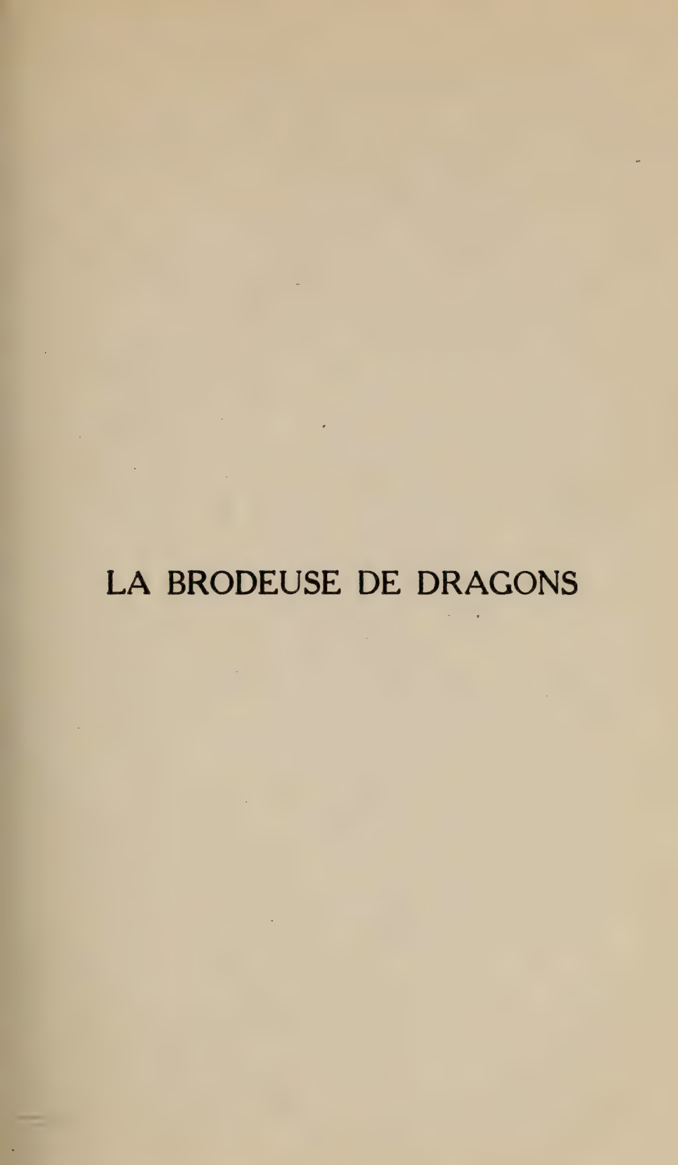
Les yeux dilatés et terribles, il saisit Gaspard au col, et allait l'étrangler, si celui-ci ne se fût prudemment dégagé de l'étreinte.

Scipion, revenant à lui, se dégrisa peu à peu en racontant à son ami l'affreux cauchemar dont il venait d'être victime.

. . . .

De cette escapade, Lise n'a jamais rien su, et ceci est bien entre nous. J'en dois le secret au respect des cendres de Scipion Fatout décédé depuis, en bonne et due forme.

Qu'il repose en paix!



LA BRODEUSE DE DRAGONS



"Hello! Est-ce la Banque Provinciale?"

—"En personne," répond distraitement le Gérant, " qu'y a-t-il à votre service ? "

— " Je désirerais parler à Monsieur Sombreuil."

— " Un instant s'il vous plaît, Mademoiselle."

— " Charles," dit Monsieur Gélinas, entrebaillant la porte de son cabinet vitré, " viens donc au téléphone."

Un peu interloqué et agacé, Charles, dont l'humeur farouche est proverbiale parmi ses camarades, se demande furtivement qui vient ainsi l'attaquer en plein midi. Craintif, comme les timides de son espèce, il saisit le récepteur et de son ton le plus brave, répond: — " Hello ! "

— " Monsieur Sombreuil, reprend l'inconnue, pourriez-vous me dire si un dragon a les yeux rouges ou verts ? "

— Qui me parle de dragons, s'il vous plaît," dit Charles intrigué ?

— " Je suis en train de broder un dessin très fantastique: — ce sont des dragons entrelacés — et, comme je veux les

faire le plus naturels possible, j'ai pensé tout bonnement que vous pourriez peut-être me tirer d'embarras par quelque suggestion savante."

Elle s'entendit écorcher les oreilles par un éclat de rire strident.

— " Où avez-vous appris que j'étais en pareille intimité avec ces monstres ? "

C'est justement la question qu'elle n'avait pas prévue. Un peu embarrassée, elle dit :—

— " Je sais que vous collectionnez des curiosités, et que plus elles sont affreuses, plus vous leur attribuez de valeur."

— " C'est vrai, Mademoiselle, je collectionne des horreurs de tous genres ; mais, puis-je savoir le nom de cette gentille fée qui brode des dragons ? "

— " C'est ce que je ne révèle jamais aux indiscrets."

— " Je vous jure que je ne voulais pas commettre d'indiscrétion, Mademoiselle ; seulement, si, après avoir fait une étude approfondie des dragons chinois et égyptiens, je parviens à trouver la couleur de leurs yeux et la profondeur de leurs regards, à qui devrai-je donner ces renseignements," demanda Charles ?

— " Ne vous mettez pas en peine de faire une enquête inutile à mon sujet, je vous prie. Je me charge de vous rappe-

ler mon existence dans quelques jours, si vous voulez bien m'obliger. Le grand saint Georges pourrait peut - être vous éclairer, car il en a déjà pourfendu un fameux. Au revoir, Monsieur Sombreuil, et merci."

Charles resta bouche bée à ce babillage étrange débité avec autant de sans-façon, et tout abasourdi, il revint à son pupitre.

Pendant quelques instants, il vit danser sous ses yeux des chiffres insignifiants et passer des noms qui n'aiguillonnaient plus son activité. Il fixa vaguement un petit coin du ciel bleu, que lui livrait l'embrasure de la fenêtre, puis, poussa un profond soupir, comme au sortir d'une courte somnolence et revint à l'obsession de son message téléphonique. Une idée fixe le piqua plus aiguë.

— "Qui peut bien être cette voix? — Comment m'y prendre pour trouver le nom de cette hardie petite personne ? "

Impossible d'éclaircir le mystère. Sombreuil allait renoncer à scruter plus avant la liste de ses connaissances, quand une lumière aussi intense que subite se fit dans sa mémoire. — Il eut la vision nette d'une jeune fille que chaque jour il croisait sur la Plaza; des regards s'échangeaient puis, il passait. Rien que de bien naturel ; mais pourtant, hier, Charles avait surpris

dans les yeux de l'inconnue une lueur de malice, et maintenant, il se rendait à l'évidence qu'elle méditait un bon tour, et que c'est lui qui était joué. Un coup d'œil sur le calendrier confirma son pressentiment en lui infligeant l'humiliation d'y découvrir le quantième — 1er *Avril*.

—" Tant pis," se dit-il avec insouciance, un assaut au téléphone n'est pas si malin, et elle n'est pas bête, ma foi! C'est un *Poisson d'Avril* qui promet de devenir très intéressant." Et lui, le sauvage, ne s'étonnait plus en rien de l'aventure et comptait déjà sur l'imprévu de cette affaire.

— " Jean Lebrun m'a souvent parlé de sa cousine, Marguerite Daveluy, ou plutôt Rite, comme il l'appelle, car je parie que c'est elle. Il la dit capable des taquineries les plus *infâmes*; du reste, il l'admire beaucoup, le nigaud, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, car elle est tout simplement adorable. "

Cette pensée du poète hanta l'esprit de notre héros:

Elle était mon désir sous sa forme visible.

Puis, le front dans la main, penché sur ses énormes bouquins, il redevint songeur et se demanda ce que Mademoiselle Da-

veluy pourrait bien lui dire, au cas où elle le rappellerait, car elle l'en avait menacé, et ce qu'il dirait lui-même. Charles tenait à l'impressionner avantageusement! La coïncidence était très heureuse, pour n'être pas fortuite. D'après les conventions mondaines, ils auraient pu se frôler chaque jour longtemps encore, sans se connaître, et jamais aussi directement, en tout cas.

Et le voilà parti pour un monde meilleur. Tout en agaçant le bout de sa plume entre ses dents, les yeux fichés sur le grillage de son guichet, il ébaucha en rêve mille projets ravissants et s'y arrêta avec une complaisance à demi-inconsciente. Mais hélas! le malheureux Charles retomba brusquement dans la réalité de la vie. Il se sentit triste, désemparé et maussade, regrettant amèrement que Dame Nature n'ait pas mis en lui plus de courage pour affronter cette autre moitié de l'humanité, aux abords si difficiles et si troublants. Egalement irrité d'avoir été assailli par cette malicieuse personne, et alarmé d'un prochain coup de téléphone, sentant mourir en lui ses espoirs d'un instant, devant l'aveu intime de sa profonde faiblesse, il se remit au travail avec une agitation fébrile pour se sauver de lui-même.

Le printemps donne de ces ardeurs, de ces enthousiasmes et de ces lassitudes, et pas un mortel, je crois, n'échappe à cette fièvre du renouveau que l'on sent partout: — C'est le frisson d'Avril qui passe et fait monter l'ivresse au cœur. C'est une chimère, une exaltation ; mais quand on est jeune, on rêve, et les châteaux en Espagne se bâtissent toujours au printemps.

II

Cet incident s'était passé le mardi matin et l'horloge du bureau marquait magistralement la demie de onze heures le jeudi, quand Charles s'entendit appeler de nouveau par le Gérant. Il eut une faiblesse et fut sur le point d'annoncer qu'*il était sorti;* puis il eut honte de sa lâcheté et se sentit sans défense devant les attaques probables de ses compagnons ; d'ailleurs, comme dit Goethe:

" Nous sommes libres de notre première action, nous ne le sommes plus de la seconde ".

C'était fatal, impossible de s'y dérober. Avec l'aplomb des gens qui se meuvent tout d'une pièce, après mûre réflexion, il dégagea sa voix qui vibrait plus qu'à l'ordinaire, et se prépara majestueusement à écouter :—

—" Avez-vous oublié mes dragons," demanda Rite avec assurance ?

— " Je n'ai rien oublié, Mademoiselle," répondit Charles, bien calme en apparence ; et il ajouta à son propre étonnement :-

j'ai même découvert la couleur de vos yeux."

— Quelle imprudence," dit la voix rieuse, en êtes-vous sûr, au moins ? "

—" Moralement sûr," affirma celui-ci et je n'ai pu me donner à mes recherches mythologiques depuis ma découverte."

Se voyant mise au jour, et comme Rite tenait à l'intriguer davantage, elle reprit, inconsciente du doute qui entrait dans l'âme de son interlocuteur.

"Monsieur Sombreuil, ne prononcez pas mon nom. Je suis sûre que vous vous trompez d'adresse, et ce serait dommage de me désappointer ainsi. Mieux vaut être prudent et sage, croyez-moi. Si je vous rencontre un jour, vous saurez me dire que vous aviez porté de faux soupçons sur un être innocent!"

Charles se sentit sans parole. Il hésitait maintenant à croire que c'était elle, Rite Daveluy, qui lui parlait sur ce ton détaché et il ne voyait plus rien d'amusant dans cet incident qui se compliquait et prenait une tournure tout autre que celle qu'il avait préméditée. Très respectueux, il répondit :—

" Mademoiselle, j'accepte le défi, à condition que si jamais, une heureuse coïncidence nous rapprochait l'un de l'autre, vous saurez confesser qui était la " *Brodeuse de Dragons* ".

—" *Passé* à l'unanimité," fit la voix sentencieuse, et elle ferma le téléphone.

Charles Sombreuil aurait voulu dire encore quelque chose, la forcer à se nommer; mais elle n'était plus là et lui, comme quelqu'un qui refuse de se rendre à l'évidence voulait parler et écoutait encore le grand silence qui emplissait son oreille et son cœur.

Il déposa le récepteur et comme un somnambule qui marche dans la nuit, revint à son guichet. Le temps de se remettre un peu, et le canon de midi éclata.

Charles sortit pour aller prendre son lunch.

Il fut heureux de se promener au grand air pour chercher le mot de l'énigme à tête reposée. A la table d'hôte, on le trouva peu causeur; il prétexta qu'il se sentait la tête lourde et intérieurement, se promit de ne pas s'arrêter un instant de plus à cette histoire; ça ne valait pas la peine, pour un être sérieux comme lui, de s'emballer et de tourner au sentimental.

" Belle affaire," pensa-t-il, une fois de nouveau dans la rue, je ne la verrai probablement plus ; si ce n'est pas Rite Daveluy, peu m'importe, et si c'est elle, tant pis! je ne vois pas pourquoi elle a tenu à me détromper absolument au moment où j'étais sûr. C'est tout de même très drôle," ajouta-t-il comme conclusion à ce dilemne,

" je me demande qui a bien pu donner à cette personne l'idée de m'appeler. Enfin, nous verrons."

Il fut tiré de ses réflexions par un léger coup de canne qui le fit se retourner.

— " Tu ne reconnais plus tes amis, lui dit Jean Lebrun? Est-ce le bulletin du matin qui te fait rêver comme un amoureux, Sombreuil "?

— " D'abord, je n'avais pas du tout l'intention de fuir mes semblables," repartit Charles, " et en tout cas, tu as pris le bon moyen de me rappeler à l'ordre. Il y a un siècle que je ne t'ai vu, que deviens-tu? "

—" Je ne le sais pas moi-même," fit Jean de son air bon enfant. " Rite arrive de New-York et depuis son retour, il y a toujours quelque chose à faire. Comme je suis un habitué de la maison, je fais toujours partie de la fête ".

Charles l'enveloppa d'un grand regard triste. Il sentit frétiller en lui le démon de la jalousie.

— " Quand ta cousine est-elle revenue, Jean ? " demanda-t-il au risque d'étonner son ami.

— " Samedi dernier, mon vieux. La connais-tu?" dit celui-ci en se mordant les lèvres, car il était pour quelque chose dans l'aventure.

— “ Non, non, je ne la connais pas,” reprit Charles impatienté; “ mais tu m’en as si souvent parlé que je m’imagine la connaître.”

Il repassa en esprit les principaux faits de la semaine et eut la conviction intime qu’elle était en ville le 1er avril. Un vague espoir envahit son âme et sa figure s’illumina quand Jean insinua :—

“ J’ai mes entrées chez ma tante, et j’y emmène souvent mes amis. Je sais que tu as renoncé au monde et à ses pompes; mais si tu aimais à jouer quelques parties de tennis avec nous pendant la saison, je serais ravi de t’y conduire ”.

— “ Merci, Jean, j’aimerais infiniment à t’accompagner chez ta cousine, mais je suis si stupide et si ridicule que je ne sais si j’en aurai jamais le courage ”.

—“ Nous en recauserons,” conclut Jean, qui laissa son ami pour entrer au Russell faire sa provision de cigarettes.

C’était un élégant à la cravate sans peur et sans reproche, et Charles enviait sa désinvolture de club-man, sa démarche souple, ses relations et l’usage bruyant qu’il faisait de la vie. Les rares fois qu’il venait le voir, il jouissait de ses propos légers, de son insouciante jeunesse. Quoique du même âge, ils étaient doués de natures si différentes.

III

Il y avait déjà près de deux mois que Charles Sombreuil avait galamment *couru le Poisson d'Avril* et peu à peu, il en avait même perdu le souvenir. N'ayant plus rencontré Rite Daveluy sur son chemin, il en avait conclu qu'elle n'était pas la coupable, ou que, si elle l'était, elle ne tenait pas à l'affronter en public.

Le problème restait tout de même difficile à résoudre et Jean ne lui avait rien dit qui pût lui faire croire qu'il était au courant de l'affaire et l'aider à dissiper ses doutes.

Sa vie était redevenue paisible comme auparavant. Il avait repris ses manies de célibataire obstiné; une promenade après le souper avec un compagnon de pension constituait l'événement de sa journée; puis, il revenait à son *ermitage,* faisait la revue de ses bibelots et se préparait solennellement à son repos.

Ce soir-là, c'était la fête de la Reine.

La foule oiseuse se pressait sur la longue terrasse que forme le quai de Britannia, et toute au plaisir du moment, elle jouissait de la féerie qu'elle se donnait à elle-même.

Les toilettes claires se mêlaient aux habits plus sombres des hommes, comme un ensoleillement sur tout ce décor. Quelques groupes revenaient tranquillement du petit bois ombreux qui fait face au parc, après y avoir pris le souper sur de grandes tables perdues dans les arbres. Les enfants y jouaient à cache-cache, à la balle, et s'ingéniaient à faire le plus de tapage possible, attendant anxieusement le moment des fusées.

Les tramways se succédaient, et la terrasse s'encombrait de gens qui s'abordaient, bavardaient joyeusement, puis se dispersaient en tous sens. L'orchestre du théâtre risquait ses premières notes, le guichet à l'entrée du Vaudeville attirait un grand nombre d'amateurs.

Comme tout le monde, Charles Sombreuil venait de descendre et perdu dans la solitude de cette foule tumultueuse, il suivait rêveusement les étapes de cette fin du jour.

Le soleil déclinait lentement. La baie se bleuissait d'azur, les yatchs à voiles, comme de grands oiseaux voluptueux vo-

guaient sur cette nappe limpide que frôlaient aussi de légers canots.

Appuyé à la vérandah du Club, Charles se délectait de toute cette poésie, et l'œil perdu dans le vague, il sentait descendre en lui l'accalmie du soir, l'apaisement de ces nuits d'été qui grisent et donnent l'illusion de l'irréel.

Il ne savait plus combien de temps il était resté ainsi immobile, quand un yatch accosta et, à la grande lueur que projeta sur le débarcadère la gerbe lumineuse qui couronne le Club, il put lire " L'Oiseau Bleu " — c'était le yatch de Jean Lebrun, et justement, Jean était à bord avec sa cousine.

Charles se retira quelque peu en arrière pour chercher refuge dans l'ombre, mais la malin Jean, qui avait saisi sur la figure de son ami un effarement comique, s'était promis d'en jouir.

— " Sombreuil, lui cria-t-il sans pitié, viens donc nous aider à mettre pied à terre."

Charles rageait d'avoir été surpris dans sa retraite, mais au fond, il n'en était pas aussi fâché qu'il cherchait à s'en convaincre. Son téléphone du 1er avril lui revint à la mémoire, et son cœur se mit à battre éperdûment.

Étouffant son émotion, il descendit lestement le long escalier pour venir prêter main forte à son perfide ami.

Jean qui était occupé à replier les ailes de " L'Oiseau Bleu ", releva la tête et présenta à Rite son meilleur ami, et à Charles, sa cousine, Mademoiselle Daveluy.

— " Enchanté, Mademoiselle," fit celui-ci. " J'ai bien entendu parler de vous par votre cousin qui ne cesse de chanter vos louanges sur tous les tons."

— " Il ne faut pas toujours s'arrêter à Jean, Monsieur Sombreuil," répondit Rite moqueuse, " il ne chante pas toujours juste, et je suis forcée, moi-même, de le remettre dans la note, bien souvent."

Elle se pencha pour aider à emporter les coussins, pendant que Jean remettait tout en ordre. Charles offrit gracieusement de s'en charger. Elle eut un moment d'hésitation, puis, les lui donna.

La lumière d'en-haut éclaira un drapeau tricolore, qui enveloppait le premier et comme il allait les mettre négligemment sous son bras, il aperçut un dessin de dragons dont les yeux flambaient sous leur orbite d'un vert sombre.

Il s'arrêta, comme sous le coup d'une hallucination, chercha Marguerite qui, à quelques pas de lui, riait de tout son cœur. Leurs regards se croisèrent, et comme une

enfant prise en faute, elle rougit délicieusement.

— " Ainsi, je n'avais pas tort de croire que vous étiez la gentille *Brodeuse de Dragons* ? lui demanda-t-il bien bas.

— " Vous m'avez donc soupçonnée?" fit-elle ingénument.

— " Oui, Mademoiselle, je vous ai soupçonnée au point d'en être bien malheureux ! "

Rite regarda ce jeune homme qui l'intéressait depuis si longtemps, et qu'elle avait voulu intriguer, parce qu'il était le seul qui persistât à ne pas la remarquer. Cet aveu, qu'elle venait d'entendre, la troubla. Elle le sentait sincère, et ce qu'elle voulait répondre lui semblait banal. — Il était si peu comme les autres, ce grand timide à l'âme fière.

— " J'ai voulu piquer votre curiosité," reprit-elle doucement, " mais je suis heureuse de m'être ainsi fait un ami."

— " Si vous me le permettez, Mademoiselle," balbutia Charles, " je serai le plus heureux des hommes."

Elle lui tendit la main, comme pour sceller ce pacte d'amitié qu'il lui offrait si naturellement. Il la retint dans la sienne, et tous deux eurent alors la certitude que cet instant allait décider de leur vie.

Leur silence devenait éloquent: — un poême d'amour fredonné par les vagues, des murmures de voix, comme des secrets surpris au passage, allaient mourir dans le recueillement du bois endormi; tout leur parlait de tendresse et de serments.

Par la magie du mirage, chaque étoile qui s'allumait dans les cieux jetait une étincelle sur les cailloux de la grève qui pétillait de lumière et de poussière argentée.

Jean, sans s'en douter, vint rompre le charme de leur rêverie; mais il eut vite l'intuition d'avoir été importun, et à l'air absorbé des deux, il comprit qu'il s'était passé quelque chose.

Charles lui donna la clef du mystère quand, en le quittant, il lui dit:

— " Merci, mon ami, pour ce rayon de soleil qui est entré dans ma vie!"

— " Bonsoir, mon vieux Charles", et Jean continua en badinant:

— " N'oublie pas que tu dois un cierge à saint Georges, le *Pourfendeur de Dragons"!"*

ISOLA



> " La douleur est semblable à une
> " amande amère qu'on jette au
> " bord du chemin; elle y tombe, on
> " l'oublie, elle y germe; quand on
> " repasse au même endroit, vingt
> " ans après, on trouve un aman-
> " dier fleuri." (RENÉ BAZIN).

L'automobile d'Aurèle Chèvrefils s'arrêta devant le Royal Alexandra, et une jeune personne très élégante en descendit après lui.

Grande et d'allure fière, elle gravit lestement l'avenue. Les longues attaches de son voile voltigeaient en écharpe à la cadence de ses pas.

Isola Julien était jolie, mais d'une beauté toute particulière et changeante qui se renouvelle avec les impressions. Lorsque sa figure s'animait, ses yeux noirs s'humectaient ; son sourire s'éclairait d'une double rangée de dents très blanches; son nez émacié dessinait un profil mince et frêle; sa bouche petite cachait un pli légèrement audacieux au coin des lèvres. Au repos, sa pâleur contrastait

avec les cheveux noirs qui encadraient son front.

Moulée dans son costume tailleur, elle était gracieuse et élancée comme une grande fleur que le moindre vent peut briser.

— C'était un contraste frappant avec son compagnon.

Aurèle Chèvrefils, de taille moyenne, comptait une quarantaine d'années. Il avait la tournure aristocratique et cachait sous une apparence de clubman un caractère enjoué et un bon naturel. Sans avoir embrassé le célibat par principe, il se laissait vivre au fil des jours.

Aurèle avait fait son Droit avec la nonchalance d'un mauvais écolier bien doué. Finement spirituel, à la répartie vive et au jugement sûr, il gagnait ses causes sans se donner trop de peine à fouiller ses codes de loi. Il avait la confiance des gens, et en cour, il savait imposer et s'émouvoir avec éloquence.

Il s'était donné à la politique pour s'amuser, et avait appuyé la candidature de ses amis pour s'y frayer une voie; mais on ne le prit jamais au sérieux, et quand, l'année précédente, il fut nommé avocat de la compagnie du Pacifique, il se crut amplement récompensé de ses services.

. . . .

Ils pénétrèrent ensemble dans la rotonde de l'hôtel, lui, l'œil vif, elle, la bouche rieuse, ranimés tous deux par leur course en auto.

— " Vous avez été charmant de penser à moi," dit la jeune fille tendant à Aurèle sa main finement gantée. " Vous m'avez fait découvrir à votre ville des beautés que j'ignorais encore. Winnipeg est très pittoresque d'ailleurs, et vous êtes bon comme un grand ami. Nous nous reverrons chez les de Vanney, n'est-ce pas ? "

— " Nous irons ensemble, si vous me permettez de vous y accompagner ; à condition, toutefois, que vous n'alliez pas vous laisser conter fleurette par tous vos danseurs."

— " Je serai sage comme un enfant de chœur," reprit Isola enjouée. Et elle eut une moue délicieuse en lui jetant ce défi de soumission.

Aurèle y répondit par une inclination profonde, et tout heureux, il regagna son auto, fit ronfler sa machine, qui huma rageusement la poussière et disparut au tournant de l'avenue.

Mademoiselle Julien venait de s'engager dans un interminable couloir, quand elle fut rejointe par le garçon de bureau, qui lui remit deux lettres, dont l'une était venue par commissionnaire.

Un peu intriguée, elle l'ouvrit la première en pénétrant dans sa chambre.

— C'était un billet de Richard Genest, *Cœur de Lion,* comme on l'appelait, un architecte qu'elle avait rencontré la veille, et qui lui avait fait un brin de cour.

Elle lut :—

" Me feriez-vous le plaisir de m'accom-
" pagner au théâtre, ce soir. Impossible
" de vous rejoindre par téléphone. Vous
" êtes toujours sortie, — ce qui n'est guère
" rassurant pour

" Votre admirateur,

" Richard Genest ".

" Il est amusant, Cœur de Lion," pensa-t-elle, " je comptais me reposer pour la première fois, depuis mon arrivée à Winnipeg; mais, après tout, cette chambre d'hôtel est si peu hospitalière. J'irai donc au théâtre " Isola continua : — " C'est étrange comme je suis jolie, ce soir."

La grande glace, en face d'elle, lui renvoya son image que la flambée du couchant inonda de lumière. Les yeux pétillants, elle se sourit amoureusement.

Une douzaine de roses émergeant d'un vase japonais, sur un secrétaire d'acajou, lui rappela le jeune rédacteur du " Courrier de l'Ouest " qui lui avait envoyé ce

tribut d'hommage, en sa qualité de collègue journaliste.

— " Mon Dieu, murmura-t-elle, vous êtes bon de m'avoir aidée à faire ma trouée dans la mêlée. Que serais-je devenue sans ma plume, moi, pauvre enfant ? Mais, j'oublie que j'ai une lettre de chez moi. Je n'ose l'ouvrir. Les lettres de ces pauvres chers sont si troublantes. Elles semblent me reprocher ma personnalité, mon succès où ils ne sont pour rien, mon espoir en l'avenir, indépendamment du leur. Pourtant, que fut ma vie, sinon un sacrifice continuel, un martyre filial !

Son pressentiment ne la trompait point. Sa mère lui annonçait le mariage de sa petite sœur Lumina avec un bon garçon des environs. Elle ajoutait qu'elle se faisait vieille, et comme Didace et Anselme, avaient fait l'acquisition d'un " homestead " à quelque cent milles plus haut, dans la Saskatchewan, elle lui demandait de se rendre au mariage de Mina, pour aviser ensemble à ce qu'ils feraient après son départ de la maison, car elle allait demeurer loin d'eux...

Isola n'en lut pas davantage. Elle devint très pâle. La lettre lui échappa des mains et ses deux bras retombèrent inertes le long de son corps. Puis, se raidissant, elle se révolta contre la fatalité qui la pour-

suivait jusqu'ici. Pauvre être toujours traqué, immobile, les yeux fixes, elle assistait à l'effondrement de ses rêves.

Une fois encore, elle se retrouvait seule, impuissante devant l'énorme sacrifice de sa liberté, au moment où elle commençait à peine à s'affranchir, à oublier ses luttes pour la vie, ses souffrances intimes refoulées en elle-même, sa jeunesse étiolée, incomprise et si profondément malheureuse.

Quoi! sa tâche n'était pas encore finie! Non! c'était trop exiger d'elle, vraiment! Jamais, elle n'aurait le courage de s'ensevelir avec eux sur un " homestead " de la Saskatchewan, dans cet intérieur où on l'admire sans la comprendre, et où on l'escompte par habitude, sans soupçonner le prix de son dévouement.

Que faire? Se rendre auprès des siens, ou bien laisser leur appel sans réponse, leur signifiant ainsi que désormais, elle entend organiser son existence à sa guise, et sans se soucier d'eux? Cent fois déjà, ce problème angoissant s'était posé devant elle, et chaque fois, l'idée d'une pareille vilenie l'avait retenue. Son amour filial, si fort malgré tout, l'emportait toujours. Son âme délicate n'aurait pas su jouir d'un bonheur fait d'égoisme et d'ambition. Elle leur reviendrait donc encore! En prenant

cette héroïque décision, Isola sentit sa gorge se serrer.

Le temps presse. Elle ne reverra personne, de peur de se laisser fléchir, pas même Aurèle Chèvrefils, à qui elle laissera un mot, lui expliquant brièvement son départ subit.

C'était l'heure du diner, et elle avait oublié qu'elle devait une réponse à Richard Genest. Elle se fit monter une tasse de thé, sous prétexte qu'elle avait la migraine,s'excusa auprès de Richard et prépara fièvreusement ses malles sans s'arrêter sur sa résolution. — Elle partira le lendemain matin.

II

La nuit fut lente à venir, le sommeil tarda plus encore. Isola ne pleura pas. Elle en avait perdu l'habitude. Assise près de la fenêtre, comme pour veiller le jour qui meurt, elle regardait sans la voir, la foule qui passait dans la rue. En réalité, avec l'instinct maladif d'aviver sa souffrance, elle faisait le relevé du bilan de sa vie.

Les premières années, insouciantes pour l'enfant qui a tout à souhait, avaient été pour elle pleines de chagrins brutaux, car elle était précoce et avait pris de bonne heure la manie de réfléchir.

Son père, Jacques, homme profondément ignorant, attribuait aux livres tous les malheurs de l'humanité. Par principe, il détestait les gens instruits, sous prétexte qu'ils n'avaient pas sa manière de voir les choses et émettaient des idées fantasques en termes qu'il ne comprenait pas. Naturellement paresseux, il ne travaillait que

quand il était las de ne rien faire, ou que les provisions diminuaient à la maison. Très brave à la nuit venue, il montait la garde dans les temps de feux, en cas de voleurs ou autres dangers. Il remplissait les fonctions d'agent de police et aidait l'huissier à faire les saisies difficiles. Bavard et flâneur, toujours matinal, il se faisait fort d'être le premier debout pour flairer les éventualités du jour.

Marie-Anne, sa femme, était une personne lourde à la tenue négligée, qui se rendait à la messe le dimanche, les lacets de ses souliers battant le pavé. D'un naturel doux, résignée à sa pauvreté, elle se disait que Jacques ressemblait à tous les hommes et qu'elle vivait misérablement comme toutes les pauvres femmes. Des siens, elle avait hérité un goût prononcé pour la lecture. Sans en parler à Jacques, elle allait souvent chez le notaire Riendeau, qui conservaient à son intention les feuilletons de la *Presse* et du *Samedi,* qu'elle dévorait sans distinction de genre ou de style. Les plus sensationnels avaient pour elle l'attrait des aventures extraordinaires sur les imaginations prosaïques.

Isola, de même, avait ressenti bien jeune la passion de la lecture. Un livre à la main elle se cachait volontiers après ses classes et oubliait alors qu'ils étaient pau-

vres, et que ses compagnes avaient des regards particuliers pour ses robes usées.

Leur maisonnette, au bas de la côte, était séparée du reste du village par une scierie mécanique qui, tout le long du jour, gémissait sa grande plainte stridente et monotone. Ce murmure plaintif montant dans le silence, imprégnait ses rêves d'enfant et donnait quelque chose de vivant aux héros de ses lectures.

Quelquefois encore, elle venait se coucher dans l'herbe haute où elle disparaissait entièrement, et ce petit coin de terre qu'elle explorait en tous sens devenait pour elle l'univers en miniature.

A cette heure, où son âme s'enveloppe de solitude, ces choses incohérentes repassent dans sa tête avec une intensité poignante. Elle revoit le petit bois de sapin, debout sur le sommet de la côte et la route blanchissante de soleil, où, de temps en temps, une misérable bête traînait une charge de madriers.

Après l'insouciance du jeune âge, avait commencé pour Isola le rude apprentissage de la vie. L'amour-propre, qui s'éveille de bonne heure dans une tête de petite fille, lui apprit sa misère.

Un jour qu'elle avait été envoyée en commission chez le notaire Riendeau, avec sa petite amie, Estelle Garceau, Isola fut

profondément humiliée de l'accueil empressé fait à Estelle et de la manière vague dont on l'avait dédaignée. Elle comprit que pour ces gens, elle était l'enfant de Marie-Anne, celle qui, de temps en temps, venait aider au ménage. Au retour, Isola était silencieuse. Elle venait de recevoir sa première leçon sur les inégalités sociales.

Sans se rendre compte des réflexions amères de sa compagne, Estelle avait babillé étourdiment. Isola, le cœur gros, s'était hâtée de rentrer chez elle et là, seule dans sa mansarde, elle avait mieux senti la vulgarité de son entourage et l'obscurité de sa condition. Elle s'était jetée sur sa petite couchette de bois et la tête enfouie dans son oreiller fleuri de roses, elle avait sangloté, elle avait jalousé ses compagnes, se demandant pourquoi il y avait des enfants riches et des enfants pauvres.

Isola était toujours première en classe, mais cet avantage à ses yeux désormais fut effacé. Elle n'eut plus avec Estelle le même abandon. La bonté de Madame Garceau lui semblait de la pitié. Quand, après les vacances, on eut décidé qu'Estelle partirait pour un pensionnat à la ville, Isola en avait ressenti du soulagement, tant elle avait couvé d'amertume en son cœur et de préjugés contre sa petite amie.

Aux vacances du jour de l'an, lorsque Estelle était revenue, Isola, avec la susceptibilité des pauvres gens, avait exagéré encore la distance que ces quatre mois avaient mise entre elles. En l'allant voir, elle avait été gauche et guindée. Il lui semblait qu'Estelle ne se rappelait plus rien de leur première enfance; elle ne trouvait rien à lui dire; le prestige de sa petite amie en costume de pensionnaire l'avait figée sur sa chaise. Elle s'en était retournée mécontente et plus triste qu'auparavant.

Après cet incident, dont le souvenir lui fait mal encore, la vie avait repris son cours monotone. Joseph, l'aîné, pour aider la famille était entré en apprentissage chez un charron et se montrait plein de cœur pour les siens. C'était l'espoir de Jacques, espoir prématuré! Cette ère d'aisance et de paix n'avait pas duré longtemps.

Un dimanche de juin, par une chaleur suffocante, Joseph, en compagnie d'un camarade, était allé après son dîner se baigner à quelques milles du village. Jacques, de son côté, était parti à cheval pour une excursion de pêche.

L'atmosphère trop lourde pesait sur la campagne comme un présage de malheur. Le soir approchait et ni Joseph ni son père

n'étaient rentrés. Marie-Anne et Isola ne pouvaient se défendre d'une vague inquiétude et le cœur serré, elles attendaient. La vue du curé du village se dirigeant vers la maison vint confirmer leur pressentiment.

A peine le saint vieillard avait-il prononcé le nom de Joseph, que Marie-Anne s'était évanouie. Isola aperçut au loin un groupement de gens, puis, le cortège se rapprochant, on distingua un grand chariot recouvert d'un drap blanc.

Ici, Isola détourna la tête comme pour fuir la vision horrible; mais elle dut subir jusqu'au bout la hantise de son passé douloureux.

Il faisait nuit dans le bois de sapin, lorsque son père, revenant de son excursion, pénétra chez lui. Au-dehors, les clochettes grèles des vaches accompagnaient de leur tintement lugubre les sanglots de la mère. La lueur jaune des cierges indiqua à Jacques la chambre mortuaire où reposait le corps de son fils.

Le père s'était laissé raconter les péripéties de la tragédie puis, l'œil sombre, il s'était jeté à genoux près du noyé et, avec la tristesse passive et morne des pauvres, il était venu se joindre aux gens du voisinage qui veillaient le mort. Durant deux longs jours étaient montés vers le ciel les gémissements de Marie-Anne et le murmure des Pater pour le repos du trépassé.

Le jour du service, et les jours suivants, Marie-Anne et son mari, dévorant leur chagrin en silence, n'avaient jamais plus mentionné le nom du défunt.

Isola, après ses classes, était allée souvent prier au pied de la petite croix noire au cimetière, et pressée de ramener un peu de joie au foyer, elle s'était hâtée de grandir pour remplacer le cher disparu.

Jacques ne pouvant rester plus longtemps au milieu de ces tristes souvenirs, avait un soir annoncé à sa femme qu'il voulait " monter " aux États-Unis, où Isola pourrait leur gagner un peu d'argent, ainsi que Didace et Anselme qui devenaient de vigoureux garçons.

La chose ainsi décidée, Marie-Anne, résignée, avait empaqueté le ménage, et la famille Julien était partie pour une petite ville américaine.

Isola travailla dans une manufacture, et là encore, elle s'était retrouvée seule. Son habitude de réfléchir, son éducation l'avaient faite différente de ses compagnes. Plus instruite que la plupart d'entre elles, et plus sensible, elle se tenait à l'écart, ne s'ouvrant à personne. Autour d'elle, on disait qu'elle n'avait pas raison d'être si fière, et elle laissait dire.

La nostalgie du petit coin de terre où elle avait grandi l'eut vite gagnée et le soir,

sa journée finie, ne pouvant supporter le mutisme de son père et de sa mère, qui s'ennuyaient sans se le dire, elle s'enfermait dans sa chambre pour y écrire ses souvenirs, ses tristesses et ses ennuis.

Uu jour, en se relisant, elle avait eu l'idée de soumettre son manuscrit à l'éditeur d'un journal local qui fut charmé du lyrisme de ses récits et lui trouva du talent. Dès lors, chaque semaine, Isola eut à sa disposition une colonne de la page féminine de " La Lanterne " pour ses essais littéraires. La pauvre enfant ne se possédait pas de joie. Que lui importaient maintenant sa misère et ses peines! puisque ses horizons s'étaient élargis et que s'orientait sa pensée. Elle vécut une vie intense et tout intérieure et en reçut un débordement de bonheur.

Peu à peu, les abonnés de " La Lanterne " s'étaient habitués à lire sa chronique hebdomadaire. M. Desbiens, le rédacteur lui offrit une position dans son bureau pour aider à la rédaction, et corriger les épreuves. — Désormais, elle devenait un personnage. Il l'invita chez lui, elle y fit de belles connaissances, mais toujours, se montra réservée, sentant l'incompatibilité de ses nouvelles relations avec l'humble milieu que ses succès n'avaient pas amélioré.

Isola avait supplié son père de faire instruire la petite Mina, ajoutant qu'elle pourvoirait elle-même aux dépenses des cours, comptant s'en faire une confidente, qu'elle eût initiée peu à peu à ses lectures et à ses travaux intellectuels; mais Jacques s'y était refusé nettement, avec une secrète satisfaction de se venger des malentendus que l'instruction avait crées entre eux. Isola en fut révoltée et toute sa pitié se porta vers sa mère, la douce créature qui, sa vie durant, avait subi le joug de cet homme dur et dominateur.

On se lasse de tout. Les Julien s'étaient lassés de leur nouvelle existence, surtout Jacques qui pleurait sa vie de bohème. Il résolut un jour de partir pour l'Ouest canadien, où il se donnerait à la culture. Isola, qui se surmenait au bureau de " La Lanterne " avait besoin de repos et de changement. Elle consentit donc, bien qu'à regret, à les suivre au hasard, se fiant à la Providence.

Le rédacteur l'avait retenue deux mois encore afin de mettre ordre à ses régistres d'abonnement et Isola était à Winnipeg depuis une semaine déjà. Elle y avait rencontré le jeune Montreuil du " Courrier de l'Ouest " qui l'avait présentée à sa mère. C'est là qu'elle avait fait la connaissance d'Aurèle Chèvrefils, un dilettante à la

mode qui, depuis, ne s'était plus démenti envers elle, si bien que ses assiduités avaient déjà éveillé l'attention de ses amis.

La vie commençait donc à lui sourire franchement, quand, au moment où elle croyait le saisir, elle venait d'entrevoir dans son sacrifice héroïque, l'écroulement complet de son bonheur.

Isola porta la main à son front, pour s'assurer qu'elle n'était pas dupe d'un cauchemar; mais elle était encore assise au même endroit près de la fenêtre.

Elle regarda autour d'elle. L'obscurité l'enveloppait presque complètement. Seule, la lueur indiscrète du reverbère de la rue promenait dans la chambre des ombres remuantes qui, de temps en temps, dansaient sur le mur comme des fantômes.

Brisée de fatigue, n'ayant plus la faculté de penser, elle se jeta sur son lit et s'endormit.

Son sommeil fut agité. Elle rêva qu'elle était chez les de Vanney et qu'Aurèle Chèvrefils n'avait d'attentions que pour Mademoiselle de Blois qui le cultivait adroitement. Elle s'éveilla avant le jour, se débattant en vain contre le doute qui la torturait.

Le grincement des tramways sur le pavé de la rue, la rendit à l'angoisse de sa situation.

Elle n'a plus qu'une heure avant le départ du train, juste le temps de se préparer et de déjeuner.

Plus morte que vive, Isola interroge son miroir, enveloppant de pitié sa figure pâlie. Elle se lotionne d'eau glacée, pour effacer les dernières traces d'insomnie. Ses yeux, sous l'effet de cette surexcitation morale, brillent d'un éclat inaccoutumé.

La torsade de ses cheveux noirs, dépassant la toque de velours qu'elle vient de coiffer, complète les lignes harmonieuses de son profil. Mais elle ne s'attarde pas à ces détails ; des pensées plus inquiétantes s'agitent dans son cerveau en fièvre. Impossible de rassembler ses idées. Enfin, s'asseyant à son secrétaire, la tête dans sa main comme pour y retenir sa volonté hésitante, elle écrit à Aurèle qu'elle s'en va dans sa famille qui l'a mandée en hâte, le remercie de ses gentillesses, l'assurant de son meilleur souvenir.

Tout cela est si banal, et pourtant, elle n'en peut écrire davantage. Devinera-t-il jamais le combat de cette dernière nuit, où elle a vu sombrer toutes ses espérances?

Isola n'a pas le temps de s'attendrir sur elle-même. On vient chercher ses malles. Elle commande sa voiture et descend déjeuner ; puis, la voilà en route pour la gare et de là pour Beauval.

III

" Ma chère Estelle,—

" Me voici à Beauval depuis trois semai-
" nes. Encore une de ces volte-faces de
" la destinée, auxquelles je ne puis m'ha-
" bituer.

"Ma chérie, toi qui m'as réconciliée tant
" de fois avec la vie, toi, la seule au monde
" qui m'ait consolée dans les grandes cri-
" ses que j'ai traversées, qui ne dédaignas
" jamais la pauvre enfant de jadis, plains-
" moi encore et aime-moi toujours, et sur-
" tout, que mes confidences n'assombris-
" sent pas tes joies, j'en souffrirais dou-
" blement.

" J'arrive de Winnipeg où j'ai été fêtée.
" Penses-tu à la griserie de ce mot pour
" Isola, toi qui as été gâtée par les succès
" mondains et qui as maintenant un mari
" qui te comprend et t'adore. Oui, ma
" chère, j'ai eu des petits triomphes, et j'y
" ai laissé tout mon cœur pour en rappor-
" ter des rêves déçus.

" Au moment où un rayon de soleil irradiait ma vie, j'ai été rappelée auprès " des miens. J'ai dû renoncer à tout pro- " jet d'avenir, puisque je me dois à ceux " dont je ne puis me désintéresser, et me " voici prise de vertige devant le vide qui " s'élargit autour de moi. Oublier cette " fois encore! Hélas! ma chère, je n'ai de " bonheur que pour l'âpre plaisir d'endo- " lorir ma mémoire. Je porte en moi les " cicatrices de tant de désillusions et de " désenchantements.

" Je ne sais comment est Beauval.—J'y " vois tout en gris... J'y suis venue pour " le mariage de Mina. Elle a épousé un " brave " Rancher " qui, je le crois, la " rendra heureuse. Mes deux frères sont " à cent milles de nous, sur un " Home- " stead ". Didace songe à prendre femme " et Anselme, qui comprend vaguement " que je mourrais à m'éterniser ici, m'a " soufflé qu'il a l'intention de venir demeu- " rer avec mes parents. Ainsi, je me " trouverais un peu libre de reprendre mon " essor; mais je ne puis me décider à les " quitter.

" Ma mère a un grand chagrin du dé- " part de Mina et elle est plus vieillie que " mon père encore. Le poids des années " de soucis et de misère a pesé plus lour- " dement sur ses épaules. Elle garde tou-

" jours son air de douceur résignée qui me
" navre. Nous nous aimons bien sans
" nous comprendre. J'ai avec elle des ré-
" serves qui créent des distances entre
" nous. La pauvre chère en souffre, et
" moi aussi. Cependant, je la crois mé-
" diocrement heureuse. L'air est bon ici,
" le fermage intéressant. Mon père s'y
" plaît infiniment et moi, je me repose, je
" fais un peu comme le bon Roi d'Yvetot.

" Pardonne-moi ce bavardage, ma chère
"Estelle, je ne suis qu'une vilaine égoïste.

" Comment sont les chères petites? Tu
" me demandes d'aller fêter Pâques avec
" toi à Régina. Je ne sais si j'aurai le cou-
" rage de résister à la tentation de te re-
" voir et de connaître ton mari et les
" bébés.

" En attendant, je t'envoie le meilleur
" de mon âme.

Isola.

Isola mit sa lettre sous enveloppe, et adressa :—

MADAME PAUL LANTAGNE,

REGINA, SASK.

puis, la tête dans sa main, elle songea à Estelle dont elle avait partagé les jeux d'enfant. Leur existence avait été si différente, bien que liée par tant de souvenirs!

Elle éteignit sa lampe, qui fumait à défaut d'huile.

— Il était près de minuit.

La lune, agrandie d'un cerne, regardait tristement en bas. Les étoiles montaient la garde, et palpitaient d'un scintillement humide. Sur cette vaste plaine endormie, dans tout ce décor défiguré et sali, la nature en démence achevait son long sommeil, en attendant le souffle créateur du printemps.

Devant cette désolation, cette obscurité rendue lugubre par le silence de la nuit, Isola comprit davantage son délaissement.

Ses souvenirs s'éveillaient. Une vague silhouette venait de se dresser dans l'ombre, — C'était Aurèle, le grand ami.

L'ennui la mordait au cœur. La pauvre Isola restait saisie, les bras tendus pour atteindre son rêve. Tout bas, elle appela: — "Aurèle"! désespérément, mais ses bras étreignirent le vide. Elle se jeta à genoux, se replia sur elle-même, et la tête appuyée contre le mur de sa chambre noire, elle pleura son abandon. Ses larmes coulaient silencieuses et pressées

comme ces pluies d'été qui tombent d'un ciel lourd et suffocant.

Pour la première fois, son cœur avait vibré d'une tendresse qu'elle ne se connaissait pas. Sa longue solitude l'avait mal préparée à recevoir les impulsions d'un amour profond, et elle en souffrait avec toute l'ardeur de son âme assoiffée de bonheur et de repos. Le frôlement d'un passé récent, qui venait de hanter son souvenir, le mirage de ce qu'aurait pu être sa vie auprès du grand ami, la torturaient avec la fascination des désirs fous, irréalisables.

Isola sentait fléchir son énergie, et dans la partie haute de sa conscience, elle s'humiliait de cette défaite.

Elle se rappelait encore, à leurs heures de causerie, la voix chaude de cet homme, dont le ton sceptique et léger cachait tant de bonté.

Ils s'attiraient réciproquement, elle n'en doutait pas; mais Aurèle Chèvrefils ignorait une des faces de son existence — son rôle d'Antigone, et elle s'obstinait à lui cacher le revers obscur de la médaille.

Pourtant, il avait dû lui aussi, penser à elle depuis son départ. Isola ferma religieusement les yeux pour voir briller dans un coin de sa mémoire, ceux de son grand ami.

Pouvait-il avoir sitôt oublié? Une amitié comme celle qu'il lui avait témoignée, est sans doute peu de chose dans la vie d'un homme tel que lui.

Peut-être aussi, l'avenir aurait-il raison des doutes qui l'obsédaient. Ses projets étaient bien vagues: — elle irait chez Estelle à Pâques, s'y réconforter pour recommencer sa vie une fois encore.

Sur cette résolution, Isola s'épongea les yeux et alla demander au sommeil le repos et l'oubli.

Le lendemain, elle s'éveilla le cœur plus léger. Anselme proposa d'aller ensemble faire une promenade à cheval, en se rendant au bureau de poste, à trois milles de là.

C'était une matinée délicieuse.

Un soleil de mars brillait dans un coin du firmament pâle. La neige piquée de noir s'était logée dans les creux du chemin.

La vue se perdait sur cette étendue de prairies à peine égayée ça et là de " shacks " et de quelque roulottes. La terre détrempée rendait la course difficile, mais la fraîcheur du matin en s'attardant, avivait le rose des joues et mettait un peu de joie dans l'âme.

Isola s'enivrait de ces bouffées d'air pur qui ont l'action vivifiante des brises d'hiver, et la griserie du printemps.

Ces vers du poète lui revinrent à la mémoire :—

" Quand tout change pour toi, la nature est la même.
" Et le même soleil se lève sur tes jours."

IV

Le train à destination de Régina passait à Beauval vers deux heures de l'après-midi.

Isola eut à peine le temps de s'y installer, qu'il s'ébranla, peu à peu, s'excita dans sa course, et de temps en temps, le sifflet de la locomotive, comme un cri de joie, perçait l'espace.

A peine un joli paysage avait-il le temps de se dessiner sous un coin de ciel bleu que, déjà, il avait disparu.

On s'apercevait peu de la distance franchie, tant la vue était uniforme. Parfois, on s'arrêtait quelques minutes à une gare, un voyageur montait, puis, c'était la même campagne unie, le même départ, la même vitesse.

Par sa croisée ouverte, un vent frais lui arrivait comme une caresse. Une volée d'oiseaux fuyant vers les lointains, gazouillaient en toute liberté. Ils arrivaient des vieux pays pour leur villégia-

ture, emplissant l'air de leur ramage bruyant.

Isola enviait leur existence vagabonde, leur vol au ras des cimes, et leurs amourettes si peu compliquées.

Elle se laissait emporter par l'allégresse qui vibrait partout. Étourdie par ce vacarme et ce mouvement, elle avait à demi perdu la notion d'elle-même; les impressions extérieures lui arrivaient atténuées par cet engourdissement moral. Ses souvenirs se perdaient dans la brume; le présent était si doux à vivre, et l'avenir. avec son imprévu, lui apportait au moins la certitude d'un changement.

Un coup de sifflet plus prolongé de la locomotive, la voie encombrée où les rails s'entrecroisent, un mouvement d'attente et de curiosité chez les voyageurs, font pressentir un prochain arrêt. — C'est Régina.

En descendant, Isola aperçut Estelle Lantagne qui venait à sa rencontre.

— " Elle n'a pas changé," pensa la jeune fille.

Estelle paraissait très jeune, en effet, dans son costume moiré taupe. Un chapeau de même nuance doublé d'orange versait sur ses cheveux " auburn " des reflets d'or sombre. Ses yeux bleus d'eau profonde avaient leur même expression

limpide et presque surnaturelle à force d'être douce. Ses traits n'étaient pas réguliers, mais l'ensemble composait une figure suave soulignée encore par la distinction de son geste et le mouvement léger de ses pas.

—" Tu es si gentile d'être venue, Isola," fit-elle en l'embrassant. " J'avais tellement peur d'être désappointée, et je comptais si fort te voir, que j'en aurais eu un véritable chagrin. Paul est avec moi, le vois-tu là-bas, il est en train de régler son auto, et nous rejoint à l'instant."

Isola vit venir un homme de taille moyenne à l'air réjoui. Ses yeux bruns étaient de même couleur que sa moustache. Un commencement de calvitie élargissait son front. Il parlait posément, comme quelqu'un habitué à concentrer ses idées, à mesurer ses sentences, et à ne donner son opinion qu'à petite dose, et sur consultation. A part ça, bon camarade, il riait volontiers des taquineries de sa femme, qui prenait l'initiative, sûre d'avance de son approbation.

L'auto s'arrêta, au tournant d'une rue, devant une résidence pimpante à laquelle aboutissait une avenue.

On y devinait de la verdure et des fleurs durant l'été. Les briques de la façade s'enflammaient au couchant. Un arbre

de lilas relevait la tête sous la brise d'avril. Sur la verandah, deux mignonnes fillettes dansaient de joie, battant des mains pour fêter leur arrivée.

Estelle et Isola ne s'étaient pas vues depuis bientôt cinq années.

Estelle fit joyeusement les honneurs de sa maison. C'était un intérieur chaud et réconfortant, où l'arrangement des choses témoignait un sens artistique et un goût délicat. En jeune femme heureuse, elle lui vantait son mari et ses enfants. Isola, de son côté, racontait en détail ce que ses lettres contenaient sommairement; mais, du grand secret qui lui faisait battre le cœur, elle ne dit rien.

. . . .

Le jour de Pâques, le soleil riait dans tous les vitraux de la cathédrale. Les cloches carillonnaient, se répondaient dans toute la ville, confondant leurs harmonies dans un élan d'allégresse et de jubilation.

Isola, comme tout le monde, avait pris un air de fête. Un bouquet de violettes épinglé à son costume noir et un chapeau améthyste fleuri de roses la rendaient plus captivante et plus jolie. Dans la mêlée des toilettes bigarrées, qui annoncent l'ouverture de la saison, elle était comme une

grande pensée épanouie à l'ombre et perdue dans une gerbe de fleurs.

Les chants sacrés, sous les accords de l'orgue, les vapeurs bleues de l'encens, tous ces croyants à genoux formaient autour d'elle une atmosphère religieuse qui la pénétrait.

Elle adressa à Dieu une prière reconnaissante pour ce bonheur qui n'était que le reflet de celui de son amie. Pourtant, une grande douceur l'envahissait, et elle oubliait la tristesse de son passé pour jouir devant le Seigneur du charme mystique de l'heure présente.

En sortant de la cathédrale, pendant qu'Isola suivait des yeux la foule qui s'écoulait lentement, une force irrésistible lui fit tourner la tête.

Elle s'arrêta de surprise, sourit et rougissant légèrement elle désigna à son amie quelqu'un qui les dépassait dans les rangs.

— “ Tiens, Aurèle Chèvrefils,” dit Estelle étonnée, “ il est probablement en visite chez son frère.”

Et tout bas, elle demanda :

— “ Est-ce une de tes conquêtes, Isola ?”

Avant qu'Isola eût dit mot, Madame Lantagne était assaillie au passage par ses amies.

Isola répondait distraitement à toutes les choses aimables qu'on lui prodiguait.

Elle revoyait toujours, s'élevant au-dessus des autres, la tête de son grand ami qui la regardait.

Était-ce une hallucination? Avait-elle rêvé? — Non, ils étaient bien tous les deux à Régina. Elle allait peut-être le revoir. Cette idée la ravissait et l'inquiétait à la fois.

Viendrait-il vers elle, puisque le hasard les avaient réunis? Elle n'ignorait pas qu'Aurèle était un gai compagnon qui, de tous temps, avait été un favori des femmes. A son âge, un homme devait être un peu émoussé à tous les sentiments. S'il avait été charmant pour elle, c'était sans doute sous l'impulsion du moment. Il n'en pensait pas plus long et depuis son départ, il n'y avait peut-être pas plus songé qu'à un oiseau de passage, un oiseau rare qui a traversé des régions inconnues, qui a peu frôlé le bonheur, qui voit à la vie des couleurs moins fades que les autres, un oiseau solitaire dont le vol a plané à des hauteurs qu'il ne connaissait pas. Il s'en était amusé en dilettante qu'il était, puis, le monde l'avait probablement repris avec ses affaires et ses plaisirs.

Une femme comme elle, Isola, n'était pas de celles qui pouvaient prétendre à retenir un blasé. Il lui fallait du mirage, de

l'intrigue, et elle en ignorait les ressorts et les roueries.

Dans son salut empressé perçait surtout l'étonnement. Allait-il se démentir envers elle? En tout cas, elle briderait son cœur et serait très naturelle.

Au dîner, elle parla peu, ce qui lui valut une malice de la part d'Estelle qui lui souffla en se levant de table:

— " Tu ne m'as rien dit de ce qui s'est passé entre Aurèle et toi, coquine, mais je parie, moi, qu'il a gardé la clé de ton cœur. Ne m'as-tu pas écrit que tu l'avais perdue à Winnipeg? "

— " Tais-toi, méchante, si tu savais comme je suis tourmentée, tu me ferais grâce."

— " Pauvre enfant, j'ai bien peur que vous ne soyez aussi malheureux l'un que l'autre, si j'en juge par sa mine quand je l'ai observé au sortir de l'église."

Isola, comme toutes les amoureuses, souhaita que ces jugements fussent fondés, mais le doute empoisonnait la confiance qu'Estelle cherchait à lui inspirer.

Dans l'après-midi, Colette, avec toute son éloquence, s'évertuait à captiver l'attention de Madame Isola qui, à la grande indignation de la fillette, parcourait ses livres de contes, l'esprit au large, sans pa-

raître se soucier des habiletés de la Chatte-Blanche.

Vers quatre heures et demie, la cloche électrique retentit. La jeune fille ne put contenir un peu d'anxiété nerveuse.

— Aurèle Chèvrefils entrait.

Aurèle était un ami de la maison et Madame Lantagne, en l'absence de son mari, le reçut avec Isola qui affecta de jouer son rôle de bonne grâce.

On causa de tout, " pour ne parler de rien " se disait Isola avec amertume, quand, soudain, le téléphone réclama Estelle, heureuse de saisir un prétexte pour s'esquiver.

Le jour baissait, l'ombre grandissait, et la tiédeur rose qui émanait du foyer, les enveloppait de mystère et de rêverie.

Isola, que ce calme des choses gagnait, se leva pour attiser le feu, et Aurèle admira la grâce de cette grande enfant qui ne lui avait jamais laissé lire dans son âme ni dans sa vie. Il ne savait d'elle que ses succès de plume, sa beauté grave, son sourire triste et ses yeux où brillaient une intensité de jeunesse et de luttes morales.— Tout cela l'attirait, le bouleversait, l'enchantait.

Elle était si peu comme les autres femmes qu'il avait rencontrées. Rien de ces coquetteries savantes qui charment un

moment, et déroutent ensuite. Il n'avait jamais osé pénétrer plus avant dans son intimité, sentant que sa fierté féminine s'accommoderait mal du récit de ses ennuis et de ses tristesses. Une immense pitié lui montait au cœur, en même temps qu'une admiration qu'il ne savait plus dissimuler.

Il s'approcha de la cheminée, et la dominant de sa stature d'homme et de la caresse de sa voix, il lui demanda comment elle avait eu le courage de le laisser sans nouvelle, depuis plus d'un mois qu'elle l'avait déserté.

Une ombre passa dans son regard, et elle dit vaguement :

— " Je ne savais pas que ma vie tourmentée eût pour vous quelque intérêt."

— " Comment ne l'aviez-vous pas deviné," fit Aurèle ? " Si vous saviez combien de fois je vous ai appelée, combien de fois, chez les de Vanney, j'ai essayé en vain de surprendre un mot de vous qui eût calmé mes inquiétudes. Je vous croyais à jamais perdue pour moi. Je me suis attaché follement à tout ce qui me rappelait votre souvenir, et voici que je vous retrouve, que vous êtes là devant moi. Pensez-vous que j'ai un peu le droit de me plaindre du mal que vous m'avez fait ? "

— " La force de mon rêve m'avait fait

pressentir que nous nous cherchions mutuellement," reprit Isola un peu émue, " mais ces rêves obscurs sont si trompeurs, et... je ne pouvais aller vers vous sans arrière-pensée "...

C'était la première fois qu'elle livrait un peu d'elle-même. Il comprit ce que voilait l'allusion et se faisant bien tendre, il insista sur un ton de prière :—

— " Pourquoi mettre un nuage sur votre front d'enfant? Rien pour moi ne compte que vous-même, Isola.Laissez-moi vous dire que je vous adore et que si vous me refusez, vous emporterez le remords d'avoir brisé une vie."

Il lui tendit ses deux mains. La jeune fille y mit les siennes sans rien dire. Il effleura ses cheveux d'un long baiser, et la tête blottie sur son épaule, Isola murmura : — " Mon grand ami, je vous aime!"

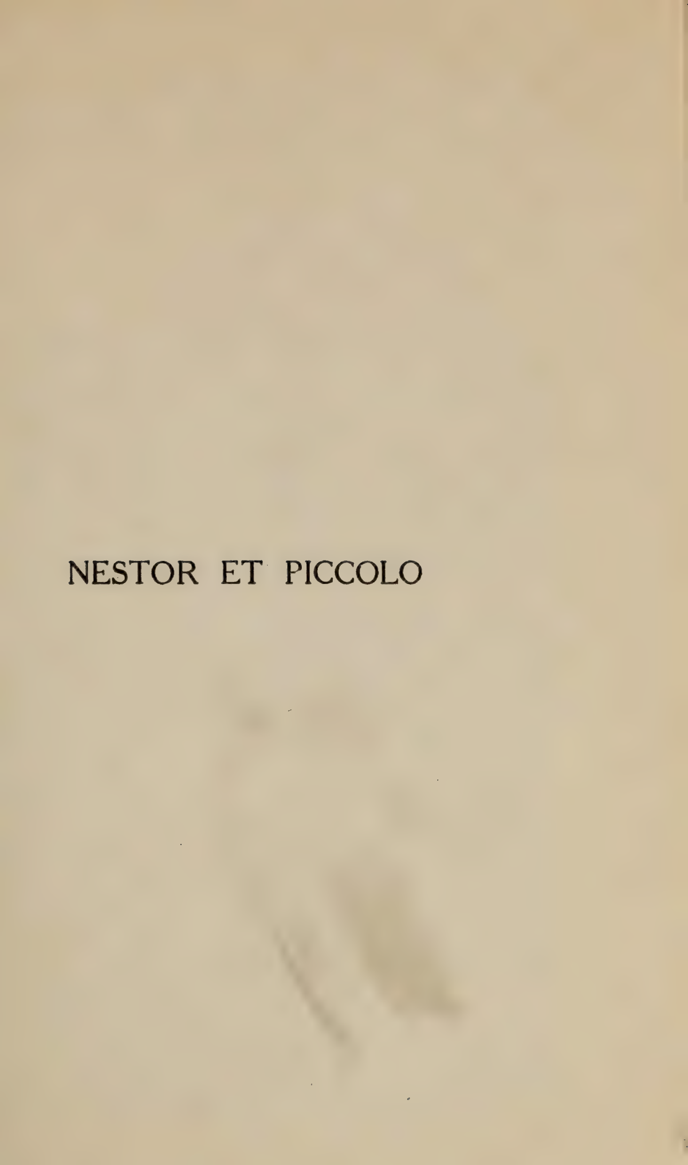
Elle eut une minute d'extase, lourde de tendresse et de bonheur. Quand elle le regarda, une larme avait perlé dans ses grands yeux ravis.

Le silence, qui envahissait le salon.parut suspect à Estelle qui approchait discrètement. Le rayonnement de leur figure les trahissait bien davantage. Offrant son bras à Mademoiselle Julien, Aurèle, s'avançant vers la jeune femme, lui dit en s'inclinant : —

— " J'ai l'honneur, chère Madame, de vous présenter ma fiancée."

Estelle se ressaisit pour cacher son émotion. Elle embrassa son amie et les félicitant tous deux, elle ajouta, s'adressant à Aurèle Chèvrefils :

— " Je vous confie Isola, ma plus chère amie. C'est un trésor qui mérite l'amour d'un homme tel que vous. Qu'elle soit heureuse par vous de tous les bonheurs qu'elle a manqués, et de tous ceux dont elle embellira votre vie."



NESTOR ET PICCOLO



Nestor Laciseraye habitait un petit village des Bois-Francs, semblable à tous les petits villages de campagne enveloppés de silence et peuplés de rentiers.

Le chemin de fer, qui passait à deux milles, y laissait de temps en temps un commis-voyageur ou un inspecteur de poids et mesures qui prenait le postillon au débarquer du train.

Le courrier du matin et du soir constituait la plus grande distraction des indigènes. Le bureau de poste s'emplissait alors de fumée et de cancans jusqu'à la criée des lettres et journaux, puis, chacun rentrait chez soi.

Le matin, après la messe, c'était le maître-chantre qui rapportait avec " Le Soleil " son trente-sous quotidien; la vieille Mina retournait à son comptoir de bière au gingembre et de sucreries et le tanneur, en bourgeois aisé, commençait toujours sa journée de la même façon.

L'assistance au Saint-Sacrifice se composait en outre de Monsieur Thivierge, un marchand de grains romanesque qui

jouait de la clarinette et lisait des feuilletons: de la veuve du notaire, qui portait altièrement son deuil et toussait à chaque station du chemin de croix; d'Angèle Laciseraye, des enfants d'école et de quelques rentiers.

Nestor avait donc sous les yeux d'assez bons exemples; mais c'était une mauvaise tête que ce gamin de douze ans, qui faisait le désespoir de son vieux père.

Les cheveux poil de carotte, la figure mouchetée de taches de rousseur, des yeux également roux et un nez à lucarnes, Nestor n'était point beau. La vieille Mina, qui avait eu à se plaindre de ses vilains tours, l'appelait l'antéchrist, et se garait de lui comme d'un mauvais génie.

En classe, il était toujours à la queue, se faisait tirer les oreilles, et écrivait souvent en pensum, le verbe désobéir. Il rentrait tard pour souper, suivi de Piccolo, un barbet échevelé qu'il avait sauvé de la misère.

Le contraste si frappant entre Nestor et son frère Euclide contribua à rendre ce jeune insubordonné de jour en jour plus antipathique à sa belle-mère.

Mademoiselle Angèle était âgée quand elle s'avisa des beaux yeux du vieil Eric. Le brave homme avait toujours su affoler les femmes, et celle-ci ne pouvait rester in-

différente à ses attentions. C'est ainsi qu'elle entra dans la famille Laciseraye, et que son portrait remplaça au salon celui de la défunte.

Eric était un homme avenant, " plein de ressources ". Bref, pour un marchand de campagne, il ne manquait pas de piquant, avec ses revers de loutre, ses éternels favoris et sa pipe en écume de mer.

Son fils ne devait, hélas! lui ressembler en rien.

Nestor portait sur la conscience le poids de presque tous les méfaits dont se nourrissait la chronique du village. — C'était un puits rempli de bois durant la nuit; c'était le chariot rouge de Monsieur Thivierge grimpé, au matin, sur le perron de l'église; la lampe à réverbère, qui coiffait le poteau vis-à-vis l'école, éteinte toute la veillée, et une partie du village dans l'obscurité, enfin on n'en finissait plus d'énumérer toutes les escapades de ce gamin.

Or, en ce temps-là, vint à passer dans les paroisses un trappiste qui mendiait, au nom de sa communauté, pour la restauration de son monastère détruit par un incendie. Ce moine, à la physionomie d'esthète, fit grand effet dans les stalles du chœur, à la grand'messe du dimanche. Monsieur le Curé annonça qu'on accueillait à la Trappe les jeunes gens qui dési-

raient suivre un cours d'agriculture. L'occasion était magnifique et Éric Laciseraye, pour mettre fin aux épigrammes dont l'accablaient ses concitoyens, résolut de confier l'enfant terrible aux moines d'Oka, comptant réformer ainsi ce mauvais sujet.

Nestor demeura deux années à la Trappe. Il y apprit à embouteiller le vin, à emballer le fromage et à savourer le miel, en cachette; il en sortit à seize ans, ignorant et indompté. Il portait alors des lunettes, une tête frisée, et des pantalons bouffants.

L'écolier ne reçut probablement pas un accueil bien enthousiaste, car peu de temps après, on apprit sa disparition et celle du barbet Piccolo.

Consternation chez les Laciseraye. On s'enquit par toute la campagne des deux déserteurs, mais personne, pas même le chef de gare, n'avait eu vent de Piccolo ni de son maître. On mit à leur poursuite, l'huissier du village, qui se faisait fort d'être détective à ses heures, et les recherches de cet homme de flair aboutirent à une découverte sinistre.

Nestor était rendu en ville et logeait chez un camarade de la Trappe, qui vendait des légumes dans la banlieue de Québec. Le malheureux avait même troqué à un mont-de-piété, chez un sale juif de la

Côte de la Montagne, l'habit de noces de son père contre un vieux tambour.

L'huissier-détective ramena l'enfant prodigue au logis, où son retour fut salué par l'indignation générale. Colères, malédictions, rien ne fut épargné à l'adolescent, et comme résultat de toutes ces scènes de famille, on le mit à la porte sans pitié. Nestor partit de la maison avec recommandation expresse de la part de sa belle-mère de n'y plus remettre les pieds.

Il advint donc que Nestor, qui avait déjà fait montre d'une passion avérée pour le tam-tam, entra comme facteur au service des Postes de la Cité de Champlain et entre temps, après un peu d'exercice, devint membre de la Société symphonique, en qualité de cymbalier.

On le voyait chaque soir dans le kiosque des musiciens sur la terrasse, et c'était toujours pour lui fête nouvelle que ces nuits langoureuses animées par la houle des promeneurs, et la musique délirante de l'orchestre. Nestor faisait partie de tous les concerts; si bien, que moins d'un an après, il distribuait à des élèves sa carte professionelle :—

NESTOR LACISERAYE

Professeur de cymbales, petite et grosse caisse, etc.

Notre tambourineur ne resta pas à mi-chemin dans sa carrière. Ses ambitions étaient inouïes, et la vie de bohême ne l'attirait pas moins que l'incorrigible vagabond de Piccolo.

S'accommodant de la gêne, abrité sous un toît et mal nourri, Nestor, après sa tournée de facteur, jouait le soir dans un théâtre de cinéma. Par un prodige d'économie, il réussit assez vite à se procurer à son compte le tintamarre au complet: cymbales, triangles, petite et grosse caisse, xylophone, rien ne manquait; et il faisait marcher le tout de concert en s'agitant des pieds et des mains comme un réprouvé.

Muni de ces accessoires retentissants, il entra le printemps suivant dans un orchestre de vaudeville qui suivait à travers l'Amérique une troupe de comédiens ambulants.

Notre jeune aventurier mena ainsi pendant longtemps une existence errante, promenant sous la calotte des cieux, son inaltérable optimisme, et le fidèle barbet Piccolo.

Puis, vint soudain le fatal coup de foudre, et l'amour s'en mêlant, son mariage mit fin à ses tournées artistiques.

Il fallut donc faire face aux exigences

de la vie à deux et notre héros expérimenta qu'.........................

" on a peu de douceur
A dîner d'un " Ma Vie " et souper d'un " Mon Cœur ".

Cependant, Nestor, qui n'était jamais pris sans vert, trouva bientôt une agence pour une compagnie de produits pharmaceutiques et il revint au pays avec une épouse au teint de créole, et une merveilleuse panacée qui, semblable au Pain Killer, a pour effet magique de brûler l'estomac, d'anéantir le mal de dents, de sauver de la diphtérie, de la migraine, et de tous les maux qui accablent l'humanité.

Notre charlatan fit de si bonnes affaires, qu'il se prit à croire à tous les stratagèmes de la médecine.

Ainsi stimulé, il entreprit par correspondance un cours de médecine pratique et, s'enfermant le soir avec des livres énormes, il emmagasina nombre de termes empruntés aux langues mortes pour épater les vivants; puis, muni d'un diplôme latin quelconque, il ouvrit un bureau meublé d'une table brancard, d'appareils nickelés mus par l'électricité, de dessins d'anatomie et il se mit à expliquer la médecine avec l'assurance et la foi d'un thaumaturge.

C'est ainsi que, dans le dédale des plaques de cuivre qui annoncent sur la rue Saint-Denis, les nombreux disciples d'Esculape, on lit celle du

DOCTEUR LACISERAYE

Méchano-Thérapiste.

De Madame Nestor, je sais très peu de chose. Il n'en fut jamais fait mention chez le vieil Eric; mais ses toilettes dernier cri et ses airs dégagés témoignent en faveur du nombre d'ankylosés remis sur pied par son mari.

Dans l'antichambre du docteur Miracle, un barbet lourd d'années, regarde narquoisement son maître et remue vaguement la queue sous les caresses des patients.

" C'est un souvenir de jeunesse," souligne Nestor Laciseraye, en leur montrant Piccolo.

TANTE EMMA

I

" Cela me confond de penser à tant de millions de
" fleurs écloses dans les haies, les bois, les prés, dans le
" monde entier, et qui se flétriront sans avoir jamais été
" vues. Cela ressemble au meilleur de nous-mêmes que
" personne ne voit parmi les hommes, pas même ceux qui
" devraient le voir."

(*René Bazin*)

A quelque distance du village de Sainte-Anne-de-Bellevue, et perdue dans les peupliers, est sise la coquette villa Rochebrune, une maisonnette blanche aux volets verts qui reçoit en été des essaims de touristes, et sert de gîte à quelques professeurs du collège d'agriculture, et en outre, à un vieillard et à sa fille.

Madame Beaulieu, qui en est l'heureuse propriétaire, a toujours tenu en honneur d'en perpétuer la bonne renommée de cuisine française et de confort élégant.

Le vivoir tendu de jouy fleuri, est peuplé de fauteuils de jonc chinois. Une table bibliothèque, couverte de revues empilées, un secrétaire en osier émaillé, et

sur un guéridon, des tasses de vieille porcelaine, attestent l'instinct hospitalier de la maîtresse de céans.

Le piano carré seul étonne dans cette pièce noyée de soleil et de fraîcheur, mais on lui pardonne volontiers d'être resté à son poste comme un bon vivant recélant en soi les souvenirs des jours anciens.

En cet interminable dimanche de janvier, la bise glacée retenait prisonniers les pensionnaires de la villa.

Le divin Chopin pleurait sur les touches d'ivoire jauni. Une valse lente passait sous des doigts de femme. — C'était l'évocation d'un jour de pluie dans l'île Majorque où l'illustre poitrinaire rêvait d'amour en gémissant sur la fragilité de sa vie.

Soudain, sur le front de Tante Emma, des boucles blondes frémirent comme des épis trop mûrs; se retournant brusquement, au bruit d'un pas connu, elle se trouva en présence de son jeune ami, Bruno Joyal.

Celle que l'on appelait Tante Emma venait de tourner le cap de la quarantaine, et les quelques fils d'argent qui se faufilaient dans sa chevelure d'or terne étaient nés sous l'étreinte de bien des soucis.

Ses yeux gris bleu comme un éveil d'aube versaient la sérénité, et son large sou-

rire disait que, malgré ses orages, la vie vaut la peine d'être vécue.

Bruno Joyal subissait, comme tout le monde, le charme de cette personnalité attachante faite de désintéressement et d'un sens éclairé des gens et des choses.

A la mort de sa sœur, Madame Clément, Mademoiselle Emma Dubreuil s'était constituée mère adoptive des deux orphelins, Marielle et Léon, et son vieux père atteint de paralysie, réclamait maintenant ses soins avec l'instance tyrannique des malades qui ne doivent jamais guérir.

Bruno, qui connaissait la bonté infatigable de cette vaillante réunissant en elle la tendresse filiale et l'amour maternel, se demandait si le grand soleil de l'amour avait jamais éclairé de ses rayons l'existence de cette femme sublime.

Comme il la regardait de ses yeux profonds, avec l'hésitation touchante du mot qui monte aux lèvres, Tante Emma l'interrogea sur l'objet de ses préoccupations.

“ Je pense à ce qu'est pour chacun de nous la conception de cette vie, fit le jeune professeur. A vous voir la dominer si bravement, en faire une œuvre d'art par l'intensité de vos dévouements, moi, l'incorrigible rêveur qui craint les responsabilités, je voudrais trouver à votre exemple la force de dominer mon bonheur et de

faire heureuse celle qui aura l'imprudence de me confier le sien. Dites-moi, Mademoiselle Dubreuil, avez-vous jamais été aux prises avec l'amour. Ce coquin de Voltaire a dit:—

> " Qui que tu sois, voici ton maître,
> " Il l'est, le fut, ou le doit être."

—"Ma vie a été entourée d'affection, et des liens que j'adore m'y retiennent toujours," reprit Tante Emma; " mais je n'ai jamais été sous la férule de ce terrible maître. Quand on m'a proposé de m'épouser, c'était une fois de plus escompter mon dévouement, qui n'avait pas besoin de cette sanction."

Un projet de mariage avait été ébauché avec son beau-frère, le juge Clément, et sous la pointe d'amertume que soulignait l'allusion, Bruno s'affligea de l'indélicatesse du procédé. Pourtant cet aveu de Tante Emma, qui confessait n'avoir jamais connu l'ivresse d'aimer, le laissait interdit. Il ne concevait pas chez une femme le courage de fermer stoïquement son cœur à l'amour, et le bonheur relatif d'une amitié qui peine pour des êtres chers échappait à sa psychologie aveugle d'homme heureux.

Le cours de ses réflexions fut secoué par l'entrée en scène du tumultueux pro-

fesseur Péras, un belge d'âge incertain qui tourmentait un lorgnon au bout d'un cordon noir.

— " Quel pays que votre Canada, Mademoiselle Dubreuil," grogna-t-il de son accent transatlantique. " Vraiment, c'est à nous croire en Sibérie."

A cette boutade, dont il était coutumier, personne n'avait bougé, les manies baroques de Hugo Péras n'impressionnaient plus ses amis.

Pour toute réponse, Tante Emma lui tendit une enveloppe censurée.

— " Monsieur Péras, fit-elle, vous qui aimez l'éloquence et les grands coups d'épée, voici pour votre édification une lettre que m'envoie mon neveu, Léon Clément, qui se bat avec le 22e dans le nord de la France."

— " Ah! c'est bien ça," acquiesça Hugo Péras, et il lut à haute voix :—

" Enfin, chère Tante Emma, je puis " trouver un moment pour causer avec " toi. Au dehors, le vent souffle avec vio- " lence, tout est blanc de givre, et une lé- " gère brume enveloppe la plaine. Je suis " seul dans le baraquement qui nous sert " de Home. Le feu pétille gaiement avec " le bois provenant des tranchées aban- " données. Tout en grillant une cigarette, " je lis " Le sens de la mort," de Bourget,

" que tu m'as envoyé. Tu vois que, même
" à la guerre, je cultive ce " dolce farnien-
" te " qui aide à oublier la tristesse des
" événements et la gravité de l'heure.

" Nous voici aux derniers jours de l'an,
" ces jours où l'on aime à se retrouver en
" famille autour du sapin illuminé. Tu me
" manqueras beaucoup, chère Maman
" Tantine. Le retour de l'année, dans la
" tranchée, sera particulièrement attristé
" sans Marielle et toi, mes deux amours,
" bien que nous ne soyons pas totalement
" exempts d'émotions fortes et enivrantes.

" Pendant la nuit du 24 au 25 décembre,
" j'étais de garde. Le ciel brillait d'étoiles
" et le vent du Nord avait recouvert les
" tranchées et la plaine d'un blanc tapis de
" givre. Tout était calme ; aucun coup de
" feu n'était échangé, et tout en observant
" par delà le réseau barbelé, je songeais à
" tous les miens... Minuit ! Une batterie
" allemande lança vers nos lignes coup sur
" coup douze shrapnells, puis de nos tran-
" chées s'élève la voix de deux excellents
" chanteurs qui entonnent " *Minuit ! Chré-*
" *tiens, c'est l'heure solennelle !* " et leur
" voix monte, monte dans la nuit claire,
" elle va se heurter aux ruines qui nous
" entourent, pour retomber sur nous en
" écho ! Nous restions muets, transpor-

" tés. Je t'avoue que pour ma part, c'est
" le plus beau Noël que j'ai vu de ma vie !"

" Tous mes vœux de l'an pour toi, Tante
" Emma, je t'embrasse.

" Prie bien pour

" Ton fils affectueux,

" *Léon* "

Un silence ému suivit cette lecture saisissante, puis renouant l'entretien, on causa de cette malheureuse France envahie, de cette orgie de sang, des conscrits qui tombaient chaque jour sous la loi des tribunaux militaires. Et comme digression :—

— " Sais-tu, Joyal," dit soudain Hugo Péras, " j'ai vu ce matin notre principal, Monsieur MacDonald, qui m'annonce l'arrivée d'un nouveau confrère du nom d'Adrien Courville, un Canadien qui sort de l'Institut Pasteur de Paris, le connais-tu ?"

— " Oui, je crois me souvenir de Courville. Il était en dernière année, alors que je faisais mes humanités au séminaire de Québec, un grand brun bien planté, qui a décroché le Prix du Prince de Galles. Je serai heureux de le revoir. S'il n'a pas changé, c'est un fier gaillard qui a un bel avenir."

La conversation continua ainsi entre les deux hommes, tandis que Tante Emma, pour mieux saisir le sens de chaque mot, relisait sa missive. Puis, pour fuir la hantise de Léon se battant là-bas, elle revint au piano, à l'obsession de sa valse mélancolique.

II

Déjà, on était en mars. Le soleil s'étonnait de la persistance de l'hiver, et les toîts coiffés de neige et bordés de glaçons n'annonçaient pas encore l'alleluia du printemps. Les midis étaient brillants et les soirs calmes comme l'attente d'un beau jour.

Le nombre des pensionnaires de Rochebrune s'était accru d'un grand garçon à la tournure parisienne, qui reçut des habitants de la villa un accueil enthousiaste.

Adrien Courville avait tout ce qui désigne un homme à l'attention de ses semblables. De haute taille, les cheveux bistrés, une moustache piquante et des yeux intelligents, il avait les manières aisées de quelqu'un qui a fait sa vie à sa guise.

Durant les longues soirées du carême, dans la lumière adoucie par l'abat-jour de la lampe de cuivre, Tante Emma tenait sa petite cour d'habitués. Si quelquefois

ces messieurs s'absorbaient dans leur lecture, elle abandonnait son tricot, et ses doigts erraient sur le clavier en des mélodies graves et douces comme l'âme des nuits.

Cette camaraderie délicieuse faite d'entretiens à demi-achevés, de silences exprimant le bien-être de se retrouver ensemble, avait la douceur des réflexions paisibles du soir, après la tâche accomplie.

Adrien Courville, comme disait malignement Bruno Joyal, avait toujours eu le culte des grandes personnes, et se montrait particulièrement aimable pour Mademoiselle Dubreuil.

Adrien causait allègrement microbes, musique et poésie. Soucieux de plaire, il donnait à sa conversation le fini d'une coquette au miroir. Nullement pédant toutefois, plutôt bon enfant, malgré la maturité de son esprit chercheur, il aimait la compagnie des dames, et Tante Emma ne songeait pas à l'en blâmer.

Puis, avec les œufs de Pâques, et les violettes de Parme, la jeunesse avait fait invasion à Rochebrune.—C'était Marielle Clément qui, après une saison de mondanités en ville, venait refaire son teint et reprendre les habitudes paisibles de la villa.

Marielle ressemblait à Tante Emma par son sourire ouvert et sa nature exubérante, et à les voir ensemble, Bruno Joyal se disait qu'à son âge, Mademoiselle Dubreuil ne devait certes pas lui céder en grâce ni en beauté.

La jeune fille avait fait des études brillantes. Ses débuts l'avaient d'abord grisée, comme toute âme neuve qui s'ouvre au plaisir et à la vie; puis, de son hiver en ville, elle rentrait légèrement blasée. Le grand tourbillon qui l'avait prise un moment lui semblait maintenant un hochet brillant qui, à la longue, s'use et sonne faux entre les doigts de l'enfant tapageur. Avec son fond de sagacité précoce, elle en était venue à se dire que tous les habits noirs se valent et que seul saurait conquérir son cœur celui qui, se détachant de la masse, aurait l'originalité d'être lui-même.

A son arrivée à la pension, lorsque Adrien Courville lui fut présenté par Tante Emma, il la frappa par ce quelque chose d'exotique qui s'attache à la personnalité d'un homme, comme à ses habits les senteurs du voyage, et à ses malles les étiquettes portant les noms des villes parcourues.

Le cours des jours ramena celui des soirs, plus bruyants et plus gais, animés par les saillies de la jeune fille, et les anec-

dotes plaisantes des trois amis que sa présence mettait en verve.

Hugo Péras, lui-même, s'adoucissant à son contact, avait oublié ses hâbleries de boulevardier.

Depuis une semaine, le grand cadran qui marque le retour des saisons semblait avoir fait un pas géant. — C'était Pâques jetant à tout vent les envolées de ses carillons, Pâques, gazouillant son " Réveille-toi " dans toutes les ramures, à toutes les fenêtres, et dans tous les cœurs.

Malgré la saison matinale, les peupliers, en guise d'espérance, levaient vers le ciel leurs branches décharnées. Sous l'enveloppe de neige boueuse, l'herbe jaunie se montrait drue. On entendait le pépiement des moineaux effarés et des hirondelles cherchant au débotté le gîte de l'an passé. La jeunesse pimpante évitait sur la pointe du pied les flaques d'eau inondant les trottoirs; les voitures d'été, les autos ronflants, les chapeaux fleuris chantaient l'allégresse de la résurrection.

Seule, Tante Emma ne donnait pas dans la note.

La journée avait été pénible, et Pâques à son déclin semblait offusquer de son éclat l'ombre de sa vie effacée.

Profitant d'un des rares assoupissements de son cher malade, elle venait au

salon se détendre des fatigues d'une longue nuit sans sommeil.

Assis en retrait de la fenêtre, sa figure d'intellectuel inondée des rougeurs du couchant, Adrien Courville, perdu dans une rêverie, lui apparut dans tout le charme de sa séduction.

Une cigarette brûlait inutilement entre ses doigts ; son chapeau jeté à côté de lui sur le guéridon, et sa badine de bambou accrochée à son bras, disaient l'attitude de quelqu'un qui attend un compagnon de promenade.

Justement Marielle entra svelte et rieuse. De ses deux bras, enlaçant Tante Emma, elle annonça qu'ils allaient faire un petit tour et rentrer avant le souper.

Adrien Courville, dominant la jeune fille de sa taille fière, la regardait avec l'éblouissement d'un homme qui a devant les yeux la réalisation d'un beau songe, et Tante Emma, restée seule, se dit avec un serrement de cœur que les vieux doivent faire place aux jeunes.

Bruno Joyal fut peut-être le seul qui devina qu'un drame obscur se jouait dans l'âme de cette vaillante. Mademoiselle Dubreuil venait d'entrevoir la splendeur d'un rêve inconsciemment ébauché et qui ne devait se réaliser jamais.

Sans qu'un pli amer assombrît la sérénité de son visage, sans qu'on s'en doutât autour d'elle, elle avait soudain pressenti l'union des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle accueillit le soir les confidences de Marielle. L'heureuse jeune fille n'eût jamais soupçonné que l'amour venait de toucher le cœur de Tante Emma.

* * *

Par un clair matin de septembre, le carillon de Sainte-Anne éveilla les échos de Vaudreuil et d'Oka.

Le soleil dorait les sous-bois, et les lointains s'illuminaient pour l'apothéose d'une glorieuse journée d'automne.

A quelques pas de la balustrade fleurie, où Adrien Courville passait l'anneau nuptial au doigt de Marielle, Tante Emma, agenouillée devant son Dieu, s'humiliait comme d'une faiblesse de la tempête qui venait de bouleverser son cœur. Sa tâche était remplie ici-bas.

La physionomie irradiée des conjoints témoignait de leur bonheur. Son vieux père s'était paisiblement éteint les premiers jours de mai. Libre maintenant de toute entrave, elle rêvait les douceurs du cloître

auxquelles son âme avait toujours aspiré, et tandis qu'à l'orgue les accents d'une voix émue pénétraient l'assistance recueillie :—

> " D'un cœur qui t'aime, mon Dieu,
> " Qui peut troubler la paix ? "

le Christ, ouvrant ses bras pour l'ineffable étreinte, reçut l'éternel serment de Tante Emma

LA PUPILLE DE TONTON-MANUEL

I. — L'Affranchissement de Bibi,
II. — Bibi au Ministère,
III. — Tonton s'en va-t'en guerre,
IV. — Le cœur d'un Archiviste.



L'AFFRANCHISSEMENT DE BIBI

L'été renaissait avec ses jours ensoleillés. Un mai de rêve s'attardait sur la campagne attiédie. Les lilas inondés des pleurs du matin versaient aux fenêtres ouvertes, leur arôme de griserie. Le soleil entrait avec la hardiesse de ses prunelles de feu. Un oiseau dévot bredouillait son Orate Fratres. Les poules se gargarisaient avant leur déjeûner. Les coqs se donnaient beaucoup de peine pour entonner leur refrain matinal. Le drelin de l'Angelus avait mis tout en mouvement... et Bibi, dans son grand lit à colonnettes, faisait des réflexions amères sur le décor vieillot qui l'entourait.

Dans son médaillon d'ébène, sur un mur bleu de ciel, une petite vieille à l'œil tendre, lui souriait d'un sourire d'éternelle béatitude, comme une sainte en prière. C'était l'aïeule dont la vie avait été un miracle d'intelligence et d'énergie.

Le grand-père avait défriché ce petit village des Bois-Francs et l'avait fait prospère et heureux. Sa scierie avait abattu la forêt et groupé autour de lui toutes ces maisonnettes, comme un cercle d'amis qui demandent protection. Il avait été le maire de l'endroit sa vie durant, et sa vieillesse avait été entourée de vénération.

Sur un secrétaire en mosaïque, un chandelier de cuivre avec mouchettes rappelait les soirées d'antan occupées aux travaux à l'aiguille, à la lumière tremblotante des chandelles. Un prie-Dieu couvert en tapisserie râpée, un chiffonnier en chêne et un fauteuil de jonc complétaient l'ameublement de cette chambre antique.

L'ensemble de cette pièce, jusque dans ses menus détails, accusait le courage, l'abnégation et la grandeur d'âme des générations passées, mais ces choses anciennes n'interressaient pas plus Bibiane Valcourt que des fleurs fanées que l'on n'a pas cueillies soi-même, et dont se dégage la poussière du temps.

Elle voulait du nouveau, plus de jeunesse autour d'elle. Elle rêvait d'aller par le monde, conquérir son avenir. Sa vie monotone l'étouffait, et elle ne concevait pas la possibilité de s'anémier plus longtemps chez son oncle, puisque les

oncles ne savent pas apprécier le trésor de pupilles tombées du ciel.

Pourtant, elle manquera à l'oncle Manuel, elle lui fera défaut si elle vient à partir. Il n'a qu'elle au monde à qui il s'intéresse, et elle embellit considérablement sa vie.

Ce pauvre Tonton ne se souvient plus d'avoir été jeune, bien qu'il ait dû avoir son roman naguère. Bibi a ouï parler d'une brune enfant qui chantait comme un ange, et qu'il aurait adorée lors de ses années d'étudiant. Malheureusement la phtisie guettait leur bonheur, et la pauvre petite hocha la tête un soir d'automne et remonta aux Cieux. Et depuis, Manuel Valcourt est resté le cœur pétrifié, comme ces timides qui ont beaucoup souffert par l'amour. Il en est cependant demeuré romanesque pour la forme, et s'imagine que Bibi devrait raffoler de tous les jeunes gens qui lui font un doigt de cour, témoin Alcibiade Brind'herbe, un bon diable, malgré la prétention et le ridicule de son nom.

Drôle de type tout de même que Tonton, très drôle, surtout quand il revient de chez ses amis, et qu'il prend une huitaine d'absence. Cher oncle Manuel, c'est une pitié de gâter ainsi son avenir et son temps ! Il n'a que la quarantaine et déjà ses che-

veux sont grisonnants et son teint est d'un mauve de pastel. Il porte invariablement une cravate noire rayée de blanc et transpercée d'une épingle, — tête de mort en sterling — pour annoncer ses poisons.

Bibiane était bien jeune quand son oncle se chargea de son éducation, il y a bien de cela dix ans. Son père venait de mourir, laissant une succession très mince et très compliquée. La tutelle incomba à son frère cadet, qui avait alors trente ans, et sa pupille en comptait huit.

Le père de Bibi, Joseph Valcourt, un peu bohême, un peu artiste, avait essayé de tout sans exceller en rien. Il était l'organiste, l'agent d'assurances, le secrétaire de la corporation, teneur de livres, et avec ces besognes multiples, il avait peine à rejoindre les deux bouts. Sa femme, une créature pâle et timide, ne désapprouvait jamais. Dans la maison, on portait peu d'attention à sa personnalité effacée. C'était une âme délicate qui avait vécu de sa vie intérieure, toute au bonheur des siens. — Bibiane n'avait que cinq ans lorsqu'elle perdit sa mère et elle avait gardé un vague souvenir de sa pâleur maladive et de sa bonté touchante.

L'enfant avait grandi presque livrée à elle-même. Son oncle l'avait confiée à des religieuses, qu'elle désespérait par son

étourderie. Lorsque les bonnes sœurs le faisaient mander au parloir pour se plaindre des escapades de sa pupille, Manuel Valcourt s'indignait avec éloquence et promettait de lui adresser une sévère mercuriale; mais devant Bibi, qui connaissait le chemin de son cœur, le vieux garçon, n'avait jamais le courage de gronder. Au fond, ses espiègleries l'amusaient et sa faiblesse trouvait toujours des excuses pour cette fillette tapageuse et bruyante.

A dix-huit ans, ses études finies, Bibiane, tout en arrosant ses pavots et ses mignonnettes, rêvait fêtes et plaisirs et maugréait contre la tranquilité de sa vie journalière.

La vieille maison blanche, au rez-de-chaussée élévé peint en rouge, ressemblait à une grosse commère en jupon, qui braquait son œil sur les passants du coin. Un escalier long et à pic montait à l'étage supérieur. A l'ombre de cet escalier aux quelque vingt marches, un banc abrité d'une fenêtre fleurie de géraniums, était la demeure de prédilection d'Elvire la vieille servante. Elle s'y tenait de préférence pour éplucher ses légumes, tricoter, interpeller les voisins et malmener son prochain.

L'officine de Manuel Valcourt occupait tout un côté du rez-de-chaussée. La baie

vitrée, qui avançait sur le trottoir, était surmontée d'une enseigne et habitée par deux énormes flacons, dont l'un vert et l'autre rouge réclamaient en faveur des élexirs en vente chez le pharmacien.

L'autre côté de la maison, où se trouvait le vaste salon, recevait l'ombrage des lilas qui frôlaient la longue galerie. Le tout était enclos d'une haie de cèdres qui faisait l'orgueil de Quart-d'Heure, — c'est ainsi que Tonton appelait son homme de service, Agénor.

Quart-d'Heure était un petit homme ridé et besogneux, à la moustache grisonnante et au regard d'acier. D'un dévouement infatigable pour son maître, il n'avait qu'un défaut, — il renversait ses chaussures en marchant — ce qui était pour lui l'argument sans réplique à la forme circulaire du Globe. Il avait épousé Elvire et tous deux s'entendaient à merveille pour la gérance du patrimoine des Valcourt. Leur entrée en service datait du temps de l'aïeul François et leur zèle ne s'était jamais ralenti.

Le personnel de la maison, se composait en outre d'un chat d'Espagne d'une dizaine d'années — un saint homme de chat comme feu Raminagrobis, — et d'un cheval blond appelé Prosper.

Prosper avait le nez juif, les yeux mahométans, l'air imbécile d'un grand cheval en pain d'épices.

Rien de très gai, en effet, pour une jeune fille qui sort du couvent la tête farcie de rêves et de projets à démolir un empire.

Ce matin-là, la tristesse qui suintait de tout son entourage la gagna au cœur, si bien que, pour ne pas se livrer au chagrin qui l'oppressait, Bibiane se leva hâtivement, se vêtit d'un long kimono d'édredon et d'un bonnet de dentelles, et faisant patte de velours, elle descendit au jardin.

Elvire était déjà debout; mais comme elle était occupée à aligner ses bols de lait chaud sur les tablettes du garde-manger, elle n'entendit pas ouvrir la contre-porte de la cuisine et la barrière du verger.

La brise du matin embaumait les pommiers en fleurs, et Bibiane eut un frémissement d'aise au contact humide de la terre mouillée. Elle alla s'asseoir sur un banc vert, à l'ombre d'un immense pommier et une neige de pétales blancs l'inonda comme une rafale de confetti. Un léger coup de vent, qui secoua les branches de l'arbre, l'humecta de rosée, et Bibi se prit à rire comme une enfant de ces caresses du matin et des cachotteries du soleil se jouant dans tout ce feuillage. Ce quelque chose de vivifiant et de sain que dégage la natu-

re à la campagne semblait accuser hautement la folie de ses chimères. Elle se laissa aller à toute cette jouissance vague qui gagnait la création entière, et elle avait presque oublié qu'elle s'ennuyait à mourir, lorsqu'en sortant du jardin, elle rencontra Agénor, qui avait l'air hargneux des mauvais jours. Elle devina que quelque chose allait mal, et en eut un serrement de cœur.

Au déjeûner, son oncle manquait. Bibiane prit son café dans les tasses bleues du vieux service ridé et grignota sans entrain une rôtie mouillée d'un œuf à la coque.

L'humeur de la servante n'était pas de nature à ramener les choses. Elvire était une bonne personne, mais sèche et un peu harpie. Ses cheveux gris encadraient son vieux visage citron, en guise de portières bariolées. Ses yeux petits et noirs, d'une fixité gênante, et sa bouche édentée lui donnaient un air de vieille fée qu'on redoute. Elle sentait que Bibiane se déplaisait à la maison depuis son retour du couvent, et elle lui en voulait, comme d'une injure personnelle.

— ' C'est une honte," grognait la vieille fée en son par-dedans. " Mademoiselle Bibiane n'a aucune raison d'être mécontente. Monsieur Valcourt la traite comme une princesse. Il la gâte trop, et la petite de-

moiselle se torture " à se faire des imaginations ". Pour une orpheline, elle peut dire qu' elle en a eu de la veine de tomber avec un oncle pareil! C'est vrai, hélas! que Monsieur Valcourt se pique le nez un peu trop souvent. C'est son péché mignon, le cher homme, si bon pourtant. Cette nuit encore, je l'ai entendu rentrer très tard, et je me doute un peu où il a passé la nuit."

Comme le pressentait Elvire, Manuel Valcourt était encore dans les vignes du Seigneur.

Bibiane remonta à sa chambre le cœur gros. Elle sentait venir les mêmes jours mornes où tout est anormal à la maison, où l'on est un peu comme dans l'attente de quelque désastre.

Le fidèle Quart-d'Heure, dès le matin, s'installa sur un petit banc, à l'entrée de la pharmacie, pour attendre les clients. Quand on demandait des remèdes brevetés, il les servait lui-même, mais lorsqu'il s'agissait de prescriptions à remplir, il se contentait de répondre vaguement que Monsieur Valcourt était absent, tout en guettant si son maître ne viendrait pas le démentir de sa présence.

Ainsi se passa la journée, chacun dans son coin. — Elvire tourmentait ses casse-

roles, pendant que Bibi lisait un livre emprunté.

Le soir pour oublier ses ennuis, Bibiane Valcourt se rendit au mois de Marie. C'était l'événement de la journée, le rendez-vous du village aux pieds de la Madone. Elle pria ce soir-là pour son malheureux oncle qui la désespérait, et elle pria aussi pour sa jeunesse attristée.

Au sortir de l'église, comme elle fuyait les regards indiscrets, quelqu'un la rejoignit. — C'était Alcibiade Brind'herbe, toujours correct, lançant vers l'azur son Fédora gris pour lui souhaiter le bonsoir.

Bien que Bibi se souciât peu des attentions du jeune homme, il lui plut cette fois de se voir escortée pour revenir chez elle. C'était répondre bravement aux œillades de Lucile et de Charlotte Dozier qui avaient eu vent de ses tracas domestiques.

Bibiane et Alcibiade marchèrent quelque temps par les rues embaumées des senteurs printanières; mais Bibi pensait qu'il faudrait bientôt rentrer, et une inquiétude lui revenait qui gâtait tout son plaisir du moment.

En arrivant, ils trouvèrent Tonton installé sur la galerie en robe de chambre ramagée, une casquette de velours brodé sur la tête, et la mine dévastée de Jonas au sortir de la baleine.

— " Bonsoir, petite," fit-il de sa voix chevrotante. " Bonsoir, Brind'herbe. Tu ne montes pas me tenir compagnie ? Je suis bien malheureux mon cher, si tu savais. On me délaisse ici. Ah! la vie est bien amère, et j'ai souvent l'idée d'en finir... Mourir par un pareil clair de lune, n'est-ce pas que ce serait rigolo ? "

Et il se pâma d'un rire de hoquet.

— " Mon oncle, tu dis des choses affreusement lugubres," protesta Bibiane.

" Ne te désole pas, petite, j'ai pourvu à tout, et tu ne manqueras de rien. Tous mes biens sont pour toi, Bibi, sauf mes lilas; je les offre en hommage au soleil levant. Mon enseigne ira à mon successeur en " apothicairerie ", et mon aquarium de poissons rouges à Germain Guérimaux, qui aime la pêche. Oui, il est fou de la pêche, Germain. Sais-tu ce que c'est que la pêche, Brind'herbe? C'est une perche de ligne avec un imbécile à chaque bout. S'arrêtant tout court, et de ses yeux liquides fixant ses interlocuteurs qui demeuraient cois, Manuel murmura entre les dents:— " Diables d'amoureux! et rentra dans la maison en chantant à tue-tête:—

" Sur le grand mat d'une corvette "

réveillant en sursaut les échos du voisinage.

Alcibiade Brind'herbe, interloqué de cette scène, se demandait s'il devait en rire ou bien... quand il sentit sur sa main, quelque chose d'humide, et se tournant vers sa compagne, il vit qu'elle pleurait.

C'étaient des larmes d'humiliation et d'amertume que versait Bibi.

Elle se sentait si humiliée devant ce jeune homme qu'elle connaissait à peine, et se jugeait si malheureuse de rentrer sous le toit d'un tuteur qui vient de laisser sa raison dans son verre.

Prenant dans la sienne, la main fluette qui tremblait, Alcibiade lui dit:—

— "Je vous plains de tout mon cœur, Mademoiselle Valcourt. Vous avez la vie triste ici. Si jamais, je pouvais vous être utile, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami sur qui compter.

— "Je vous remercie," fit Bibiane un peu émue.

Dans ce merci, elle lui disait qu'elle lui savait gré d'avoir compris combien elle était honteuse de ses larmes, et plus encore de ce qui venait de se passer. Ce grand jeune homme, si réservé d'ordinaire, banal à force d'être concentré, venait de se révéler sous un autre jour, et quoique d'habitude, elle fût indifférente à ses galanteries, elle rentra chez elle d'un pas plus léger.

La vieille Elvire, qui reprisait des chaussettes à la lueur de la lampe, dans la petite salle, remarqua sèchement que ce n'était pas une heure pour des conversations à la porte avec un jeune homme; Bibi feignit de n'avoir rien entendu, et allumant sa veilleuse, elle s'en fut se coucher. Tonton avait jugé bon d'en faire autant, car on n'entendait rien.

Le lendemain amena des complications plus graves.

Dans la matinée, vint un télégramme annonçant l'arrivée de Germain Guérimaux, un confrère de Manuel Valcourt et son meilleur ami.

Pendant qu'Elvire se lamentait sur son dîner, Quart-d'heure prit sur lui d'atteler Prosper pour aller à la gare à la rencontre du voyageur.

Il eut juste le temps de mettre le blond en sûreté, et au tournant de la voie ferrée, apparut la locomotive essoufflée, brûlant de l'espace et crachant du feu.

Prosper était de mœurs farouches, comme les bonnes bêtes des champs, et il n'avait jamais pu s'habituer à ce monstre énorme qui dévore des hommes et de temps en temps en rejette sur la voie. Il ne comprenait pas non plus la hardiesse de ces gens pressés sur un quai de gare pour souhaiter la bienvenue à ceux qui en revien-

nent vivants. Que se passait-il à l'intérieur du monstre? C'est ce que se demandait Prosper, dont le gros bon sens se serait refusé à se laisser avaler tout cru.

Cette fois, ce fut un grand brun qui sortit de ce trou noir, portant à la main une valise drôlement étiquetée. Quart-d'heure reconnut Germain Guérimaux qui venait à lui.

— " Rien de nouveau, Agénor ? " demanda celui-ci en montant en voiture, " comment va mon ami Valcourt ? "

— " Pas très bien," répondit tristement Agénor, " et je le regrette pour vous, Monsieur le docteur, Monsieur Valcourt ne sait rien de votre arrivée. Dame! il se plaint quelquefois que la vie est assommante, et il essaie de s'étourdir pour en passer des bouts."

" Est-ce que ça lui arrive souvent?" questionna Germain.

— " Il prend une huitaine deux ou trois fois l'an."

" La jeune fille, sa nièce, est-elle encore chez lui ? Elle doit être grande maintenant; quel est son nom déjà ? "

— " Mademoiselle Bibiane? Oui, Monsieur, elle est chez nous. Mais ce n'est pas drôle à la maison pour une " jeunesse ". Vous devriez parler à Monsieur Manuel. Peut-être vous écouterait-il. Il ne se sou-

cie plus de rien. Les " pratiques " de la pharmacie se lasseront à la longue de cet état de chose. Si ce n'était de ma femme et de moi, rien ne se tiendrait debout et c'est dommage. Il avait un si bel avenir. Ah! s'il était courageux un tantinet!"

—"C'est bien dommage en effet," reprit le docteur ; et à part soi, chacun continuait la conversation commencée, pendant que le Blond trottait le long de la route piquée de poteaux télégraphiques.

Prosper entrait maintenant dans le village dont les rues étaient ombragées d'érables et de peupliers. Ça et là, on remarquait une maison de brique flanquée de tourelles, quelques magasins aux vitrines surchargées, une église à vitraux dépolis, et un couvent coiffé d'un clocher piteux.

Manuel Valcourt, que le bruit de l'arrivée avait mis aux aguets, vint souhaiter la bienvenue à son ami, qui essaya de prendre au naturel ses démonstrations pompeuses et larmoyantes.

Le docteur Guérimaux était à peu près du même âge que Manuel Valcourt. Ennuyé de pratiquer la médecine, et ne voulant pas faire mentir son nom, il était devenu archiviste au gouvernement. C'était un vieux garçon fieffé, qui faisait toutes choses par ordre chronologique; et c'est

ainsi qu'une fois l'an, il venait prendre sa partie de pêche avec son ami Valcourt.

L'arrivée avait été quelque peu déconcertante pour un fonctionnaire qui a dû passer par toutes les formalités, avant d'obtenir un congé pour aller à la pêche. Tout de même, comme Germain était une bonne nature, il ne se découragea pas; et d'ailleurs, Bibiane se chargea elle-même de distraire le visiteur.

Dans l'après-midi, armée d'un parasol orange, elle promena l'archiviste par les rues du village étonné; et puis, ils longèrent une ruelle transversale qui, de chez le maréchal ferrant, les conduisit à un chemin enfoncé entre deux rangées de piquets noircis. De chaque côté, dans des clos verts, des vaches à l'œil langoureux ruminaient mélancoliquement sous le ciel bleu et tout près, sous le petit pont rouge, des poissons minuscules frétillaient à fleur d'eau.

Germain vint s'asseoir avec Bibi sur le parapet du pont. Pour un homme de sa trempe, qui se recueille avant la moindre entreprise, s'asseoir les pieds pendants audessus de l'eau qui chante sur les cailloux, sembla à Bibi quelque chose de si anormal et de si drôle qu'elle ne put réprimer à temps un grand éclat de rire.

C'est le privilège de la jeunesse d'être insolente. Germain s'en amusa avec elle. Les taquineries de la fillette lui plaisaient.

— " Que faites-vous le long des jours à votre bureau ? " questionna Bibi.

— " Je remue la poussière du passé, mon enfant," reprit Germain amusé.

— " Je ne vois en cela rien d'extraordinaire," dit Bibi drôlement. " J'en fais autant moi, lorsque je tourbillonne dans la maison de mon grand-père."

— " Je suis un des conservateurs des souvenirs historiques, des saintes-écritures, continua l'Archiviste; et j'ai le privilège d'assister de mon fauteuil à toutes les processions et parades militaires qui font retentir le pavé, à l'occasion de l'ouverture solennelle du Parlement, de la manifestation annuelle des pompiers et du cirque Barnum. Et vous, Mademoiselle Bibi, comment passez-vous votre temps? "

— " Je vis au fil de l'heure," fit tristement Bibiane. " Il en est de mes jours qui sont tout roses — c'est lorsque Tonton est gentil et qu'il cause avec moi; d'autres sont gris, et c'est encore lui qui les fait ainsi; enfin, d'autres sont tout noirs, et alors, je voudrais m'en aller bien loin gagner ma vie, moi aussi."

— " Pauvre petite, vous auriez peut-être raison de le faire."

— " Comme vous êtes gentil, vous au moins, de penser comme moi. Dites, Docteur, si vous m'aidiez à y parvenir ? "

— " Je le veux bien, Bibi ; seulement, ne brusquons rien. Je retourne, demain, et j'y songerai sérieusement."

L'heure avançait, et il fallait rentrer pour le souper.

Le malheureux Tonton, qui ne soupçonnait pas le complot ourdi contre lui, fit force amitiés à Germain, qui prit congé de son hôte le jour suivant.

A quelque temps de là, une lettre de forme oblongue, sous enveloppe timbrée au sceau de Sa Majesté, annonçait à Bibiane Valcourt sa nomination à un emploi au ministère de l'Intérieur à Ottawa.

Manuel, à qui Bibi s'était maintes fois ouverte de ses projets, n'osa interposer son autorité de tuteur. Il reçut le choc dignement, se montra généreux et sut même lui cacher l'énorme chagrin que lui causait son départ. Ce fut ainsi que se décida l'entrée de Bibi au Ministère.

II

BIBI AU MINISTÈRE

On était à la fin d'août. Il y avait près de trois semaines que Bibiane Valcourt était dans la Capitale, et le temps avait passé relativement vite. La jeunesse avait opéré sa magie, et fait lever autour d'elle tout un monde enchanté. Elle passait ainsi d'un enthousiasme à un autre, et Germain Guérimaux se montrait si débonnaire et si attentif pour la pupille de son ami, que Bibi se demandait si elle devait l'appeler Papa ou Parrain.

Chaque matin, vers neuf heures, elle suivait par les rues ensoleillées, les silhouettes des fonctionnaires s'engouffrant en serre-file dans l'édifice où siégeait son ministère.

Dans un corridor immense, échancré vers le centre par un gigantesque escalier à rampe de fer forgé, quatre cages grillées relient entre elles les diverses administrations.

Le gardien officiel de ces cages mouvantes porte un uniforme bleu du genre de celui des musiciens de la fanfare Souza.

Les murs du bureau sont d'un vert tendre. Au-dessus d'une carte géographique ridée en tous sens, une affreuse pendule indique aux détenus la marche des heures. Sa tranquilité habituelle et son mouvement régulier narguent Bibi et l'agacent.

Comme meubles de luxe, une étagère, où moisissent de désespoir des Guides et des formules officielles, deux escabeaux, de nombreux paniers à papier et, dans cette atmosphère attiédie, des individus aux allures de somnambules se meuvent automatiquement devant leurs pupitres.

Marthe Leblond, une jeune fille aux yeux de pervenche, et Bibiane Valcourt représentent le beau sexe dans cette partie du Ministère.

Dès les premiers jours, Marthe et Bibi se sont liées d'amitié; elles ont pris gîte ensemble dans une même pension, que leur

a recommandée le docteur Guérimaux et depuis, elles ne se quittent plus.

Le dimanche, elles vont régulièrement passer l'aprè-midi chez l'oncle de Marthe, les Grandtrain.

Bibi y rencontre beaucoup de monde, se pâme devant tout ce qu'elle voit, et écrit à Tonton qu'elle fait très peu de sottises. Elle lui raconte leurs excursions en yacht sur la rivière Ottawa, leurs dinettes sur les îles disséminées ça et là comme des corbeilles de verdure; puis leur retour à la brune, le long des hauteurs de Rockcliffe.

Bibiane, cependant, n'a pas oublié les yeux attristés de son oncle à son départ; et bien que, depuis son arrivée, elle n'ait semblé marcher que sur des fleurs, par moments, lorsqu'elle se retrouve seule, elle sent l'ennui la gagner, et devant ses yeux passe quelque chose de sombre, comme ces paravents japonais, où des chimères dorées se jouent dans le noir. Elle n'est pas bien sûre d'être sans remords, lorsqu'elle se dit que là-bas, l'oncle Manuel se désole de son absence et que la solitude emplit cette vaste maison où chaque tictac d'horloge semble agiter un souvenir, ou éveiller les mânes des disparus. Elle pense à Quart-d'Heure, au vieux cheval en pain

d'épices, et à Elvire, qui ne lui pardonnera jamais l'abandon de Monsieur Valcourt.

Manuel, qui s'est pris d'amitié pour Alcibiade, écrit à Bibi que l'infortuné Brind'-herbe a perdu le boire et le manger et qu'il prend des "amers" depuis qu'elle n'est plus là.

Tout cela remue Bibi plus qu'elle ne veut s'en rendre compte, et la ramène souvent à ce petit coin de terre où grince à tous vents l'enseigne de Manuel Valcourt.

Septembre se passa ainsi, puis vint octobre avec ses jours ruisselants de soleil et d'or, et ses splendeurs de couchant. Novembre arriva ensuite avec ses averses froides et ses brouillards de cendres. Manuel Valcourt n'écrivait plus. Depuis près d'un mois, Bibiane était restée sans nouvelles, et elle devenait fort en souci de son oncle. Elle pressentait à la maison le désarroi des mauvais jours. Elle revoyait Tonton dans sa robe de chambre ramagée, la mine dévastée, criant son ennui de vivre et buvant l'ivresse et l'oubli. Elle se torturait. Une à une chaviraient ses illusions. L'imprévu et la nouveauté qui, jusqu'ici, l'avaient fascinée, tombaient brusquement; le mirage s'évanouissait; et elle se sentait lasse de tout et complètement désabusée de son nouveau genre de vie.

Marthe Leblond, sa compagne, était trop occupée de Roger Chauvel, pour prendre garde au chagrin qui minait sa petite amie. Lui ayant un jour fait remarquer ses yeux agrandis et son peu d'entrain, Bibi prétexta qu'elle avait perdu le sommeil. Marthe se plaignit d'autant; mais l'objet de ses rêves ne l'assombrissait pas comme les veilles de Bibi, puisqu'elle devait se fiancer à Noël. Et c'était pour Bibiane un véritable cauchemar que le mariage prochain de son amie. Elle n'avait jamais envisagé l'idée de rester seule en pension, et sentait bien qu'elle en mourrait d'ennui. Chaque jour, elle épiait avec une nouvelle fièvre l'arrivée du facteur; mais jamais une lettre ne venait à son adresse. Elle songea à s'ouvrir à Germain Guérimaux du silence obstiné de son oncle, et de ses angoisses à son sujet; mais toujours, elle était retenue par un orgueil de fillette qui a fait un coup de tête et ne veut pas avoir l'air de le regretter, et elle se taisait.

Au bureau, les journées semblaient interminables. Elle était devenue une Bibi morne avec qui personne ne vient causer. Le soir, elle se sentait brisée. Sa pauvre tête s'alourdissait chaque jour d'un plus gros souci. A la veillée, elle assistait aux épanchements des deux amoureux qui

ébauchaient des projets d'avenir, sans pitié pour celle qui resterait.

Profitant d'une promenade avec le docteur Guérimaux, une après-midi de congé, Bibiane se dit qu'elle aurait le cœur net de ses inquiétudes au sujet de son oncle.

Après une longue marche, ils franchirent l'avenue du Parlement, et vinrent échouer sur un banc à l'endroit où le roc forme une sorte de balcon qui domine l'Ottawa.

On y aperçoit la ville de Hull avec ses fumées noires, ses cages de bois rangées près des usines, ses lointains brumeux bornés de monts estompés. Le peu de neige restée de la première " bordée " de novembre s'était attachée aux parois du roc qu'elle marbrait de gris et de noir. Au milieu de la rivière, une île rocailleuse couverte d'arbrisseaux rabougris, ressemble à une immense peau de tortue rugueuse. Le pont interprovincial ajouré d'acier paraît construit de dentelles noires massives. Sous ses arches passe un tramway. Le couchant flambe aux vitres du wagon, et des écailles d'or se jouent dans l'eau.

— " Quel endroit idéal pour assister à une fin du jour," s'exclama Germain ! Et à part lui, il se demandait comment apprendre brutalement à Bibi la fâcheuse nouvelle que venait de lui révéler la lettre

de Manuel Valcourt. Il ne se sentait pas la force de bouleverser cette enfant qui semblait implorer de lui du réconfort et de l'encouragement.

Bibiane le tira elle-même d'embarras en allant droit au but.

—"Docteur," dit-elle, " vous avez quelque chose de grave à me communiquer, je le sens à votre air de mystère; et il s'agit de mon oncle, j'en suis sûre. Il y a plus d'un mois que je n'ai entendu parler de lui. Que se passe-t-il ? Dites vite, vous m'avez fait languir assez longtemps."

— " Écoutez, Bibiane, n'allez pas vous tracasser de ce que je vais vous apprendre. — Voici ce qui est arrivé: — les affaires de Manuel ne sont pas très bonnes, et il vient de se livrer à ses créanciers."

— " Mon Dieu ! c'est affreux," s'écria Bibi ! " Pauvre oncle Manuel ! Que compte-il faire ? "

— " Il ne le sait pas encore; mais il ne pense pas qu'on lui permette de composer."

—"Ah!" fit Bibi, la main sur la bouche, retenant son souffle, comme quelqu'un qui assiste à un grand malheur.

Germain s'attendait plutôt à une explosion qu'à ce silence terrifiant. Il comprit qu'il venait de porter un grand coup, et que Bibi venait de dire son Mea Culpa dans la catastrophe qui frappait son oncle.

Pour atténuer un peu le choc de l'affreuse nouvelle, il chercha à la raisonner:

— " Manuel était encore dans la force de l'âge et cette débandade dans ses affaires le réveillerait de sa torpeur, le ferait rentrer en lui-même. Pourquoi s'affliger ainsi? Elle n'était pas responsable de ce qui arrivait. Son départ n'était pour rien dans ce désastre, qui devait venir tôt ou tard. Agénor lui avait dit, lors de son passage, que Manuel s'en allait vers la ruine. Ne valait-il pas mieux qu'elle fût éloignée, qu'elle ne vît pas l'officine fermée et la pitié ironique de la petite société du village. L'humiliation qui accablait son oncle ne l'atteignait pas à cette distance. Donc, pour son avenir, elle avait agi sagement ".

Bibiane écoutait et n'entendait rien. Elle regardait droit devant elle, et elle ne voyait rien; elle aurait voulu parler, mais elle sentait que sa voix s'éraillerait...

Rassemblant toutes ses énergies, les poings fermés, elle se leva d'un bond, et demanda à Germain de retourner.

Ils marchèrent silencieusement à travers les monuments de nos gloires nationales, près du palais où siègent les législateurs du pays, et descendirent la longue avenue qui semblait n'avoir plus de fin. Bibi était atterrée. Elle serrait le bras de

Germain qui, tout inquiet, considérait cette frêle petite chose qu'il venait de ravager.

Au retour, il fit seul les frais de la conversation, s'obstinant à peupler le silence qui, à chaque instant, retombait plus lourd entre eux.

Rendue à destination, Bibiane prit congé du docteur Guérimaux, et rentra vitement chez elle. Des sanglots longtemps refoulés lui montaient à la gorge et l'étouffaient. Après ce saisissement, le froid de novembre l'avait transie et rentrée dans sa chambre, elle eut un frisson tel, qu'elle ne parvenait pas à se dévêtir et à se mettre au lit. Ses dents claquaient dans sa bouche, elle grelottait.

Marthe était sortie, et ce fut un grand soulagement pour Bibi de se trouver enfin seule. La détente se produisait maintenant, et elle pleurait; des sanglots convulsifs râlaient dans sa poitrine, elle était anéantie, elle n'existait pour ainsi dire plus, elle tremblait comme une pauvre petite feuille chétive que la moindre brise va emporter.

Lorsque Marthe rentra, vers onze heures, revenant de chez son oncle, elle trouva Bibiane dans une fièvre affreuse, les dents serrées, les joues en feu, et les yeux brillants.

Bibiane ne dit rien de ce qu'elle venait d'apprendre, elle pouvait à peine parler, elle brûlait, elle faisait de longs rêves hachés, elle divaguait, se réveillait en nage, appelait Marthe et voulait faire ses malles pour aller retrouver son oncle. Marthe eut beaucoup de peine à la tranquilliser. Elle lui administra quelques calmants qui n'eurent aucun effet. La nuit se passa dans une grande agitation; elle ne s'apaisa qu'avec le jour.

Dans la journée, Germain Guérimaux, que Marthe avait fait mander, vint constater les ravages qu'il avait faits.

Il fut effrayé de l'état alarmant de Bibi, et conseilla à Marthe d'envoyer sa petite amie à l'hôpital, où elle recevrait tous les soins voulus.

C'était en effet très sage, vu que Marthe ne pouvait quitter son bureau pour s'établir garde-malade au chevet de Bibiane. Celle-ci était trop mal pour opposer aucune résistance; peu à peu, elle devenait inconsciente.

Vers le soir, l'*ambulance* vint chercher l'infortunée pupille de Tonton Manuel.

III

TONTON S'EN VA-T'EN GUERRE

......en peignoir de prunelle" — comme —
"Un abbé rose en soutanelle"

Bibiane se laissait vivre dans une chaise longue, bayant aux corneilles, comptant les ramages de sa tapisserie et les fleurs qui embaumaient sa chambre. Les dernières arrivées étaient des muguets que Bibi préférait entre toutes pour leurs clochettes mignonnes et leur parfum de printemps.

Après une fièvre qui avait duré dix jours, Bibi s'était reprise à la vie. Le médecin avait rendu le verdict — choc nerveux, épuisement et fièvre violente. Pendant plusieurs jours, elle avait déliré. Tout le personnel de l'hôpital savait que dans la chambre numéro 17, une fillette avait un oncle qui était en banqueroute, et que

Quart-d'Heure et Elvire l'accusaient d'être la cause de tout ce désastre.

Depuis qu'elle était entrée en convalescence, Germain Guérimaux venait chaque soir prendre sa partie de cartes avec Bibi, et le vieux garçon, toujours débonnaire, se laissait manger comme un agneau docile.

Marthe et Roger venaient aussi emplir sa chambre de leur babil, et laissaient flotter après eux des sensations de rêve qui montaient à la tête de Bibi.

Les dernières nouvelles de Tonton étaient assez bonnes.

Manuel Valcourt avait sauvé du désastre le patrimoine de ses pères et parlait de venir en personne rendre ses devoirs à sa pupille, mais les renseignements qu'elle pouvait obtenir de Germain étaient assez vagues, et Bibi n'était pas dupe de son embarras lorsqu'elle en faisait mention.

Bibiane connut le mystère quand, un matin de décembre, elle vit entrer dans sa chambre un militaire au teint mauve et aux cheveux grisonnants, qui n'était autre que Manuel Valcourt.

Bibi poussa un cri de surprise, elle faillit se trouver mal. C'était tellement un hors-d'œuvre que la présence de l'oncle Manuel botté de jambières luisantes, et cambré dans son uniforme khaki.

De peur de faiblir, elle s'enfonça dans ses oreillers ; elle ne put articuler un mot, tant elle était restée figée.

Manuel s'agenouilla près de la chaise longue, et remarqua les yeux cernés de Bibiane, ses joues amaigries. Il mit un baiser sur son front pâli ; puis, la voyant toute troublée, il avoua qu'il avait eu tort de ne l'avoir point prévenue de son arrivée, et de ne l'avoir pas préparée à sa métamorphose.

— "Je ne savais pas que tu avais été aussi malade, ma petite," ajouta-t-il doucement ; "c'est ce matin seulement que Germain m'a appris toute la vérité."

— "Tonton sans cœur," gémit Bibi ! "Voilà donc ce que me cachait ton silence. Tu vas partir, t'en aller courir le risque de tomber sous un obus allemand. Tu as donc oublié que tu es toute ma famille, et que je resterai seule au monde. A quoi bon m'être rendue malade, à m'inquiéter de ton mutisme, à me tourmenter de regrets de t'avoir quitté ?"

—"Toi, ma petite Bibi, tu as fait cela," fit Manuel impressionné ? "Moi qui étais convaincu que tu étais heureuse ici, et que tu n'avais que faire d'un misérable oncle qui t'a rendu la vie dure là-bas ; et je me disais : Pourquoi rester seul à m'ennuyer à l'ombre de mon verger, puisque Bibi n'a

pu consentir à rester sous mon toît. Et puis, tu sais, mon petit, ton oncle est un vieux rat des champs qui est las de ronger la pelouse de son village. La féerie d'une promenade en chameau au pied des pyramides l'a toujours fasciné. Il a toujours rêvé, avant de mourir, de se rincer l'œil de mer bleue, de races jaunes et de déserts de sable; de voir des momies et des palais de marbre, d'autres civilisations, d'autres images de Dieu que les tristes bipèdes qui nous entourent. Une occasion unique se présente. — J'ai été nommé infirmier dans un corps médical, avec le grade de capitaine. Notre expédition se dirige vers la Méditerranée, et de là en Egypte. Ainsi, mes vœux vont enfin se réaliser. A quelque chose malheur est bon! J'étais si affreusement ennuyé de mon commerce de drogues, vois-tu; et si le dénouement de mes affaires t'a semblé tragique, pour moi, Bibi, ce fut le réveil suprême, la liberté!"

Grimpant du doigt les trois étoiles qui ornaient les deux manches du Capitaine, Bibiane compta sentencieusement:

—"*Capitaine, pauvre, riche, fin, voleur,*" et avec une malice voulue, elle jeta en finissant: "*sans cœur*"!

— " Bibi, tu vas me faire regretter, pour une fois d'avoir été brave, et d'avoir vou-

lu me rendre utile dans la mêlée. On a tant besoin de Bons Samaritains pour panser ceux qui tombent."

— "Comment Elvire et Agénor ont-ils accueilli la nouvelle de ton enrôlement?"

— "Elvire a mouillé de ses larmes tout un coin de son tablier, et Agénor, en partant, m'a secoué la main à m'en déclancher l'épaule. Quand à Prosper, il avait l'air si malheureux, que je l'ai embrassé sur les deux joues. La maison nous appartient toujours, et tu seras libre d'aller te reposer chez nous, quand le cœur t'en dira. Elvire te recevrait à bras ouverts."

— "Comme le père de l'enfant prodigue," acheva Bibi; "et puis, ce ne sera plus chez moi, puisque tu ne seras plus là." Elle demanda anxieusement. — "Quand pars-tu, oncle Manuel ?"

— "Je dois faire antichambre au ministère de la Milice, pour des arrangements d'urgence, et je retourne cet après-midi."

— "Déjà," dit la fillette navrée.

Justement, l'ascenseur déposait au second étage le docteur Guérimaux qui venait chercher son ami.

— "Encore une autre surprise de ce genre, et j'en mourrai," dit Bibiane tendant à l'archiviste sa petite main de cire.

— " J'ai pensé que Manuel vous expliquerait tout mieux que moi," s'excusa Germain, " et c'est pourquoi je ne vous ai rien dit. D'ailleurs, Mademoiselle Bibi, quand vous aurez réfléchi, vous trouverez que son parti est sage. Il s'en va là-bas se couvrir de gloire, et nous devrions plutôt l'en féliciter."

Une voiture les attendait à l'entrée de l'hôpital, et les deux hommes prirent congé de Bibiane pour quelques heures.

Bibiane voulut courir à la fenêtre pour les voir partir, mais ses pauvres jambes se refusèrent à la soutenir, l'émotion l'avait épuisée. Tout dansa autour d'elle, elle n'eut que le temps de se jeter sur son lit, où elle retomba comme une masse. Le vertige l'avait terrassée, elle ferma les yeux, un sommeil de plomb vint s'abattre sur ses paupières; mais ce fut à peine l'affaire de quelques instants, puis elle fit un grand saut et elle s'éveilla.

Elle était seule, se débattant contre la détresse de son abandon. Sa tête était en feu, elle avait soif, et par-dessus tout, elle luttait contre la réalité poignante qui venait de lui apparaître.

Son oncle allait partir. Sa décision était définitive. Dans quelques heures, elle lui dirait adieu. Elle n'avait jamais songé, en regardant défiler des régiments,

qu'il prendrait un jour à Tonton la fantaisie de s'enrôler, et que peut-être, elle ne le reverrait plus. Si son rôle d'infirmier le protégeait un peu plus que la vie des tranchées, il n'en était pas moins exposé. Tant de navires avaient été coulés, et puis, on ne sait jamais.

Alors lui revint le souvenir des jours paisibles qu'il égayait de ses saillies, lorsqu'il était d'humeur joyeuse. Malgré ses grandes faiblesses, c'était le meilleur des Tontons, et Bibi ne pensait jamais à lui sans un retour de tendresse. Maintenant qu'il s'en allait, elle aurait voulu à tout prix le retenir. N'était-il pas son seul appui? Elle devenait orpheline une seconde fois, puisqu'elle n'aurait plus le choix de retourner chez elle, comme lorsqu'il y était... Désormais, elle n'avait d'autre parti à prendre que d'accepter sans retour cette vie de bureau dont elle était lasse.

Comme les choses lui étaient apparues d'une façon différente lorsque, dans son lit à colonnettes, Bibi, songeait à venir demeurer en ville! Elle n'avait pas pensé alors à la routine des jours, à la monotonie des heures qui pèsent, à l'entourage de figures ennuyées assoupies sur des dossiers. Elle n'avait pas pensé que, lorsqu'elle serait malade, elle devrait rester seule dans une chambre de pension à regarder passer les

lourds camions et les coupés fermés. Elle n'avait pas songé à l'isolement qui la guettait lorsque Marthe Leblond serait mariée. Elle n'avait pas songé à ces examens ennuyeux qu'il lui fallait subir pour assurer sa position. Ses études venaient d'être interrompues, et il lui faudrait tout recommencer, car la fièvre avait démeublé son cerveau, et sa mémoire était vide.

Et puis, Marthe lui avait infligé l'humiliation suprême, l'autre jour, lorsqu'elle lui avait dit, à propos de Maurice Grandtrain pour qui elle avait un faible:

— " Tu sais, Maurice n'épousera jamais qu'une jeune fille riche."

Marthe n'aimait pas son cousin, et elle devinait que Bibi était sur le point de s'en éprendre. Elle disait qu'il ruinait son père par ses extravagances d'étudiant, voulant ainsi enlever à Bibiane toute illusion sur ce mauvais sujet.

Bibi avait reçu le choc dignement; mais elle avait compris que si elle était restée chez elle, comme une jeune fille rangée, son rôle eût été différent. Elle aurait eu aux yeux de Maurice un autre prestige, l'eût-il rencontrée chez son oncle.

Là-bas, la similitude des jours amenait l'apaisement, un bonheur relatif exempt de tracas. Que n'avait-elle compris toutes ces choses plus tôt ? Malgré les

ennuis que comportait son existence, elle aurait pu s'intéresser à la pharmacie, créer une autre atmosphère autour d'elle, semer le bonheur, et peut-être à la longue transformer son oncle; mais il était trop tard maintenant.

. . . .

Un pas hardi mordait les tuiles du corridor, comme sous la pression d'un casse-noisettes. Bibi reconnut la démarche de son médecin, qui l'avait éveillée bien des fois. Elle enfouit sa tête sous ses draps pour lui cacher sa figure bouleversée.

Le docteur promena autour de la chambre son masque impassible de pipe de plâtre (c'est ainsi qu'il apparaissait à Bibi dans ses heures de fièvre.) mais il ne vit que de gros soupirs qui soulevaient les couvertures.

Il fit l'inspection de la table de nuit, où étaient alignées des bouteilles portant ses ordonnances; puis, il fit craquer de nouveau ses semelles pour donner avis de sa présence à la petite personne qui jouait à la dormeuse. Comme elle persistait à ne pas bouger, le docteur découvrit doucement le visage de sa patiente, et mi-fâché, mi-riant, il grommela :

— " Quelle idée de s'engloutir ainsi comme dans un four! Vous vous comportez

très mal pour une fillette qui veut sortir bientôt de l'hôpital. Ah! ça, mais vous faites de la température, votre poulx est irrégulier, votre front est brûlant, votre langue est blanche de fièvre. Que veut dire tout ceci?"

— "J'ai eu une mauvaise surprise ce matin," confessa Bibiane. "Mon oncle Valcourt est venu me voir en uniforme sans m'avoir prévenue de son enrôlement."

— "C'est vrai, fit le docteur, Guérimaux m'a appris cela. J'ai trouvé très stupide de la part de votre oncle d'avoir agi aussi légèrement. Si je l'avais su, j'aurais au moins averti la garde-malade en conséquence."

Le docteur agita une clochette pour rappeler celle-ci, et lui donner ses ordres, recommandant avant tout une tranquillité absolue.

Vers quatre heures, quand Manuel Valcourt revint avec son ami, Bibiane paraissait reposée. L'ampoule électrique, qui luttait avec le demi-jour, trompa encore Manuel qui trouva à sa pupille meilleure mine que le matin.

Bibi s'était promis d'être vaillante; et Germain, qui s'y connaissait, devina seul la petite tragédie intime que l'enfant ve-

nait de traverser. Lorsqu'après maintes recommandations, Manuel prit congé de Bibi, il emporta dans sa mémoire l'image d'une brave petite fille qui lui avait pris tout son cœur en lui disant adieu.

IV

LE CŒUR D'UN ARCHIVISTE

C'était le premier de l'An. Par la fenêtre givrée encadrant un paysage tout neuf, Bibiane Valcourt regardait défiler des traîneaux et des carrioles élancées comme de vieilles calèches. Les chevaux trottaient allegro au son de leurs clochettes. Les gens, qui venaient de loin, emmitouflés dans leurs fourrures, avaient l'air de braver gaiement la fatigue et le froid. Le soleil poudrait la neige de diamants, et les girandoles de glaçons, festonnant les branches des arbres, semblaient être de cristal brillant. L'horizon teintait d'un rose léger le fond harmonieux de ce décor. La " bordée " de la veille avait coiffé les toits de grands chapeaux blancs, sous lesquels les fenêtres étincelaient comme des yeux rieurs. Toutes les maisons avaient la physionomie accueillante que revêtent les foyers canadiens au jour de l'an.

Bibi était revenue à la campagne sur les instances de la vieille Elvire. Agénor, qui était le moins illettré des deux, avait écrit à la petite demoiselle une lettre débordante de dévouement et de fautes d'orthographe, la suppliant de venir passer ce jour-là avec eux.

Noël avait été le jour des fiançailles de Marthe. Bibi l'avait célébré chez les Grandtrain. Malgré son chagrin, elle s'était efforcée de se montrer gaie. Maurice l'avait aidée à la tâche; sa verve de collégien en vacances ne tarissait pas; mais, depuis son retour, il éparpillait tellement son temps en mondanités, que Bibi comptait très peu sur la liste de ses *engagements*. Aussi, comme Marthe prenait congé pour quelque temps, et que Bibiane ne se sentait pas assez forte pour reprendre sa vie de bureau, elle consentit volontiers pour se sauver de la solitude, à revenir chez elle, chercher l'air pur et le repos.

L'accueil qu'elle reçut de ses chers vieux domestiques la remit bientôt du dépaysement qui suivit son arrivée, et ce premier de l'an, qui, sans elle, eût été triste comme un tombeau, semblait tout animé.

On avait ouvert le grand piano carré qui était resté muet depuis son départ, et rien ne vint troubler l'intimité sacrée de leurs chers souvenirs.

L'image du Capitaine Valcourt flottait partout; chaque petit incident rappelait son nom. Des côtes africaines, ce cher Tonton écrivait qu'il n'avait ni le temps ni le loisir de songer à regretter sa résolution. Depuis son installation à l'hôpital militaire, des blessés arrivaient constamment sur des brancards, réclamant des soins immédiats. Il fallait être sur pied à peu près douze heures par jour, et Manuel Valcourt, qui était infatigable, y trouvait amplement à exercer son zèle pour l'humanité souffrante.

Bibiane guettait l'arrivée du courrier et justement, Quart-d'Heure entrait les bras chargés, tout heureux de son rôle improvisé de saint Nicolas.

Après avoir déposé son précieux fardeau sur le grand guéridon de la petite salle, il vint offrir à Bibi ses souhaits et compliments d'usage.

Elvire l'avait devancé, et ses petits yeux aux aguets, elle se rapprochait curieusement pour assister au dépouillement du courrier.

Des pantoufles de satin brodé venaient de Marthe, et un agenda en maroquin de Roger. Maurice s'acquittait de son devoir mondain par l'envoi de sa carte de visite. Bibi eut une moue de dépit pour le petit bristol gravé; elle rougit légèrement puis,

sans s'y arrêter davantage, elle passa au colis géant dont Elvire brûlait de voir le contenu, et déballa une immense bonbonnière qu'elle devait à la gentillesse de Germain Guérimaux. Un billet en indiquait la provenance. Germain écrivait:—

" A une brave petite fille que je connais, " tous mes vœux pour la nouvelle année. " J'aurais voulu y enfermer un peu de so- " leil et d'azur, mais tous les confiseurs du " monde n'emballent que des sucreries " dans leur papier doré. Je sais, moi, une " petite personne qui met le bonheur en ca- " chets, et le distribue à sa guise. C'est " pourquoi je lui demande, en retour, d'en " faire sa petite part à un vieux moine de " célibataire qui l'aime bien."

Bibiane battit des mains. Papa-Germain au moins ne l'avait pas oubliée. Son vieil ami se montrait exquis. Elle se promit de lui répondre le jour même. Par le courrier suivant, le docteur Guérimaux recevait une longue missive à l'écriture un peu tremblée, qui lui disait:—

" J'adore les vieux moines de célibatai- " res qui écrivent de si jolies choses et en- " voient des bonbonnières si ravissantes. " Vous vous doutez bien, mon vieil ami,

" que j'ai au cœur une grande faiblesse " pour vous; et c'est pourquoi vous me " gâtez ainsi.

" Depuis mon retour, je manque déjà "cette sorte de " Papa-grand-frère " que " vous étiez devenu pour moi; et ce soir, " seule en ma chambre antique, si pleine " des choses d'autrefois, j'ai besoin de sen- " tir planer sur moi la douceur de votre " amitié. Il me semble que toute une pha- " lange d'ancêtres m'entourent en ce mo- " ment, enveloppant d'un regard sévère " le dernier rejeton de leur race.

" Mon oncle m'a raconté qu'un arrière- " grand-père a assisté à la prise de Qué- " bec. Sa sœur, qui était très belle, pour " avoir voulu les voir de trop près, faillit " être enlevée par Messieurs les Anglais. " Ici même, dans cette maison, l'évêque de " Québec a donné la confirmation aux fils " des braves colons qui travaillaient à la " construction de leur première église.

" Je descends d'une race de vaillants et " de preux; et tandis que mon oncle, là- " bas, se montre fier de son nom, Bibi seule " ici se sentira perdue ce soir dans son " grand lit à colonnettes. Cette atmosphè- " re froide et rigide me gèle le cœur. J'ai " besoin de penser à ma mère; et encore, " j'ai d'elle un souvenir si vague, que je " voudrais avoir gardé une image plus pré-

" cise de ses traits pour mieux me rappe-
" ler ses tendresses et pour mieux la pleu-
" rer aussi.

" Ce premier de l'an devait infailliblement être lugubre pour moi; et sans ce gentil mot de mon vieil ami, qui m'a été droit au cœur, j'aurais été bien malheureuse.

" Maurice m'a adressé un petit carton gravé — ce qui équivaut à une visite, canne et chapeau en main. N'est-ce pas ce que vous avez fait aujourd'hui, mon cher docteur? Avez-vous revu les Grandtrain?

" Alcibiade Brind'herbe est venu me rendre ses devoirs cet après-midi, et son départ a été suivi d'une fanfare d'éloges: — " C'est un si bon garçon... il sera bientôt gérant de banque, etc "... Songez donc à Bibi qui s'appellerait " Madame Brind'herbe !

" Sur cette riante perspective, je vous quitte, mon grand ami. Je suis bien triste, comme il convient à une petite fille perdue dans un milieu d'antiquités...

" J'allais oublier de vous offrir, en échange des vôtres, mes *compliments* de la saison. Puisque vous m'attribuez la magie de mettre le bonheur en cachets, mon cher docteur, je veux en enfermer dans votre main autant qu'elle en peut

" contenir, vous souhaitant ici-bas toutes " les consolations que Dieu réserve aux " Archivistes bien nés.

" Au revoir, mon cher vieil ami, j'ai " pour vous un respect et une amitié qui " vont toujours grandissant."

" Bibiane "

Avec le recueillement qui caractérise l'ordre des fonctionnaires - plumitifs, Germain, assis à son bureau venait de prendre connaissance de la lettre de Bibi.

La fillette pleurait d'un œil et riait de l'autre; pourtant, une note de tristesse et d'isolement primait sur sa gaieté voulue, et Germain Guérimaux se sentait pris d'une grande pitié pour cette petite fille perdue dans un milieu d'antiquités.

Croyant faire œuvre pie, il avait aidé de son influence l'entrée de Bibi au Ministère. L'absence de sa pupille avait sans doute amené chez Manuel Valcourt le découragement qui avait avancé la crise financière, puis déterminé son départ pour la guerre.

Il s'était donc mis dans un fort mauvais pas pour complaire à une gamine qui maintenant, pour toute gratitude, l'appelait in-

solemnent " Papa-grand-frère " et l'assurait de son respect. Avec un pareil rôle, on devient un souffre-douleur. Bibi s'en rapportera à lui dans tous ses ennuis, comme s'il n'avait pas assez de ses tracas de vieux garçon.

Qui peut bien être ce Brind'herbe qui s'annonce comme un bon parti ? et ce petit Grandtrain pour qui elle a l'air de se mettre martel en tête ? — Un freluquet qui ne fera jamais autre chose que des dettes.

Enfin, peu importe que Bibi se laisse faire la cour par un imberbe en souliers vernis, ou par un étourdi de collégien? De quel droit pouvait-il, lui, Germain Guérimaux, s'immiscer dans ses affaires de cœur?

Germain, toutefois, était plus agacé qu'il ne voulait se l'avouer. Cette petite lui avait été confiée par Manuel, et il s'y intéressait vivement. Il avait tâché d'être bon pour elle et il ne s'était même jamais connu autant de générosité qu'il en avait montré à son égard. Le fait est que cette fillette, insensiblement, prenait de plus en plus de place dans sa vie.

Chaque jour, Germain revenait à ses réflexions aigres-douces au sujet de Bibi et invariablement, il en sortait mécontent de lui-même se promettant de répondre à

sa lettre du 1er de l'an, et s'endormant le soir sur sa résolution. Après tout, il ne pouvait en vouloir à cette enfant d'être tombée aussi inopinément dans sa solitude et de venir ainsi troubler ses heures de repos.

Le sortilège de sa présence eût sans doute effacé son ressentiment, qui s'adressait plutôt aux circonstances qu'à cette petite fille inoffensive, dont la grâce charmante avait éveillé son œil de blasé.

Pendant ce temps, Bibiane, là-bas, revenait graduellement à la santé.

Dans son traîneau léger, Prosper, toujours serviable, la promenait chaque jour par les routes blanches. Ses joues se coloraient peu à peu et Elvire, qui était prodigue de ses petits plats et de ses soins, lui trouvait fort bonne mine.

Alcibiade la poursuivait de ses assiduités, si bien qu'au village, on en glosait. Bibi lui savait gré de son empressement quoiqu'elle ne fût pas très sûre qu'il lui plût réellement. Malgré tout, elle gardait une arrière-pensée pour un étudiant volage à qui elle ne voulait plus songer.

Germain devenait muet comme une carpe. Il semblait s'être complètement désintéressé de sa petite amie. Une lettre

de Manuel Valcourt vint lui jeter l'émoi dans l'âme.

Bibiane s'était ouverte à son oncle des projets d'Alcibiade, qui comptait sur une promotion de gérant et voulait en faire sa femme. Bibi n'en était pas éprise; d'ailleurs, elle avouait ingénument qu'elle n'avait aucune idée de ce que pouvait être un mariage d'amour. Elle savait seulement que, au dire de tous, Alcibiade lui ferait un excellent mari. Elle était fatiguée de sa vie de bureau, et se sentait dépaysée chez elle. Enfin, elle s'adressait à son oncle, comme à son tuteur pour l'aider à démêler cette affaire.

Manuel semblait ravi de la chose. Il n'avait pas de plus cher désir que de savoir sa pupille entre bonnes mains, et croyait qu'Alcibiade la rendrait heureuse.

La lecture de cette lettre amena chez Germain Guérimaux une résolution suprême:

— Il arriva chez lui, ce midi-là, muni d'un permis de congé; il fit hâtivement ses malles et annonça à sa concierge qu'il serait absent pour quelque temps.

. . . .

Février déclinait radieux. La neige était encore très haute, l'air était froid sans gel. Il faisait bon au dehors, et au

dedans, une lumière particulièrement intense, faite de soleil et de neige, ajoutait à la douceur du logis.

Un après-midi où Bibiane Valcourt s'apprêtait à sortir pour une course en raquettes avec Alcibiade, elle entendit tinter des grelots et une voiture s'arrêta devant la porte d'entrée, pendant qu'Agénor accourait tout agité et souriant. En moins d'un instant, Bibi l'imita et reconnaissant le visiteur, elle fut près de la voiture en deux bonds.

Coiffée d'un béret blanc qui descendait crânement sur son oreille gauche, elle portait un gilet de tricot, une jupe courte et des mocassins qui lui faisaient des pieds minuscules de japonaise.

— Elle était ravissante ainsi.

C'est ce que pensa Germain Guérimaux qui, en l'apercevant, laissa à mi-chemin la phrase commencée. Elle semblait si heureuse de le voir et si pétillante qu'en ce moment, il aurait voulu l'enlever dans ses bras et l'emmener bien loin pour lui seul.

Mais un raquetteur qui venait sur la neige lui rappela qu'un autre l'avait devancé et sur l'indication de Bibi les présentant l'un à l'autre, Germain répondit froidement à la poignée de main d'Alcibiade Brind'herbe. Celui-ci, comprenant que Bibiane se devait au nouvel arrivé, prit

congé des deux et Bibi rentra seule avec le docteur Guérimaux.

—"Comment trouvez-vous Alcibiade?" demanda-t-elle.

— " Il n'est pas mal," répondit Germain sans enthousiasme, " c'est votre amoureux, Bibi ? "

— " Oui, et presque mon fiancé. Fatalement, il fallait en venir là et j'ai pensé que c'était le parti le plus sage à prendre. J'ai dix-neuf ans, vous savez, et je crois que je n'ai rien de mieux à faire que de l'épouser. Qu'en pensez-vous, mon grand ami ? " Elle ajouta : " Comme je suis contente que vous soyez venu pour me donner votre opinion ! "

— " C'est votre affaire, Bibi," répondit Germain un peu sèchement ; " mais si vous n'êtes pas sérieusement éprise, ne vous mariez pas."

— " Tout le monde me dit que l'amour n'est pas ce qui fait le bonheur, qu'un bon garçon gagne infailliblement à se faire connaître et qu'on finit toujours par l'aimer."

— " Alors, vous vous marierez sans arrière-pensée ? "

Germain regarda attentivement la fillette dont les yeux noirs vacillèrent.

— " Papa-Germain, vous êtes méchant. Quand même j'aurais une arrière-pensée

pour quelqu'un dont je ne prononce plus le nom même en rêvant, à quoi bon!"

C'était de Maurice évidemment qu'elle voulait parler.

— "Oui, à quoi bon! ma petite, celui-là ne pourrait pas faire votre bonheur."

— "Mon cher docteur, si vous saviez comme je vous aime et comme je suis contente de vous voir!'

Ce fut toute la satisfaction qu'en put tirer Germain, mais il se dérida peu à peu devant l'expansion de la fillette et se montra moins maussade.

Le lendemain et les jours suivants, Bibiane sembla délaisser volontiers Alcibiade pour s'occuper exclusivement de son visiteur, et rien ne vint troubler l'intimité de leurs tête-à-tête, si bien que lorsqu'il annonça qu'il devait partir, Bibi se montra vraiment chagrine.

Un soir, la veille du jour fixé pour son départ, Bibiane assise au piano, faisait de la musique pour son vieil ami quand, soudain, elle s'arrêta; puis, devenant songeuse, elle dit:

— "C'est très drôle, Papa-Germain, mais depuis que vous êtes ici, et que je vois moins Alcibiade, il me semble que je ne veux plus me marier du tout."

— "C'est très drôle, en effet," fit Germain amusé. "Savez-vous, ma chère Bibi,

ce que vous avez de mieux à faire pour le moment ? "

— " Je n'en ai aucune idée."

— " Vous devriez faire un long voyage aux tropiques, dans un pays de soleil et de fleurs, où vous oublieriez de penser à Bibi et à son avenir. Vous referiez vos forces et vous reviendriez toute autre."

— " Vous savez bien que vous me proposez là une chose impossible."

— " Pas du tout, mon enfant. Je suis en congé pour deux mois. J'y vais moi-même et je vous emmène avec moi."

— " Qui nous chaperonnerait ? Elvire ?"

Bibi eut un grand éclat de rire. Elle songeait à Elvire partant pour les tropiques avec sa collerette perlée à deux étages et son chapeau à bec surmonté d'une aigrette.

— " Non, petite folle," murmura Germain à son oreille. " Si je vous emmène ce ne sera certainement pas sous l'égide d'Elvire, ce sera comme ma petite femme. Voulez-vous ? "

— " Vous seriez mon mari," demanda Bibi ouvrant de grands yeux, " je vous appellerais Germain tout court ? "

Elle partit d'un nouvel éclat de rire déconcertant.

— " Oui, Germain tout court, ou bien

Germain le Téméraire, si vous l'aimez mieux."

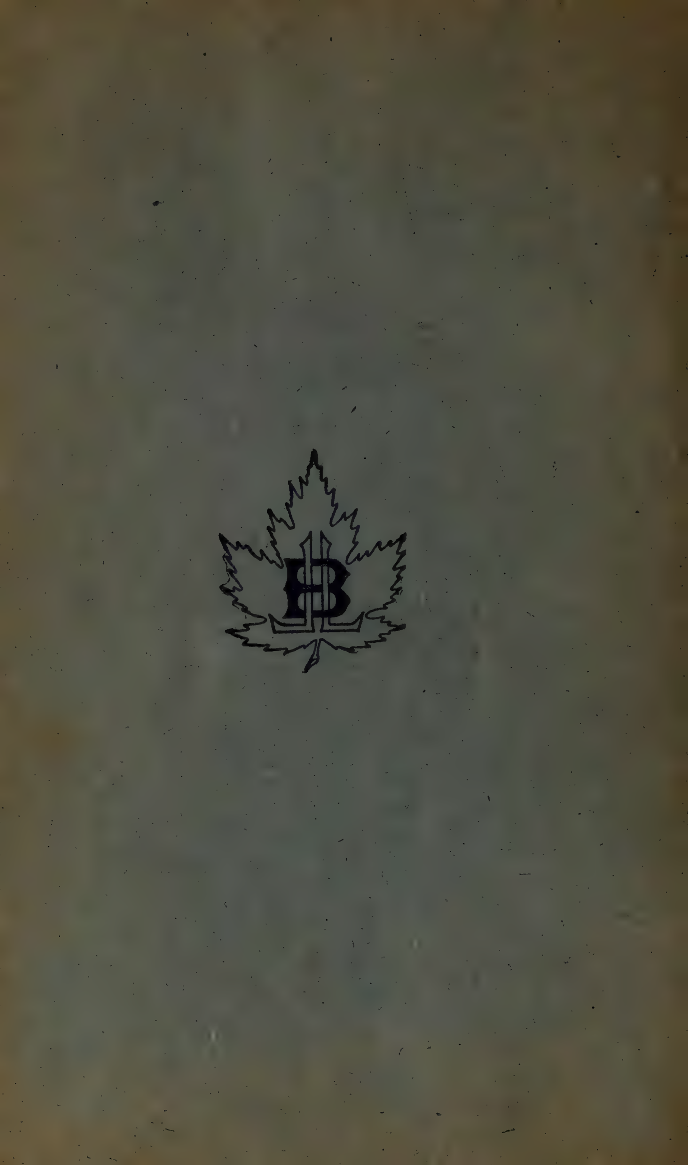
— " Papa-Germain, vous êtes un ange," s'écria la fillette. Puis, s'approchant de lui, elle ajouta avec sa ferveur d'enfant:

— " Je vois bien maintenant que c'est vous seul que j'ai toujours aimé, et voilà que je ne m'en étais jamais douté."

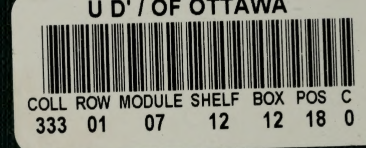
Deux grands bras l'enlacèrent doucement, et sur la pointe des pieds, Bibi alla à la rencontre de son premier baiser d'amour.








CB


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 12 12 18 0